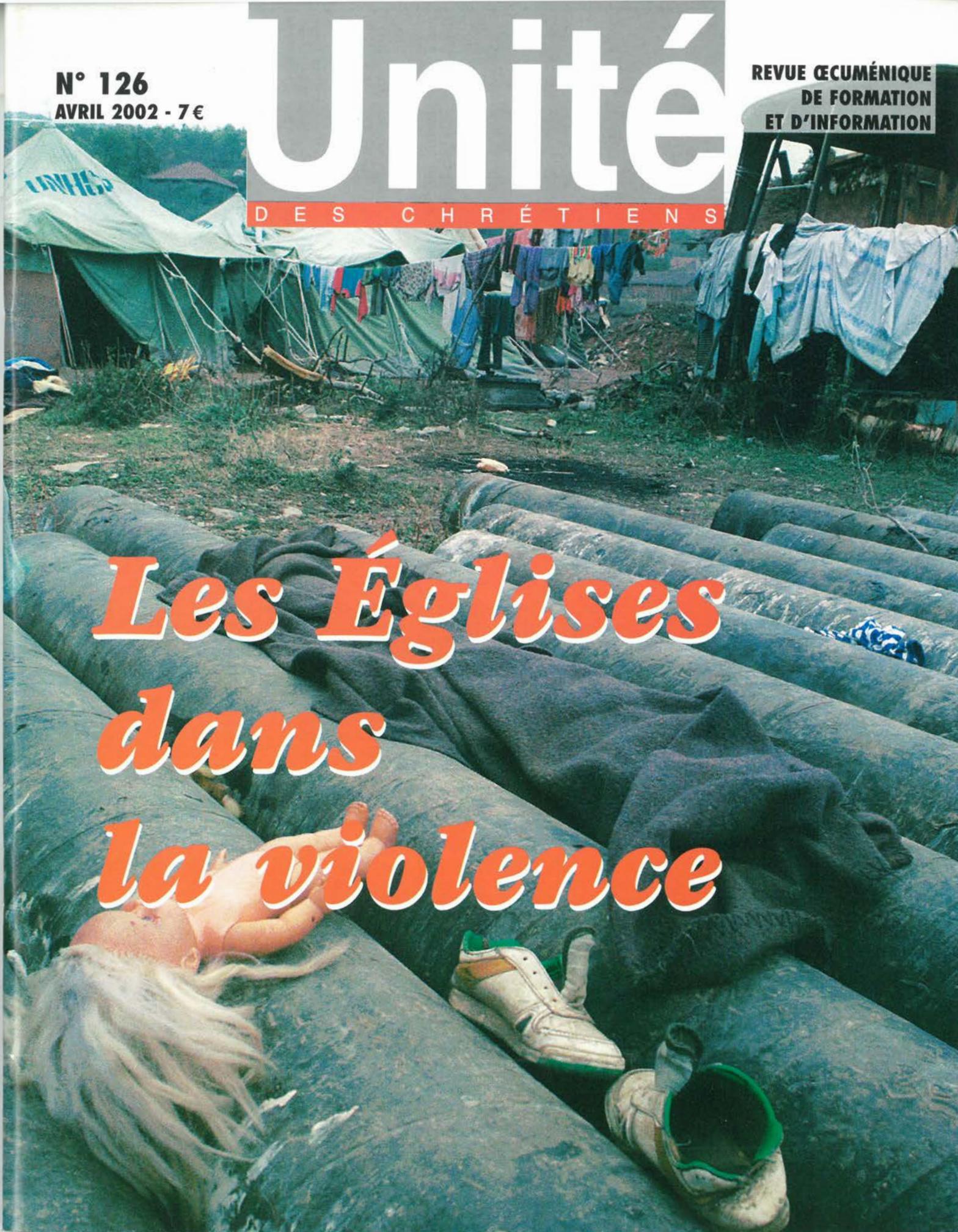


N° 126  
AVRIL 2002 - 7€

# Unité

REVUE ŒCUMÉNIQUE  
DE FORMATION  
ET D'INFORMATION

D E S C H R É T I E N S



*Les Églises  
dans  
la violence*

Avril 2002 • numéro 126

Unité

DES CHRÉTIENS

Revue trimestrielle  
de formation et d'informationRédaction-Administration  
80, rue de l'Abbé Carton  
75014 PARIS ☎ 01 53 90 25 50Directeur de publication :  
**Christian Forster**Assistante de rédaction :  
**Catherine Aubé-Élie**

Composition, maquette, gravure :

**SCPP-BAYARD PRESSE**

21, avenue Léon Blum

59370 MONS-EN-BARŒUL

**IMPRIMERIE DE LA CENTRALE**10-12, rue de l'Hospice - 62301 LENS CEDEX  
N° C.P.P.A.P. 51 562

Comité interconfessionnel de rédaction :

**Gill Daudé,  
Sophie Deicha,  
Christian Forster,  
Matthew Harrison, Gérard Miché,  
Irène Sotaert**

Photo de couverture :

Camp de regroupement au nord  
de Mitrovica (Kosovo)  
Photo Oikoumene**ABONNEMENTS****France et Union Européenne**

A l'ordre de Association/Revue U.D.C.

- Simple : 24 €
- Soutien : 35 €
- le numéro : 7 €

**Pour la Belgique s'adresser à**Communauté de la Résurrection,  
B 5020 Vedrin-Namur.  
C.C.P. 000 - 1410048-56**Suisse**C.C.P. Constant Christophi,  
Revue Unité des Chrétiens  
12 - 82343 - 6

- Simple: 40 FS

**Autres pays**

A l'ordre de Association/Revue U.D.C.

- Abonnement: 27 €
- Surtaxe aérienne: 6 €

**ÉDITORIAL****3**

- TOUCHER LE CŒUR DE L'HOMME  
Père Christian Forster

**ACTUALITÉ ŒCUMÉNIQUE****4**

- DEUX RENCONTRES POUR LA PAIX : ASSISE ET ALEXANDRIE
- LES CHRÉTIENS DU PROCHE-ORIENT

**DOSSIER****9****LES ÉGLISES DANS LA VIOLENCE**

- FOI CHRÉTIENNE ET VIOLENCE DU SACRÉ  
père Christian Mellon s.j.
- BIBLE ET VIOLENCE  
André Wénin
- LES CLASSES INTERNATIONALES DE PAIX  
Johan Ganzevoort
- NON VIOLENCE ET NOUVEAU TESTAMENT  
pasteur Doris Reymond-Ziegler
- UN APPEL À LUTTER POUR LA PAIX  
Deenabandhu Manchala
- FAIRE DE LA THÉOLOGIE EN IRLANDE  
révérend Mc Master
- TÉMOIGNAGE À PARTIR DES RÉALITÉS AFRICAINES  
père Yves Monot cssp
- LE RAPPORT DE L'ÉGLISE À LA VIOLENCE  
père Nicolas Lacaille
- FEUX D'ESPERANCE  
pasteur Haehnel
- ÉCOLE ET VIOLENCE : EXPÉRIENCES ET TÉMOIGNAGES  
Françoise Deperraz

**JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ****37**

Catherine Aubé-Élie

UNITÉ DES CHRÉTIENS  
80, rue de l'Abbé Carton - 75014 PARIS  
Tel : 01 53 90 25 50 - fax 01 45 42 03 07

E-Mail: unite.chretiens.revue@wanadoo.fr



Christian FORSTER

## Toucher le cœur de l'homme

**A**u moment où nous réalisons le dossier de ce numéro se déroulent les jeux olympiques d'hiver qui donnent, une fois de plus, l'image idéale d'une humanité rassemblée dans une compétition heureuse des talents, et pour l'honneur. Image d'un microcosme pacifié autour d'un projet, sans rivalités destructrices. Et nous parlons de violence !

Depuis quelque temps, les conversations font souvent le détour par le récit de quelques larcins dont les gens ont été directement victimes, tant les cas sont nombreux. La violence fait partie du paysage, c'est la violence directe ; on la rencontre dans la rue, elle nous rejoint parfois à la maison, elle est même à l'école, elle n'est pas seulement un thème de réflexion, c'est, pour beaucoup, une expérience, et les médias se chargent de nous informer sur celle qu'on ne voit pas. Des violences dont on parlait bien peu, contre les femmes, contre les enfants abîmés mis au travail ou enrôlés dans les guerres, sont maintenant largement exprimées.

Au quotidien, c'est le vivre ensemble qui s'en trouve atteint et devient incertain. La bienveillance à l'égard de l'autre, qui est la règle dans une société paisible, fait place trop souvent à la méfiance, et des réflexes inhabituels de protection se mettent en place très spontanément, c'est la violence diffuse. Parce qu'elle nous touche, elle nous rend plus attentifs à celle qui nous dépasse et que les événements de septembre dernier ont fait exploser aux yeux de tous.

Notre monde est violent. Les réfugiés, les demandeurs d'asile en portent témoignage dans nos sociétés riches qui les attirent et ont bien de la peine à les accueillir. Ainsi d'autres violences s'ajoutent-elles, pour eux, à celle d'avoir perdu sa terre déjà, et parfois sa famille. Elle génère à son tour un ressentiment qui peut, à tout instant, déborder.

Il n'y a sans doute jamais eu de longues périodes où la planète n'ait pas connu, ici ou là, de situation de conflit. L'histoire est ponctuée de guerres de toutes sortes et pour de multiples causes. Mais on a aujourd'hui le senti-

ment d'une saturation. Nous vivons une tension pénible dans laquelle n'est pas pour peu de choses l'information qui nous vient de partout à la fois et fait porter à la conscience des soucis sur lesquels sa prise est pratiquement nulle.

À l'échelle du monde, la violence de certains prend des formes désespérées, parce que le poids qui les accable dépasse leur patience et leurs forces. On a parlé naguère de "structures de péché". À coup sûr, si l'on veut bien chercher, on les retrouvera parmi les causes nombreuses, injustices, exploitation, droits bafoués qui bouleversent les nations et bousculent l'équilibre mondial.

Les Églises baignent dans ce climat de violence, il leur arrive d'en être les victimes, elles sont généralement très proches de ceux qui en souffrent le plus et elles savent qu'elles ont quelques moyens d'agir sur les causes et surtout sur les hommes qui la provoquent.

Le Conseil Œcuménique des Églises a lancé, depuis l'année 2000-2001, une décennie contre la violence. Les réunions d'Assise en 1986 et encore en janvier dernier, ont voulu rassembler toutes les religions dans un effort commun au service de la paix. Les Églises, à la suite du Ressuscité qui ouvre l'avenir en disant : *"la paix soit avec vous"*, savent que l'on ne peut restaurer la paix sans que soit respectée la justice et honnêtement exprimée la vérité sur l'homme, son mystère et sa vocation. Elles savent qu'on ne peut faire reculer la violence sans restaurer tous les droits de tous les hommes, et elles savent plus encore que le cœur de l'homme ne peut vivre en paix et répandre la paix, sans retrouver sa pleine dignité dans un juste rapport à Dieu. Sans doute ont-elle à travailler avec tous les hommes et femmes de bonne volonté à modérer la course où nous sommes entraînés et à réveiller les consciences, pour que nous réapprenions tous à habiter ensemble cette terre, pour le temps qui nous est donné. Surtout, elles portent en elles cet avertissement salutaire : *"Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière"*. (Lc 13, 5)

# DEUX RENCONTRES POUR LA PAIX

*L'état de guerre larvée qui sévit au Proche-Orient et s'est aggravé depuis plus d'un an, et les attentats du 11 septembre aux Etats-Unis, sorte de déclaration de guerre à l'échelle mondiale, entretiennent une grande inquiétude et suscitent des initiatives pour remettre les peuples sur le chemin de la paix. Après le patriarche Bartholomée 1<sup>er</sup> en décembre, deux chefs d'Église chrétiennes, le Pape et le primat de la Communion anglicane, ont ainsi rassemblé au mois de janvier des hommes de bonne volonté. Le premier a retrouvé pour la deuxième fois à Assise un grand nombre de représentants de religions du monde, le second a fait s'asseoir autour de la table des négociations des personnalités arabes et israéliennes, à Alexandrie (Égypte).*

## Discussions à huis clos à Alexandrie

**L**es 21 et 22 janvier, à l'initiative du Dr Georges Carey, primat de la Communion anglicane, se sont réunis à Alexandrie (Égypte) des responsables religieux musulmans, juifs et chrétiens pour quarante-huit heures de discussions à huis clos sur les perspectives de paix en Israël et en Palestine : bénéficiant de l'hospitalité de l'imam d'Al-Azhar, le cheikh Mohammed Sayyed Tantaoui, la plus haute autorité religieuse de l'islam sunnite, étaient présents le vice-ministre des Affaires étrangères d'Israël, le rabbin Michaël Melchior, le grand haham Backhi Doron, le patriarche latin de Jérusalem Michel Sabbah, le cheikh Tal el-Sadr, ministre d'État palestinien, et le cheikh palestinien Taysir Tamimi, chef des tribunaux religieux de l'Autorité palestinienne. Ils ont ensemble rédigé, après d'âpres discussions, une déclaration commune qui condamne "les meurtres d'innocents au nom de Dieu", et appelle à un cessez-le-feu respecté par toutes les parties et à l'application du plan Tennen et du rapport Mitchell visant à mettre un terme à la violence et à relancer les négociations. Ce document revêt une valeur historique puisqu'il est signé pour la première fois par des représentants des trois religions monothéistes.

Le Dr Ali al-Samman, qui représentait deux jours plus tard cheikh Tantaoui à la rencontre d'Assise, analyse ainsi le problème des rapports de l'islam et de la violence : "Le principe du Djihad a été gal-

vauté par les terroristes. Le Conseil des recherches (Majliss al-Bouhouss), la plus haute instance d'Al-Azhar, considère que le Djihad est strictement valable dans deux cas : pour libérer la patrie et pour défendre l'islam contre une autre religion qui voudrait le modifier par la force". Et d'ajouter : "Même dans ces deux cas, on n'a pas le droit d'attaquer des civils désarmés". Il salue enfin l'initiative d'Assise : "Saint François s'est élevé contre les croisades. Décider de rencontrer des musulmans à Assise reflète une volonté de tourner la page". (La Croix, 22 et 24 janvier).

## La rencontre interreligieuse pour la paix d'Assise

### Seule la paix est sainte

**L**e 24 janvier le Pape avait invité les représentants de toutes les religions du monde à venir prier, chacun selon ses rites, dans la ville de saint François, répétant ainsi le geste et l'esprit de la première rencontre interreligieuse d'Assise, en 1986. Jean-Paul II avait pris la décision de convoquer cette nouvelle rencontre après les attentats du 11 septembre, afin d'affirmer avec force, en même temps que les autres chefs religieux de la planète, que les religions ne peuvent et ne doivent jamais être à l'origine des guerres. Comme l'a affirmé avec force Andrea Riccardi, fondateur de la communauté

Sant'Egidio, "seule la paix est sainte".

Réfutant par avance les craintes de certains qui redoutaient que la rencontre n'ouvre la voie à une forme de syncrétisme, le Pape a redit la veille que "la journée de prière pour la paix n'entend en rien se prêter au syncrétisme religieux. En fait, chaque groupe religieux priera dans des lieux différents selon sa propre foi, sa propre langue, sa propre tradition, dans le plein respect des autres. Ce qui unira tous les participants est la certitude que la paix est don de Dieu. Comme croyant, chacun sait qu'il est appelé à se faire ouvrier de la paix". Et de fait, neuf lieux de prière différents étaient prévus pour les célébrations qui précédaient l'engagement solennel pris par chacun d'œuvrer en faveur de la paix.

Plus de deux cents dignitaires religieux s'étaient joints à la manifestation, avec chez les chrétiens, en particulier, le secrétaire du Conseil œcuménique des Églises, le pasteur Konrad Raiser, le patriarche œcuménique Bartholomée 1<sup>er</sup>, *primus inter pares* des patriarches orthodoxes, et le patriarche assyrien Mar Dinkha IV pour les Églises préchalcédoniennes, et de nombreux représentants des principales religions mondiales, dont une trentaine de dignitaires musulmans (mais pas d'égyptiens), et seulement une dizaine de juifs, spécialistes du dialogue judéo-chrétien, absence à mettre en lien vraisemblablement avec les événements du Proche-Orient.

Dans son discours, le Pape a notamment déclaré :

"Nous nous rencontrons à Assise, où tout parle d'un singulier prophète de la paix appelé François. Il est aimé non seule-



**Le Pape et ses invités**

*Photo communauté de Sant'Egidio*

ment des chrétiens, mais aussi de beaucoup d'autres croyants et de personnes qui, tout en étant loin de la religion, se reconnaissent dans l'idéal de justice, de réconciliation, de paix qui fut le sien.

Ici, le Poverello d'Assise nous invite avant tout à lancer un chant de gratitude à Dieu pour tous ses dons. Nous louons Dieu pour la beauté du cosmos et de la terre, "jardin" merveilleux qu'il a confié à l'homme pour qu'il le cultive et le garde (Gn 2,15). Il est bon que les hommes se rappellent qu'ils se trouvent sur un "parterre" de l'immense univers, créé pour eux par Dieu. Il est important qu'ils se rendent compte que ni eux ni les questions qui les fatiguent tant ne sont "tout". Seul Dieu est "tout", et c'est à Lui que chacun devra, à la fin, se présenter pour rendre compte.

Nous louons Dieu, Créateur et Seigneur de l'univers, pour le don de la vie et spécialement de la vie humaine, née sur

notre planète par un mystérieux dessein de sa bonté. La vie sous toutes ses formes est confiée d'une manière spéciale à la responsabilité des hommes.

Avec un émerveillement chaque jour renouvelé, nous constatons la variété avec laquelle la vie humaine se manifeste, des deux pôles féminin et masculin jusqu'à une multiplicité de dons caractéristiques, propres aux diverses cultures et traditions, qui constituent un univers linguistique, culturel et artistique aux formes et aux facettes multiples. C'est une multiplicité qui est appelée à s'associer par la confrontation et le dialogue, pour l'enrichissement et la joie de tous.

Dieu lui-même a placé dans le cœur humain une propension instinctive à vivre en paix et en harmonie. C'est là une aspiration plus intime et plus tenace que n'importe quel instinct de violence, une aspiration que nous sommes venus ensemble réaffirmer ici, à Assise. Nous le

faisons en étant conscients d'interpréter le sentiment le plus profond de tout être humain.

L'histoire a connu et continue de connaître des hommes et des femmes qui, précisément en tant que croyants, se sont distingués en tant que témoins de paix.

Par leur exemple ils nous enseignent qu'il est possible de construire entre les personnes et entre les peuples des ponts pour se rencontrer et cheminer ensemble sur les voies de la paix. Nous voulons tourner nos regards vers eux pour y puiser une inspiration dans notre engagement au service de l'humanité. Ils nous encouragent à espérer que, dans le nouveau millénaire commencé depuis peu, ne manqueront pas non plus des hommes et des femmes de paix, capables de faire rayonner dans le monde la lumière de l'amour et de l'espérance". (La Croix, 24 et 25 janvier)

# LES CHRÉTIENS AU PROCHE-ORIENT

*Lors de la rencontre des pasteurs des Églises de Terre Sainte avec Jean Paul II à Rome le 13 décembre 2001, Mgr Michel Sabbah, patriarche latin de Jérusalem, a décrit la situation des chrétiens au Proche-Orient depuis la reprise de l'Intifada le 28 septembre 2000.*

*Nous reproduisons ci-dessous de larges extraits de son intervention, particulièrement intéressants parce qu'ils expliquent bien la place qui doit être celle de chrétiens dans ce conflit, et l'importance du rôle symbolique et pratique qu'ils sont appelés à jouer dans la région.*



**Mgr Michel Sabbah**

*Photo L'Osservatore romano*

**L**a lutte entre les deux peuples (israélien et palestinien) est aujourd'hui à son paroxysme. Elle passe par la phase la plus violente et la plus dangereuse du conflit depuis la guerre de 1948. C'est pourquoi les deux peuples, aujourd'hui, ont besoin d'une communauté internationale qui ait la sagesse et le courage de les aider à se réconcilier. Pour cela, il faut savoir reconnaître que l'essence du problème consiste dans l'occupation par Israël des Territoires palestiniens et qu'il faut mettre fin à l'occupation. Au lieu de cela, on persiste, jusqu'à maintenant, à tout réduire à un cycle de violences entre deux partenaires considérés comme étant égaux, et à en rejeter la faute sur l'une ou l'autre partie. Lorsqu'il s'agit d'une occupation, c'est l'occupant qui a en sa main le pouvoir de faire le choix difficile et généreux d'y mettre fin. Dans l'histoire de la libération des peuples, ce fut toujours le cas : c'est celui qui occupe qui, à un moment, voyant juste, prend la décision équitable et difficile de se retirer et de donner la liberté au pays et au peuple occupés.

## La présence chrétienne dans le conflit

Ce conflit politique entre les deux peuples, palestinien et israélien, a une dimension chrétienne. De fait, il a lieu autour des Lieux Saints de la chrétienté, autour de Jérusalem, ville des racines et mère de toutes les Églises. Et puis, il y a de la survie de la petite communauté chrétienne qui fait partie des deux peuples en guerre. Dans les deux peuples, en effet, il y a des chrétiens : il y a les Palestiniens chrétiens, qui constituent la majorité de la présence chrétienne, et il y a les chrétiens d'expression hébraïque dans la société israélienne.

Quelle est la place des chrétiens dans cette situation de conflit ? Il faut d'abord reconnaître les faits suivants : les chrétiens israéliens d'expression hébraïque participent aux souffrances et aux espérances israéliennes ; ils font partie d'une société qui souffre et qui a peur. Les chrétiens palestiniens participent, eux aussi, aux souffrances et aux espérances palestiniennes ; ils sont partie prenante pour réclamer la liberté et la fin de l'occupation, de même qu'ils participent au prix qui est payé pour la liberté : morts, maisons démolies, localités assiégées, chômage, difficulté pour certains de trouver le pain quotidien ou de poursuivre l'éducation des enfants, etc.

En outre, parce que plus dangereuse que les dégâts matériels, il faut voir la désintégration sociale et morale qui se produit. Nous vivons dans une société de "résistance" à l'occupation, avec des milices années, ce qui est très différent d'un pouvoir central capable d'imposer l'ordre. De plus, les pressions de l'extérieur produites par les représailles israéliennes (le siège imposé aux villes et villages, la démolition des maisons, le chômage surtout), rendent les relations tendues et difficiles entre les groupes et les individus. La famille connaît des tensions entre ses

propres membres et avec les voisins. Les chrétiens se disputent avec les chrétiens, les musulmans avec les musulmans, et les chrétiens avec les musulmans : ce qui constitue un terrain fertile pour l'éveil de l'antagonisme des sensibilités religieuses.

## Les rapports entre musulmans et chrétiens

Ces rapports sont sujets à beaucoup de confusion, que ce soit dans les médias internationaux ou dans l'esprit et les comportements mêmes des chrétiens en Palestine. Au niveau des autorités, du président Arafat et de toutes les institutions établies, ces rapports sont bons, il y a un respect spécial à l'égard de l'Église, une estime particulière du président Arafat envers la personne du Saint-Père et pour le Saint-Siège. Pour une bonne partie de la population, les gens collaborent dans divers domaines, dans l'action politique, l'appartenance aux divers partis ou formations, dans l'éducation, le commerce, etc. Au niveau des autorités religieuses, des rencontres fréquentes ont lieu entre responsables chrétiens et musulmans. Au niveau de la rue, il y a toujours eu et il y a encore des difficultés.

(...) Notre vision, je crois, devrait être la suivante. Nous sommes en Terre Sainte un petit troupeau, à l'exemple de Jésus qui est resté signe de contradiction et petit troupeau avec ses disciples. Petit nombre, nous le resterons, porteurs et témoins du mystère de Jésus, tant qu'il ne sera pas reconnu dans sa terre. On peut remarquer, en passant, que les chrétiens en Orient (Irak, Syrie, Égypte, Liban) ont été et sont encore partout plus nombreux que dans la terre même de Jésus. Il faut prendre conscience du mystère que nous portons, nous libérer du complexe d'être un petit nombre face à d'autres croyants plus nombreux, accepter notre mis-

sion de témoins et porteurs du mystère de Jésus dans sa terre.

## Nos rapports avec l'État d'Israël

Lorsque nous parlons d'Israël et des Palestiniens, il faut distinguer deux réalités : la première, c'est l'État d'Israël démocratique dans les frontières de 1948-1967, où tout le monde est citoyen, les Palestiniens comme les Israéliens, malgré l'inégalité qu'il y a entre juifs et non juifs. La deuxième réalité, ce sont les Territoires occupés où la démocratie israélienne est remplacée par le régime d'occupation militaire.

À l'intérieur de l'État d'Israël, les rapports entre l'Église et l'État sont bâtis sur le respect dû à toute autorité. D'ailleurs, avec l'Église melkite surtout, la communauté chrétienne la plus importante en Galilée et en Israël, mais aussi avec toutes les autres Églises, les rapports de l'État sont bons et amicaux. Les chrétiens y seraient environ 120 000, tous compris, catholiques, orthodoxes et protestants. Aux chrétiens qui demandent quelle est leur identité et comment se comporter à l'intérieur de l'État d'Israël, notre réponse est la suivante : vous êtes chrétiens, vous êtes arabes, et vous êtes citoyens de l'État d'Israël. Vous êtes donc tenus à une triple fidélité : à votre foi chrétienne, à votre patrimoine arabe que vous partagez avec les musulmans d'Israël et avec les peuples arabes, et à l'État d'Israël dans lequel vous vivez et disposez d'un cadre démocratique pour développer votre vie en tout domaine, religieux et civil. Le rapport entre les gens, juifs et chrétiens, comme entre juifs et musulmans et druzes, est normal et paisible. Il y a une collaboration dans divers domaines : politique, éducation, affaires et autres... Les bonnes relations conduisent parfois aussi à des mariages mixtes entre Israéliens juifs et palestiniens chrétiens, tous citoyens d'Israël.

Dans les Territoires occupés, par contre, les rapports de l'Église avec l'État d'Israël sont parfois tendus à cause du régime d'occupation, qui est, aux yeux de l'Église, une injustice qui se poursuit de génération en génération. Chaque fois que nous faisons entendre notre voix dans ce sens, il y a tension. Toutefois, tension ne veut pas dire rupture, ni de la part de l'État, ni de notre part. De notre part, malgré les déclarations contre l'injustice de l'occupation, les principes chrétiens restent bien clairs devant nos yeux. Tous, Israéliens et Palestiniens, y compris les chefs poli-



École chrétienne à Nazareth

Photo AED

tiques, sont à l'image de Dieu ; ils sont l'objet de son amour et donc de notre amour et respect en tant que personnes humaines, même si leurs actes peuvent être des actes d'injustice à notre égard. La vie des chrétiens, en effet, comme de tous les Palestiniens dans les Territoires, connaît aujourd'hui les difficultés mentionnées plus haut (bombardements, maisons brûlées, mort, chômage etc...). Et, pour toutes ces raisons, l'émigration aussi augmenté.

## L'émigration des chrétiens

L'émigration touche tout le monde, chrétiens et musulmans, et même juifs. Vu le petit nombre des chrétiens, leur émigration a plus d'effets sur leur avenir dans la terre. Des centaines d'entre eux ont émigré durant cette deuxième *intifada*.

(...) Les chiffres absolus des chrétiens restent stables, mais les proportions ne cessent de diminuer. Aujourd'hui, nous sommes 2 %. Dans quelques années, nous resterons toujours aux environs de 150 000 à 170 000 en Palestine et en Israël, mais la proportion de 2 % sera de 1 %, ou moins encore.

(...) Une double action est possible face à l'émigration. La première consiste à faire prendre conscience à nos fidèles de leur vocation d'être appelés à être chrétiens en Terre Sainte en tout temps, de paix ou de guerre. Nous sommes appelés à être les témoins de Jésus sur sa terre. Être appelés à vivre en Terre Sainte, c'est être voués à une vie difficile. Il nous faut accepter notre vocation et la volonté de Dieu sur nous. Une telle conscientisation nous revient, dans nos Églises, en plus des divers services humains par lesquels nous aidons à la croissance humaine et religieuse de nos fidèles. La deuxième est une action pour la paix et

la justice. Action pour la paix et la justice veut dire aussi une action politique pour aider les deux parties à la réconciliation. Car c'est la situation d'injustice et de guerre qui pousse à partir. Ce sera donc une paix juste et définitive qui arrêtera leur départ et même invitera d'autres, déjà partis, à revenir.

Dans cette action pour la paix et la justice, nous avons, nous, sur place, le rôle d'éduquer à la justice et à la paix, de promouvoir le dialogue interreligieux et d'être la voix des opprimés. Mais notre action pour la justice et la paix a besoin d'être appuyée par celle des Églises dans le monde. Si ces Églises sont intéressées à la survie des chrétiens en Terre Sainte, elles devraient y commencer une action importante pour la justice et la paix.

(...) Le rôle des Églises ne consiste pas à intervenir ou à s'aligner sur une partie contre l'autre, mais à aider les deux parties à se réconcilier dans la justice : car c'est seulement par cette réconciliation et non par la victoire de l'une sur l'autre, que la sainteté des Lieux Saints sera mieux respectée et la survie des chrétiens mieux garantie.

Dans cette réconciliation, une contribution particulière revient peut-être aux chrétiens locaux. Par son petit nombre, la communauté chrétienne locale de Terre Sainte ne constitue de danger pour personne. Dans cette faiblesse, elle peut espérer jouer un humble rôle de modération et de réconciliation. Mais ce ne sera pas un rôle facile. Pour cela, la communauté chrétienne devra se montrer attentive et solidaire à l'égard des souffrances et des aspirations légitimes du peuple au sein duquel elle a vocation de vivre. En même temps, elle ne devra pas craindre de rappeler les exigences concrètes de la justice, du respect des personnes, etc., même si un tel rappel risque d'être mal compris. Il faudrait donc veiller à tenir toujours un langage qui puisse être entendu par les personnes de bonne volonté des deux côtés, tout en rappelant aux deux le devoir du respect de la dignité des personnes et des droits des peuples. C'est là une tâche qui demande beaucoup de discernement, et donc de prière. Sur ce point aussi, l'Église locale de Terre Sainte a besoin de l'affection et de la solidarité des Églises sœurs à travers le monde. (...)

Texte original français du secrétariat du patriarche  
(documentation catholique n° 2262, 20 janvier 2002)

# Les Églises dans la Violence

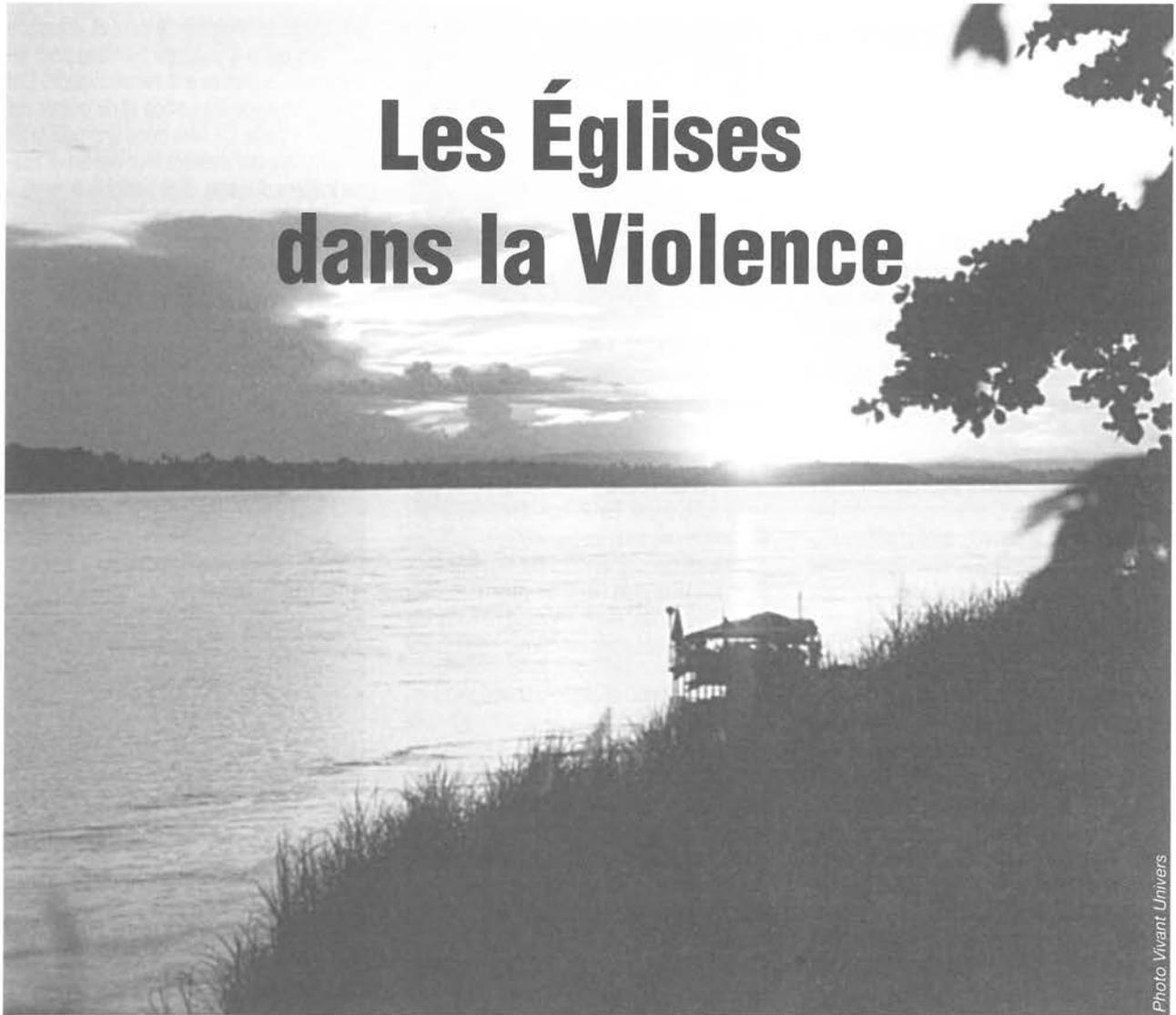


Photo Vivant Univers

**J**ésus met en garde ses disciples contre la multiplication des vaines paroles dans la prière. Il y a des heures où un tel besoin de simplification et d'unification s'empare de nous que même la prière parfaite, celle que le Seigneur enseigna à ses disciples, nous semble trop longue.

Besoin d'exprimer notre prière en un seul mot. Ce mot nous a été donné. "Jésus ! Jésus !"

Il s'agit de le redire non pas mécaniquement, mais en esprit et en vérité.

Dans le nom de Jésus se trouvent, résumés et agissants, tous

les mystères de notre salut. Si nous répétons ce nom, la réalité de Jésus, à travers lui, peut nous pénétrer, nous emplir, nous imbibber de telle sorte que la parole se fasse chair en nous (non l'incarnation au sens unique du mot, mais une participation par grâce).

Le nom de Jésus comme la tache d'huile silencieusement s'étend.

Le nom de Jésus contient le monde comme, dans un rayon de lumière, se fondent les couleurs du prisme. C'est dans le Verbe que le Père a tout créé.

L'invocation du nom de Jésus sur tout ce qui existe permet de

transfigurer, de "christifier" l'univers, et de lui rendre son vrai sens.

Seigneur Jésus, prie en moi, toi-même. Que je me taise, et que ta voix seule s'élève ! Si ta prière devient la mienne, si je te laisse prier en moi, tous les événements et toutes les créatures entreront dans la prière et seront portés par elle.

**Seigneur,  
deviens toi-même ma prière !**

(Extrait de Jésus,  
par un moine de l'Église d'Orient  
éditions Chevetogne)

# Foi chrétienne et violence du sacré



Père Ch. Mellon s.j.

D.R.

**L**a question de notre rapport à la violence ne peut laisser des chrétiens indifférents. D'abord pour d'évidentes raisons de fond : l'annonce du Royaume est étroitement liée à l'avènement du "Prince de la Paix", l'invitation à l'amour universel (y compris des ennemis) est proposée par Jésus comme ce qui doit distinguer ses disciples des "païens". Inutile d'aligner ici des citations bibliques et évangéliques : elles sont dans toutes nos mémoires. Mais il y a aussi des raisons qu'impose l'actualité. Non seulement parce que nous avons à situer notre action d'"artisans de paix" dans un monde marqué par des violences nombreuses et multiformes, ce qui n'est pas très nouveau - ces questions sont anciennes. Comment juger la violence ? que faire pour s'y opposer, quand la prévention n'a pas été efficace ? une "contre-violence" est-elle légitime ? si oui, dans quelles limites ? - mais aussi parce que l'on entend de plus en plus dire que ces violences sont alimentées par des discours et des

*Le père Christian Mellon, secrétaire national de Justice et Paix - France, nous offre ici une très éclairante réflexion sur la notion de "guerre de religion" et la légitimité, ou la non légitimité, pour un chrétien en particulier, de quelque forme de violence que ce soit.*

croyances religieuses. Cela a été particulièrement évident à propos des attentats du 11 septembre et, plus généralement, des violences commises depuis une douzaine d'années par des groupes islamistes radicaux. Mais les chrétiens aussi sont mis en cause : le facteur religieux a été cité comme essentiel - voire central - à propos de l'Irlande du Nord, du Liban, des Balkans. Certes, chaque cas étant particulier, il faut se garder de généraliser. Il n'empêche : l'impression se répand dans l'opinion que les religions - y compris le christianisme - sont des facteurs de violences, quel que soit par ailleurs le caractère pacifique de leur message.

Pour récuser ce mauvais procès, il convient d'abord d'examiner les éléments qui ont pu lui donner quelque crédit. On pourra alors proposer, à la jonction du théologique et de l'éthique, quelques réflexions sur les raisons pour lesquelles la foi chrétienne ne produit pas, dans notre histoire concrète, tous les fruits de paix que promettent ses textes fondateurs.

## I. Bien situer le rôle du facteur religieux dans les conflits

Avant d'en venir au christianisme proprement dit, il convient de s'interroger sur le statut du religieux, en général, dans les conflits de notre temps. Car, s'il est évident que le facteur religieux apparaît plus souvent aujourd'hui qu'il y a cinquante ans dans les conflits de notre planète, il faut y regarder de plus près : Est-il évoqué comme cause des

conflits ? Comme "huile sur le feu", un feu allumé pour d'autres raisons ? Comme discours de légitimation ? Comme source de mobilisation des énergies et incitation à risquer sa vie ?

Première évidence à rappeler : ce n'est pas parce que les acteurs d'une guerre se définissent par leur appartenance religieuse qu'il s'agit forcément d'une "guerre de religion". Dans bien des sociétés - notamment quand l'identité nationale est en crise ou ne s'est pas constituée - l'appartenance religieuse n'est pas d'abord conçue comme un corps de croyances et de rites, mais comme une manière de s'identifier collectivement. L'exemple classique est celui du Liban des années de guerre civile : avant de se dire "Libanais", on est "chrétien maronite", "musulman chiite", etc. Et cela même si l'on est subjectivement athée. Dans d'autres cas, ce sont les observateurs d'un conflit (journalistes, experts, etc.) qui, constatant que les frontières délimitant les groupes en conflit se superposent assez exactement à celles des appartenances confessionnelles, prennent l'habitude - parce que c'est plus simple, plus "parlant" pour leurs lecteurs - d'utiliser les termes religieux, alors que le conflit est évidemment politique et que les acteurs en conflit s'identifient, eux, plutôt en termes politiques. C'est le cas, notamment, en Irlande du Nord, où l'on persiste à parler d'un affrontement entre "catholiques" et "protestants", alors que les deux camps se désignent comme "Républicains" et "Unionistes". Que les Républicains soient presque exclusivement catholiques et les Unio-



Violences au Rwanda

Photo AED

nistes presque exclusivement protestants n'est évidemment pas un fait négligeable pour comprendre le conflit et proposer des solutions ; mais quand il s'agit de définir l'objet du conflit et la nature du compromis à trouver pour en sortir, il faut s'en tenir au terrain politique.

En rigueur de termes, on ne devrait parler de "guerre de religion" que dans les cas où les acteurs en conflit puisent **dans leur croyance religieuse même** la conviction que les croyants d'autres religions doivent leur être soumis ou doivent être éliminés (par la mort, l'exil ou la conversion). On sait bien qu'il existe des personnes qui croient cela et des groupes extrémistes qui le professent, mais on ne peut pas dire que cette conviction soit de nos jours la cause déterminante de quelque conflit que ce soit. Quand on analyse de près chacun des conflits hâtivement présentés comme "guerre de religion", on constate qu'aucun ne répond à la définition proposée ici. Le registre religieux vient "sur-déterminer" (comme facteur creusant la distance culturelle, comme discours de légitimation, comme incitation au sacrifice de sa vie, etc.) les autres facteurs, politiques, sociaux, économiques. Même dans le cas de l'islamisme radical, souvent perçu comme l'exemple même d'une violence à fondement religieux "pur", les experts soulignent qu'il s'agit d'abord d'un projet politique qui

mobilise le registre religieux. Si nous ne pouvons rien dire de certain de la croyance subjective des promoteurs de l'islamisme radical, nous pouvons en revanche affirmer que l'adhésion au discours islamiste dans certains secteurs des sociétés musulmanes vient de ce qu'il est le seul qui soit aujourd'hui disponible pour exprimer une opposition politique, en raison du discrédit des discours politiques d'hier (nationaliste, socialiste, réformateur, etc).

Tout cela invite à relativiser fortement les accusations simplistes sur le rôle belligène des religions. Mais les croyants ne peuvent s'en tirer à si bon compte. Car la question n'est en fait que déplacée : ces religions qui se disent porteuses de paix et de fraternité, comment se fait-il qu'elles puissent être utilisées si aisément pour définir des "identités meurtrières" (selon la belle expression de A. Maalouf), que leurs croyances et leurs symboles puissent être si facilement manipulés par les prédicateurs de haine ? Si les religions ne sont pas "causes" de nos guerres, comment se fait-il qu'elles ne soient pas davantage "causes" de paix ? Pour le dire encore autrement : elles ne sont pas le poison que l'on dit ; mais pourquoi ne sont-elles pas le "contre-poison" efficace qu'elles devraient être ?

Laissant à des musulmans ou à des islamologues le soin de répondre pour l'islam, je proposerai quelques

remarques concernant le rapport du christianisme à la violence.

## II. Accabler la religion pour innocenter la foi ?

Deux réponses viennent d'abord à l'esprit, toutes deux pertinentes, et pourtant insuffisantes.

La première consiste à faire porter la responsabilité sur l'infidélité des chrétiens à l'Évangile, c'est-à-dire sur la réalité du péché et son inscription dans l'histoire. L'épître de Jacques situe clairement la source des guerres dans la jalousie et la convoitise : *"D'où viennent les guerres, les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez et ne possédez pas ? Alors vous tuez. Vous êtes jaloux et ne pouvez obtenir ? Alors vous bataillez et vous faites la guerre (Jc 4, 1-2)"*.

La seconde consiste à exploiter la distinction classique entre foi et religion, pour imputer toutes les compromissions des chrétiens avec la violence aux lourdeurs institutionnelles du christianisme en tant qu'il n'est pas seulement une foi, mais une religion ayant pignon sur rue, inscrite dans les réalités sociales et politiques du monde. Les Églises chrétiennes ont des intérêts à défendre, des compromis à trouver avec les puissants de ce monde, ne serait-ce que pour garantir la liberté d'exercice de la foi et l'organisation de la vie matérielle de larges communautés, etc. La thèse est simple : l'esprit du "Sermon sur la montagne", c'est bon pour le croyant, pas pour l'institution.

Quoique simpliste, cette thèse comporte une part de vérité. Ce n'est tout de même pas un hasard si la notion de "guerre juste" apparaît à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, quelques décennies après le fameux "tournant constantinien". Mais elle mériterait une discussion serrée, notamment parce que la distinction entre foi et religion, si on voit bien ce qu'elle signifie pour un sociologue, ne saurait être entérinée comme telle par une théologie prenant au sérieux le mys-

tère de l'Incarnation. Et la tentation de la violence peut aussi surgir dans des groupes chrétiens minoritaires et opposés à tout compromis avec les puissances de ce monde.

### III. Désacraliser la violence

Il ne suffit donc pas - même si c'est évidemment nécessaire - d'inviter les disciples de Jésus (tant individuellement que dans leurs institutions ecclésiales) à "revenir à la pureté de l'Évangile". Car, bien souvent, ce n'est pas seulement parce que je suis pécheur (ou parce que je m'identifie à une institution) que je suis infidèle à l'Évangile : c'est parce que je ne peux pas dire, honnêtement, quelle serait la conduite à adopter qui serait "conforme à l'Évangile" dans telle situation précise. Si je suis témoin d'une agression violente menaçant la vie d'un ou plusieurs autres êtres humains, par exemple, je suis pris entre deux exigences, toutes deux évangéliques :

- **L'exigence de non-violence.** L'amour des ennemis, le refus du glaive, l'invitation à "tendre l'autre joue", le pardon demandé par Jésus à son Père pour ceux qui le crucifient : tout cela fonde, n'ayons pas peur des mots, une exigence évangélique de "non-violence". Le disciple de Jésus n'est pas invité à fuir les conflits - bien au contraire : "On

*sera divisé, fils contre père et père contre fils, etc.*" (Lc 12, 51-53) - mais à les vivre sans haine et sans porter atteinte à la vie ou à la dignité de quiconque. Si cet aspect du message de Jésus n'avait pas été longtemps édulcoré ou passé sous silence dans la prédication et l'enseignement donné aux chrétiens, sans doute auraient-ils pu mieux résister aux instrumentalisation de leur foi à des fins guerrières.

- **L'exigence de charité.** Puis-je rester passif si un homme est agressé, en danger immédiat d'être tué ? Le Bon Samaritain, s'il était arrivé quelques minutes plus tôt, au moment où les brigands agressaient leur victime, aurait-il dû attendre les bras croisés que l'agression s'achève pour se mettre à soigner les plaies du malheureux ? Sa compassion ne devait-elle pas le pousser, au risque de prendre lui aussi quelques coups, à tenter de mettre un terme à l'agression même ? Autrement dit la charité est-elle toujours de l'ordre du secours, de l'assistance, donc de la réparation du mal déjà commis ? N'est-elle pas aussi - et peut-être davantage - dans les efforts visant à prévenir les actes de violence et, quand cette prévention a échoué, à en paralyser les acteurs ? Certes, si je puis exercer sans recourir moi-même à la violence cette forme de charité, je dois évi-

demment le faire, ce qui - soit dit en passant - devrait inciter les chrétiens à donner une forte priorité à la recherche sur les stratégies non-violentes de résolution des conflits <sup>(1)</sup>. Mais l'histoire nous met parfois dans des situations où le respect absolu du principe de non violence reviendrait à une atteinte à la charité, par non assistance à personne (ou à peuple) en danger <sup>(2)</sup>.

Pris dans des dilemmes éthiques de ce genre, le chrétien trouve dans sa foi le courage de les affronter et le désir de chercher sincèrement la solution la moins mauvaise. Mais il ne peut y trouver l'assurance que le choix qu'il va faire, dans l'incertitude et le tâtonnement, est la "volonté de Dieu".

Or, beaucoup voudraient bien donner à leurs choix éthiques risqués et incertains le sceau divin. Nous rejoignons ici la question qui nous préoccupe du rapport entre un Dieu de paix et la violence des croyants : le problème n'est pas que des croyants aient cru devoir parfois recourir à la violence (c'est inévitable, sauf à se croire déjà dans le Royaume de Dieu), c'est qu'ils aient voulu le faire "au nom de Dieu", c'est qu'ils aient invoqué le sacré pour légitimer leurs guerres, même "justes".

En d'autres termes, ils ont confondu "guerre juste" et "guerre sainte", deux notions souvent confondues, qu'il est pourtant essentiel de distinguer.

<sup>(1)</sup> Pour développer ce point, voir C. Melton et J. Sémelin, *La non-violence*, coll. Que sais-je ? PUF 1994. Voir aussi les travaux du Mouvement International de la Réconciliation, MIR 68 rue de Babylone 75007 Paris, et de l'Institut de Recherche sur la résolution non-violente des conflits (IRNC) et de Non-Violence XXI, 114 rue de Vaugirard, 75006 Paris

<sup>(2)</sup> C'est à de tels cas que pense Jean Paul II quand il écrit : "Quand les populations civiles risquent de succomber sous les coups d'un injuste agresseur et que les efforts de la politique et les instruments de défense non violente n'ont eu aucun résultat, il est légitime, et c'est même un devoir, de recourir à des initiatives concrètes pour désarmer l'agresseur" (Jean Paul II, Message pour le 1<sup>er</sup> janvier, Documentation. Catholique. 2/2/00).



Sarajevo

Photo B. Elie



A LA MEMOIRE  
DES TROIS MILLE CINQ CENTS PROTESTANTS  
CONDAMNES POVR CAUSE DE RELIGION  
QVI RAMERENT SVR LES GALERES DE MARSEILLE  
DE 1545 A1750

PLVSIEVRS FVRENT INCARCERES  
AV FORT S<sup>T</sup>. JEAN AV FORT S<sup>T</sup>. NICOLAS  
ET DANS CETTE FORTERESSE



ILS ONT PREFERE  
LES CHAINES LA PRISON ET LA MORT  
A L'ABJVRATION

Inscription du château d'If

Photo S. Martineau

La problématique de la guerre juste est éthique. Elle est celle de tout homme (croyant ou non) qui cherche à discerner sincèrement où est le bien moral (ou plutôt le moindre mal) dans une situation de violence moralement inacceptable.

Il s'agit, en s'aidant de quelques critères (qui aident à objectiver la question et à en débattre) d'examiner s'il est moral ou non de faire, dans le cas envisagé, une exception à l'interdit du meurtre, qui reste la loi générale. Pour les prêcheurs de "guerre sainte", au contraire, la guerre n'est pas un mal qu'il faut chercher à limiter, mais un acte par lequel on obéit à Dieu. Quelle préoccupation éthique pourrait prévaloir contre la "volonté de Dieu" ? Si Dieu lui-même m'ordonne de tuer, ma conscience est en paix. Comme, de plus, le paradis m'est promis si je meurs au combat, la crainte de mourir s'estompe aussi. Ainsi

le discours de guerre sainte élimine-t-il les deux principaux freins qui, d'ordinaire, ralentissent l'ardeur des hommes à entrer en guerre : le scrupule moral (tuer, au nom de quoi ?) et la peur de la mort (mourir, pour quoi ?). La guerre sainte, c'est la guerre sans freins. C'est aussi la guerre simple : tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre <sup>(3)</sup>.

Le problème de fond est donc que les chrétiens ne sont pas allés jusqu'au bout du mouvement de désacralisation de la violence opéré par Jésus. Alors que Jésus annonce un Dieu qui est Père de tous les hommes et qui n'a aucun ennemi, Lui qui "fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes" (Mt 5, 45), les chrétiens ont, comme le dit bien René Girard, "ré-injecté de la violence dans la divinité" <sup>(4)</sup>. Tout homme éprouve, bien naturellement, le besoin d'absolutiser

ce pour quoi il risque sa vie et envisage de faire mourir d'autres. C'est le cas dans les religions, mais aussi dans les idéologies séculières : mettre des majuscules à Patrie, Révolution, Libération, c'est une forme de "guerre sainte" sécularisée. Le fidèle du Christ doit se garder d'absolutiser et de sacraliser les causes qu'il défend, même celles qu'il juge assez importantes pour envisager de donner sa vie et de tuer.

Pour cela, qu'il ne cesse de contempler, sur la croix, la plus radicale des désacralisations de la violence, le plus renversant refus d'absolutiser quoi que ce soit en ce monde. J'emprunte à un théologien disparu, Emile Granger, la formulation de cette révolution, encore inachevée, accomplie par Jésus donnant sa vie : "Nous avons vu que l'Absolu tendait à faire mourir le relatif, que les hommes naturellement viennent à absolutiser ce pour quoi ils meurent et font mourir. Il y a là une source de courage indéniabile. Mais aussi bien des drames. Il se trouve que le dogme chrétien affirme l'Incarnation, à savoir que le crucifié du Golgotha était Dieu. Nous butons sur un scandaleux renversement : c'est l'Absolu qui meurt pour le relatif, et non l'inverse... (...) Cela nous invite à ne pas trop vite tout sacrifier à nos causes, même légitimes. Pour autant, il ne s'agit pas de se démobiliser. Il reste possible, pour le relatif, de donner sa vie" <sup>(5)</sup>.

Christian Mellon

<sup>(3)</sup> Sur cette distinction guerre sainte/guerre juste, je me permets de renvoyer à mon petit livre, *Éthique et violence des armes*, Assas-Éditions, 1995.

<sup>(4)</sup> R. Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p. 248

<sup>(5)</sup> *Alternatives non-violentes*, n° 94, 1995, p. 69. (ANV, 6 bis rue de la Paroisse, 78000 Versailles).

# Bible et violence

## Éléments de réflexion

André Wénin



D.R.

*Un professeur à l'université catholique de Louvain livre ici ses réflexions sur les problèmes que peut poser à la conscience des chrétiens la violence qu'expriment bien des livres de la Bible, en particulier dans l'Ancien Testament.*

**L**e monde chrétien est gêné par la violence qui s'étale dans la Bible, en particulier dans le premier Testament. Certains chrétiens se scandalisent de cette violence au point de vouloir se débarrasser de cet "Ancien" Testament comme d'un héritage encombrant. Du reste, la façon courante chez bien des chrétiens de régler la question revient souvent au même : puisque, pour eux, l'Évangile constitue le cœur de la révélation biblique, la figure du Dieu miséricordieux annoncé par Jésus disqualifie les autres images, considérées dès lors comme relevant d'une révélation "imparfaite", préparation désormais dépassée de la révélation définitive. Aussi, dans le premier Testament, ne trouvent vraiment grâce à leurs yeux que les textes qui sont en syntonie avec le Nouveau.

Mais peut-on rejeter sans plus une partie de l'Écriture parce qu'elle est en porte-à-faux apparent avec un idéal inspiré de l'Évangile ? Poser a priori que le Dieu chrétien

n'est qu'Amour et qu'il ne peut être compromis avec la violence, n'est pas une manière de résoudre la question, mais de l'évacuer. Et ce n'est guère respecter la Parole biblique que de lui mettre une sourdine dès qu'elle ne colle pas d'emblée à notre idéal, à notre manière de comprendre la foi. En agissant ainsi, on se fait le critère de la vérité de la Parole de Dieu, une opération qui, malheureusement, n'est pas rare dans certaine tradition chrétienne, lente parfois à neutraliser le virus marcionite qu'elle a pourtant isolé si tôt dans son histoire <sup>(1)</sup>.

### Un double préalable

À mon sens, un double préalable s'impose à toute réflexion sur la présence de la violence dans la Bible. Le premier consiste à prendre ses distances vis-à-vis d'une certaine conception de l'inspiration des Écritures selon laquelle tout ce que les écrivains sacrés affirment porte le sceau d'une garantie divine. Loin de moi de mettre en cause l'inspiration de la Bible, essentielle dans la tradition chrétienne. Mais pour celle-ci, c'est en tant qu'ensemble structuré autour de la personne de Jésus - alliance nouvelle entre homme et Dieu -, que la Bible délivre authentiquement la parole de Dieu. Si, à sa place, chaque mot, chaque phrase, chaque passage collabore à faire advenir le sens de l'ensemble et à porter la Parole, cela ne signifie pas pour autant qu'il faille hypostasier chaque mot, phrase ou

passage, comme s'ils étaient marqués, chacun individuellement, du sceau de je ne sais quelle infaillibilité. Si l'on emprunte cette voie pour penser l'inspiration, je crains bien qu'on aille droit à l'impasse, et pas seulement sur la question de la violence.

Un autre préalable me paraît aussi fondamental. Il concerne le lecteur, cette fois. Il faudrait en effet se poser la question de savoir pourquoi les chrétiens éprouvent une telle réticence devant des pages qui donnent une image violente de Dieu <sup>(2)</sup>. N'est-ce pas le résultat d'une catéchèse et d'une pratique liturgique qui, présentant la Bible comme un livre "édifiant", prennent soin de camoufler ses textes dérangeants ? Peut-être cela tient-il aussi à un enseignement soucieux d'inculquer un idéal de perfection morale plutôt que de confronter la personne à elle-même avec lucidité, pour l'éduquer à la responsabilité qu'elle a d'advenir à son humanité, de devenir ce qu'elle est ?

Mais il faut compter sans doute aussi avec cette appréhension spontanée qu'éprouve tout humain lorsqu'il se trouve confronté à une réalité qui le renvoie à ce qu'il préférerait ne pas voir en lui-même...

<sup>(1)</sup> Dès le II<sup>e</sup> siècle, Marcion proposait de rejeter du corpus des Écritures non seulement le premier Testament, mais aussi tout ce qui, dans le Nouveau, restait proche de la Bible juive.

<sup>(2)</sup> Voir à ce sujet mon récent article : "Le Seigneur est un homme de guerre", dans *Christus* 192 (t. 48, 2001) 403-411.

Pourtant, le fait que la violence soit quasi envahissante dans le Livre me semble être l'indice de ce que la question est cruciale pour le devenir de l'être humain et pour ses relations avec le monde, avec autrui, avec Dieu. En ce sens, les textes violents pourraient offrir au lecteur l'opportunité d'affronter le problème dans toute son ampleur, sans nier qu'il regarde Dieu au plus haut point. Mais souvent, le souci louable de cultiver un idéal de charité, détourne de la tâche, essentielle pourtant, de regarder le mal en face pour en scruter les racines, les arcanes et les pièges et pour apprendre ainsi à l'éviter. Un tel aveuglement a quelque chose d'ingénu, de dangereux aussi. Au demeurant, il pourrait bien masquer une crainte : celle de devoir se confronter à la réalité tentaculaire des violences cachées, de perdre la tranquille assurance d'être dans la vérité et cette innocence naïve qui consiste à ne pas voir que la violence et le mal revêtent parfois les apparences de l'amour et de la bienveillance.

### Des textes pour tenter de comprendre la violence

Ainsi, la plupart du temps, Églises et fidèles se contentent-ils de dénoncer les violences visibles. Ils ne semblent guère préoccupés par ces violences enfouies, plus subtiles sans doute, mais non moins réelles, qui forment un véritable nid pour d'autres violences. À cet égard, la lecture courante de l'histoire de Caïn, en Gn 4,1-16, me semble offrir un exemple symptomatique. Les commentateurs se bornent d'ordinaire à pointer du doigt l'envie et la jalousie qui mènent Caïn au meurtre, ce qui revient à imputer au seul assassin l'entière responsabilité de sa violence. Cela justifie le châtiement exemplaire qu'il reçoit et cela fait de la miséricorde finale de Dieu une grâce inattendue. Pourtant, en lisant attentivement le début du récit, on verra que la violence de Caïn n'est pas *sui generis*. Elle s'enracine au contraire - M. Balmary l'a bien montré <sup>(3)</sup> - dans la relation inadé-



Eglise détruite en Croatie

Photo AED

quate entre son père et sa mère et, par suite, entre sa mère et lui. Très tôt victime de cette violence cachée, Caïn est traversé par elle et, malgré l'invitation de Dieu à s'en rendre maître, il ne peut dompter l'animal intérieur qui le fait se dresser contre son frère.

Lu de la sorte, ce récit de la première violence meurtrière est de nature à inciter le lecteur à réfléchir à la façon dont, à partir de ses racines cachées, la violence se développe et se fraie un chemin dans le cœur humain. Il l'invite à poser la question du lieu où un être peut exercer sa liberté et sa responsabilité lorsqu'il est pris dans les griffes de l'envie et de la jalousie, sources de tant de violences. Il l'engage à poser la difficile question de la relation d'un homme avec sa propre animalité. Cette anecdote tragique devient alors un terrain d'observation idéal pour tenter d'entrer dans la compréhension des mécanismes mortifères de la violence. Voilà une clé de lecture importante pour les autres textes violents du Livre. Lu dans cette perspective, celui-ci devient comme une vaste réflexion sur la violence et sur les moyens d'en sortir. Or n'est-ce pas là l'une des questions cruciales de l'humanité devant Dieu, qui engage l'avenir des individus et des peuples ?

### La violence et la vie

Dans l'expérience humaine, la violence est une donnée première, bru-

te. C'est pourquoi, à mes yeux, la Bible serait peu crédible si elle passait à côté de cette réalité souvent envahissante. Car non seulement elle est présente dans les sociétés où tout être humain la trouve lorsqu'il vient au monde. Elle marque aussi profondément chaque personne dès ses premiers instants.

La naissance ne constitue-t-elle pas pour l'enfant un violent arrachement à un paradis d'où il se voit expulsé pour être jeté dans un monde froid et privé de sens ?

Et ce n'est là qu'une première séparation.

D'autres suivent, toutes empreintes d'une certaine violence, et soutenues - mais pas toujours - par un amour qui donne de croire en un sens possible.

Dans ces conditions, grandir en humanité ne consiste pas à refuser cette violence inévitable, mais à l'intégrer en apprenant à reconnaître qu'elle peut ouvrir des brèches pour croître et devenir humain. Ainsi, une bonne violence qui ouvre à la vie côtoie de près une mauvaise violence qui sème la mort, sans qu'on sache jamais où passe exactement la ligne de démarcation entre les deux.

<sup>(3)</sup> M. Balmary, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993, p. 184-190. Voir aussi mon récent essai : "Adam et Eve : la jalousie de Caïn, "semence" du serpent. Un aspect du récit mythique de Genèse 1-4", dans *Revue des Sciences Religieuses* 76 (1999) 3-16.

Sur cette question, bien des récits bibliques ainsi que des oracles des grands prophètes offrent ample matière à réflexion.

C'est que le mal niche au cœur même du mystère de la vie. N'est-ce pas l'image qu'offre déjà la première page de la Genèse lorsqu'elle décrit le monde arraché peu à peu au chaos par des séparations successives qu'une parole ordonne, sans pour autant éliminer les éléments négatifs du chaos ? Dans la même ligne, le récit de l'Éden en Gn 2-3 s'articule autour d'une parole divine qui "ordonne", mais aussi qui fait violence dans la mesure où elle provoque en l'humain une blessure - celle du manque, de la limite (2,16-17).

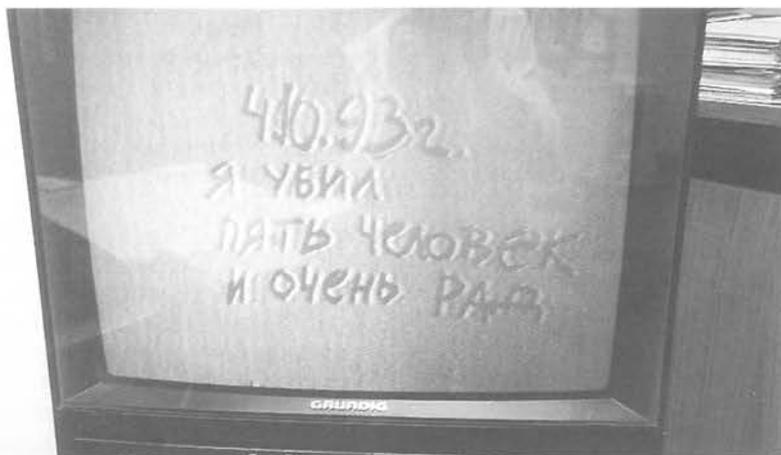
Certes, de soi, cette limite est ordonnée à l'épanouissement de l'homme comme être de désir et de parole. Mais le récit raconte que celui-ci réagit mal et que, s'appuyant sur ce manque, la convoitise dévoie son désir en flirtant dangereusement avec ce que Ricœur nomme "le mauvais infini"<sup>(4)</sup>. Désormais - n'est-ce pas là réalité quotidienne ? - l'humain doit se construire "tant bien que mal". Ainsi, le début de la Genèse reflète-t-il à sa façon l'expérience d'un mal co-extensif à l'existence humaine, à la création même, un mal avec lequel Dieu a donc partie liée, que nous le voulions ou non.

### Un Dieu qui, au cœur du mal, travaille à la vie

Le premier chapitre de la Genèse suggère, du reste, une manière de lire cette donnée de fait en mettant en scène un Dieu qui maîtrise le chaos pour en tirer un kosmos où la vie trouve à foisonner.

Ainsi donc, en prenant résolument le parti de la vie, Dieu travaillerait le mal comme de l'intérieur pour en faire un chemin d'épanouissement. Mieux : il prend le risque d'inviter l'humain à être son partenaire dans cette tâche, le bénissant tout en lui enjoignant de maîtriser l'animalité (Gn 1,28).

Et lorsque l'être humain tombe, victime de l'animalité (le serpent),



"J'ai tué cinq personnes et je suis très content" (inscription sur un mur à Moscou filmée par la TV russe lors de la tentative de putsch d'octobre 1993) Photo B. ELIE

Dieu fait alliance avec la "semence" de la femme qui vient de déclarer le serpent trompeur, une alliance qui n'est pas exempte de violence puisqu'elle s'inscrit dans la perspective d'une lutte à mort contre ce qui fait mourir (Gn 3,15). Mais la suite de la Genèse raconte ce qui se passe le plus souvent : aux prises avec un mal qu'il subit sans raison, l'être humain cherche à s'en dégager plutôt qu'à transformer en force de vie l'énergie qui se déploie alors en lui<sup>(5)</sup>. Ce faisant, il se prend au filet de la violence, il la reproduit sans cesser d'y compromettre un Dieu qui y est lié de fait, bien qu'il ait opté pour une autre voie. C'est en tout cas ce qu'affirmera Joseph, à la fin du récit de la Genèse, lorsqu'il dit à ses frères : "Vous avez tourné contre moi du mal ; Dieu l'a tourné en bien", un bien consistant à faire vivre (Gn 50,20).

Dans la Bible, en effet, Dieu ne craint pas de se laisser compromettre avec le mal, à longueur de pages. Comment, en effet, vaincre le mal sans l'investir, en restant sur la touche pour ainsi dire ? Au fil du Livre, les images de Dieu souvent violentes qui traînent dans les cultures et dans les têtes sont reprises et traversées une à une, comme si toutes recelaient quelque chose de la vérité de Dieu, mais aussi comme si cette vérité - "captive de l'injustice", dirait Paul (Rm 1,18) - attendait d'être affranchie du mensonge qui

dit Dieu complice du mal alors que, pour sa part - si l'on en croit Joseph -, il ne prend le risque de l'assumer qu'avec l'espoir d'en tirer de la vie et du bien. Ainsi étalées dans le Livre, ces images de Dieu invitent le lecteur à un patient travail de vérité sur Dieu, sur lui-même et sur ce qui l'entoure. La tâche est ardue, d'autant qu'elle rencontre les résistances que j'évoquais dans mon second préable.

### Un Dieu de violence ?

Au vu de l'histoire humaine, qui oserait nier que celui que les hommes nomment "Dieu" est un incroyable fauteur de violence - une image que la Bible ne répugne pas à lui donner, d'ailleurs ?

Mais il faut se rappeler que c'est à travers le cœur humain qu'il le devient, à travers la "malédiction" du mal que l'humain subit - le fait de dire mal (*male-dicere*) le mal dont il est victime<sup>(6)</sup>.

<sup>(4)</sup> Voir la lecture que Jc 1,15 fait de ce texte : "chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'entraîne et le séduit...".

<sup>(5)</sup> J'argumente cette lecture du début de la Genèse dans *Pas seulement de pain... Violence et alliance dans la Bible. Essai* (Lectio Divina 171), Paris, Cerf, 1998, p. 25-85.

<sup>(6)</sup> Je rejoins ici une des intuitions essentielles du beau livre de L. Basset, *Le pardon originel. De l'abîme du mal au pouvoir de pardonner* (Lieux théologiques 24), Genève, Labor et Fides, 1994.



**Tête du Christ (cathédrale de Chichester, Grande-Bretagne, IX<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle)**

Archives UDC

Car en invitant l'être humain à devenir son allié dans un combat où le mal serait retourné en dynamisme de vie, Dieu prend le risque de laisser à ce partenaire le

pouvoir exorbitant de l'entraîner jusqu'au plus profond de sa barbarie. Au point qu'il est à jamais tributaire de ce que l'humain fait de lui. Ne pourrait-on dire que ce dernier a le pouvoir de perdre Dieu dans la violence, ou au contraire de l'en sauver ? Pourtant, la parole de ce même Dieu ne cesse de travailler le cœur de qui l'écoute en vérité, dans l'espoir de le voir perdre son goût pour la violence et la mort.

C'est ici que, pour un chrétien, la figure de Jésus acquiert une signification cruciale. En Jésus, en effet, le lecteur des évangiles retrouve l'image du Dieu de Genèse 1, un Dieu pour qui le mal ne s'oppose ni à la vie ni à l'amour, mais est leur inévitable creuset, à condition toutefois de réussir à neutraliser son pouvoir de nuire, sa violence. Car Jésus, comme le Serviteur d'Isaïe (Is 52-53) et comme Joseph (Gn 37-50), est cet homme qui traverse le mal dont il est victime sans le relayer en violence et en mensonge.

Librement, il fait du mal qu'il subit le lieu d'un don de soi dans un amour capable d'assumer ce mal au point d'y tracer un chemin de vie pour les violents eux-mêmes. De la sorte, la croix manifeste la vérité de Dieu quant à la violence : plutôt que d'être un rouage de plus dans l'engrenage du mal, celui-ci préfère être victime de la violence avec laquelle les hommes répondent au mal qui les frappe. Mais en ce Dieu à l'amour vulnérable, celui qui peut reconnaître dans la souffrance du Serviteur innocent le fruit de sa propre violence et de celle qu'il a négligé de combattre, perçoit un appel puissant à renoncer à cette manière d'assumer le mal-être de sa vie en faisant violence aux autres - un appel à aimer comme Dieu <sup>(7)</sup>.

André Wénin

<sup>(7)</sup> Pour plus de détails sur ceci, voir A. Wénin, *Pas seulement de pain...* (n. 5), p. 155-160.

## A propos de la paix intérieure

Daniel Bourguet

**N**ul ne peut être artisan de paix s'il n'est déjà lui-même habité par la paix. Comment, en effet, un fleuve pourrait-il contribuer à purifier la mer s'il lui donne des flots chargés de boue ? La paix entre les hommes ou bien entre les peuples sera factice tant qu'elle ne découlera pas de la paix intérieure de ceux qui la bâtissent.

La paix est une qualité de relation entre les êtres, lorsque cette relation est faite de confiance totale et d'amour parfait. En dehors de toute relation, la paix n'est plus que l'ombre d'elle-même et ressemble fort à celle des cimetières. De quelle relation s'agit-il alors dans la paix intérieure ?

Si la paix intérieure consiste à être en paix avec soi-même, il faut bien reconnaître qu'elle est presque essentiellement tissée de compromis et de concessions, d'indulgences et de complaisance. C'est une paix stérile.

La véritable paix intérieure est en Dieu, lorsque la relation avec lui est tissée de confiance totale et d'amour parfait. Christ seul vit une telle paix : voilà pourquoi lui seul peut la donner ; lui seul est véritable artisan de paix.

La paix intérieure du Christ est dans sa communion parfaite avec Dieu, au point qu'il peut dire qu'il est en Dieu et Dieu en lui. Christ et Dieu sont habités de la même paix

Qu'en est-il au juste de la paix intérieure de Dieu ? Serait-elle une paix solitaire, sans relation, stérile à l'infini ? Dieu est paix, non

parce qu'il est seul, mais parce qu'en lui-même il est Père, Fils et Saint Esprit, dans une parfaite communion d'amour.

La paix de Dieu rayonne d'elle-même comme la lumière... Elle se donne sans cesse comme une source donne son eau. Le Père, le Fils et le Saint Esprit offrent sans cesse aux hommes la paix.

Ce n'est qu'au dernier soir avant sa passion que le Christ a donné sa paix à ses disciples, car la paix a besoin de l'écrin de la confiance et de l'amour pour être reçue, sans quoi elle s'évapore.

Christ donne et donne sans cesse sa paix, car la paix ne s'engrange pas : elle se respire dans une communion incessante. Elle se reçoit de Dieu dans la prière, dans la méditation de sa parole, dans l'amour du prochain, dans tout ce qui maintient vivante la communion avec Dieu. Elle se fortifie à travers les combats contre les passions et rayonne jusque dans l'amour des ennemis. Les angoisses, tentations et autres épreuves ne cessent d'assaillir la paix, comme la tempête s'acharne contre la profondeur de la mer. La tempête peut faire rage, la mer demeure dans une paix profonde.

La paix rayonne invisiblement et attire en silence. C'est pourquoi Dieu rayonne et attire, de même que rayonnent et attirent tous ceux qui demeurent en lui, comme le fer demeure dans le feu et reçoit de lui son rayonnement de feu.

Persévérant en Dieu, l'homme finit par devenir artisan de paix, ou plus exactement, Dieu à travers l'homme fait rayonner sa paix sur la terre.

# Les Classes internationales de paix

Johan Ganzevoort



D.R.

**O**n avait fourni à Split sur la côte dalmate une camionnette pleine d'aliments pour les enfants, de produits pour des bébés allergiques au lactose ou au gluten, des médicaments, des vêtements, des produits d'hygiène, bref tout ce qui manquait cruellement en cet hiver 1993 en Bosnie, et chez les réfugiés bosniaques sur la côte dalmate. Sur le chemin de retour, sur l'interminable autoroute entre Trieste et Aoste, on me dit : "On ne peut pas les laisser comme ça. Toi, avec tes relations avec l'industrie des produits pour l'enfance, moi qui connais à Versailles un collectif d'associations qui ne demande pas mieux d'aider les victimes de cette guerre dans les Balkans, nous allons créer une association 1901. D'accord ? Et tout ce qu'on reçoit, on va l'apporter nous-mêmes".

## Bien sûr d'accord...

Nos publics, nos fournisseurs ont confiance, et ont permis d'acheminer vers ces pays en guerre en 2 ans pour 6 millions de francs de pro-

*Johan Ganzevoort, président des Classes internationales de paix, nous livre un témoignage vécu sur la création, dans un pays meurtri par la guerre civile et d'effroyables massacres réciproques, d'un lieu d'éducation où les enfants des trois communautés peuvent apprendre à désirer la paix et à vivre ensemble fraternellement.*

duits, principalement pour des enfants. Sur place, sur la côte dalmate entre Zadar et Dubrovnik, la distribution aux réfugiés et aux personnes déplacées à l'intérieur de la Bosnie était faite par 2 associations. L'une à Split, dirigée par un professeur réfugié de Sarajevo (musulman), aidé par un militaire de carrière serbe à la retraite (orthodoxe), et un chauffeur croate (probablement catholique); l'autre à Dubrovnik, dirigée par une femme croate avec autour d'elle des femmes de toutes origines et confessions.

"Que puis-je faire pour vous ?" me demande Pierre Weil, lors d'une rencontre où un petit groupe m'avait invité à parler de notre travail. "Aidez-nous à faire un programme pour des enfants pour enseigner la paix, pour construire la paix, un programme éducatif et ludique". Et lors d'une journée qui se libère par hasard (il y a beaucoup de hasards dans notre histoire), ce professeur, docteur en psychologie, fondateur de la Cité de la Paix à Brasilia, auteur des sessions "L'art de vivre en paix", nous transmet sa riche expérience.

Après les accords de Dayton, l'aide humanitaire s'arrête. Je demande conseil à un ami industriel, qui nous a beaucoup aidés dès le début : "Après l'aide humanitaire, l'étape suivante est la restauration physique et psychique des enfants traumatisés par la guerre, mais je suis parfaitement incompétent dans ce domaine ; comment faire ?". Tu commences par changer de nom, cette restauration, personne ne comprend, il faut l'appe-

ler "Classes internationales de paix". Le parallèle avec les classes de neige et autres classes vertes étant évident, en effet, nos publics comprennent.

Nos recherches pour un centre "Classes internationales de paix" sur la côte dalmate n'aboutissent pas. C'est plus tard que nous comprenons que les politiques de la Croatie espèrent toujours mettre la main sur l'Herzégovine, et ce n'est pas en apprenant la paix aux jeunes que l'on y arrivera.

Et puis deux rencontres (tout commence toujours par une rencontre, semble-t-il)...

La première est la rencontre avec Maja Anzulovic. Toute la Bosnie connaît Maja, elle dirige le programme des jeunes à la télévision bosniaque depuis 20 ans. Elle aussi a un rêve fou : faire avancer la paix au moyen de programmes de télévision pour les jeunes, mobiliser plus tard les chaînes du monde entier dans ce sens (car elle est bien connue dans le milieu de la télévision, ayant déjà travaillé pour Eurovision, et ayant obtenu des prix à des festivals internationaux). Nous convenons de commencer notre collaboration par un film, qui reprend le journal intime d'un étudiant ayant vécu la guerre à Sarajevo. Ce film servira pour la commémoration en mai 2002 du 10<sup>e</sup> anniversaire du premier grand bombardement de Sarajevo. Une association "Children for Peace" avec un bureau à Sarajevo est créée pour nos activités médias. Jean-Claude Carreau est la deuxième rencontre. Père d'un officier Casque bleu tué sur l'aéroport de Sarajevo en 1995, Jean-

Claude Carreau crée entre autres une association pour aider des orphelins bosniaques, et une fondation "Terres d'Amitié et de Paix". Cette fondation est propriétaire d'un terrain d'environ 55 000 m<sup>2</sup> à 18 km de Sarajevo. Son objectif : aider les jeunes à surmonter les effets de la guerre, en particulier les orphelins et les handicapés. Amoureux des chevaux, il y fera appliquer l'équithérapie. La fondation sera équipée d'un manège, d'écuries, d'un paddock, de terrains de jeux et de sport, d'un bâtiment pour loger au moins 50 jeunes, d'un restaurant. Avec l'aide du Comité International Olympique, on vise la construction d'une piscine spécialement équipée pour des handicapés. Jean-Claude Carreau offre aux "Classes internationales de paix" un espace pour créer son centre, pour y enseigner "L'Art de vivre en paix", la communication non-violente, la médiation, la création de programmes sans violence pour la télévision par les jeunes pour les jeunes, l'apprentissage



**Bosnie : affrontement avec la force internationale de maintien de l'ordre**

Photo SIRPA/ECPA France

d'une meilleure utilisation des médias, des cours en informatique et tourisme pour le développement professionnel des jeunes sans travail. Et sans distinction d'origine ou de religion.

Beaucoup sera réalisé en 2002, si nous trouvons les financements nécessaires.

Johan Ganzevoort

*Dans les années 30, Maria Montessori disait : "La responsabilité d'éviter des conflits incombe aux hommes politiques ; celle d'établir une paix durable, aux éducateurs".*

*"Voici une vérité si évidente qu'elle pourrait sembler naïve : deux choses sont nécessaires pour la paix dans le monde. Tout d'abord un homme nouveau, l'avènement d'un homme meilleur, et ensuite la construction d'un environnement qui ne doit plus fixer de limites aux aspirations infinies de l'homme".*

Citations du livre "L'éducation et la paix" (DDB)

## Non-violence et Nouveau Testament

Pasteur D. Reymond-Ziegler



D.R.

*A travers la nouveauté révolutionnaire du Nouveau Testament, en particulier dans son refus radical de toute forme de violence, Doris Reymond-Ziegler, bibliste, pasteur de l'Eglise évangélique luthérienne du Pays de Montbéliard, nous invite à la découverte d'un Dieu qui est le Tout Autre, en dehors de toute projection de nos désirs humains.*

**P**arler de non-violence dans le Nouveau Testament, c'est comme parler de l'air que l'on respire ! On ne le voit pas, on ne l'entend pas, on ne le discerne pas. Et pourtant il est là, omniprésent et vital. Je ne vais donc pas vous la montrer, vous la prouver, cette non-violence, à renfort de versets bibliques bien précis. Je vais vous en parler, vous la raconter. Pour cela, un bref retour au pre-

mier Testament est nécessaire, car c'est dans ce contexte que vient s'inscrire la proposition radicale de Jésus-Christ. Une proposition qui vient nous obliger à sans cesse changer nos regards sur Dieu, sur les autres - amis ou ennemis, et sur nous mêmes.

### Jésus, le non-violent

Au commencement était... Dieu. Et Dieu a créé toute chose dans une

immense énergie de séparation des éléments et de diversification. Et Dieu a créé l'être humain, bisexué, homme et femme, avec des sensibilités et des façons très différentes de voir les choses. Il a dispersé les êtres humains dans des nations, cultures, langues et religions différentes, pour s'assurer qu'ils n'aient pas la possibilité "babelienne" de ne former qu'une masse informe, un grand "nous" n'ayant qu'un seul projet, sans individualités, sans originalité, sans plus personne pour dire "je" face à un "tu" différent de lui. Autant dire que Dieu a créé le conflit - en tout cas le conflit de point de vue et d'intérêt - et le malentendu !

De plus, Dieu a donné à l'être humain la liberté de croire ou de ne pas croire en lui, en ne se montrant jamais face à face. Il s'expose ainsi à bien des problèmes. Nous y reviendrons.

Le premier Testament nous montre que Dieu choisit de ne pas utiliser la violence pour "mater" ces êtres humains capables des pires méchancetés. Depuis le terrible Déluge, qui n'a laissé en vie qu'un juste et ses descendants, l'arc-en-ciel est là comme témoin symbolique de cette décision définitive de Dieu : plus jamais il n'utilisera la mort et la violence destructrice pour nous mettre sur ses voies. Il nous laissera vivre, tels que nous sommes.

### **Jésus vient proposer une voie nouvelle**

Dans cette variété vitale de peuples et de cultures, Dieu se choisit un peuple, comme témoin de ce que signifie vivre selon la Vie voulue par Dieu. A ce peuple il donne une Loi, puis il envoie des prophètes, pour l'appeler non pas à une religion tournée vers Lui seul, vers une piété satisfaite de la seule bonne relation avec Dieu entretenue par divers actes cultuels, mais à une religion faite de justice et de miséricorde envers les autres, et en particulier envers les plus faibles et les plus démunis.

C'est dans ce contexte que Jésus de Nazareth apparaît. Un contexte de malentendus, non pas entre des non-

croissants et Dieu, mais bien entre des croyants et leur Dieu invisible. Des croyants qui mettent le religieux et l'obéissance stricte à la Loi religieuse au-dessus de l'humain et des relations justes et miséricordieuses entre humains. Des croyants qui oublient que la Loi est un don de Dieu destiné à aider son peuple à vivre ensemble leur liberté, et qui en font un carcan favorisant la violence du rejet, du mépris, de la condamnation et même la mort de tout ce qui dérange. Des croyants qui ne comprennent pas que pour avoir une relation à Dieu il fallait se faire prochain de l'autre.

### **Une non-violence énergique et subversive**

Jésus de Nazareth vient donner un coup de projecteur lucide et décapant sur une situation religieuse profondément injuste qui apporte plus de malheur que de bonheur, et qui rejette - au nom même de la religion - les faibles, les malades, les handicapés, les veuves. C'est là que commence son "action non-violente" (avant la lettre !) : il dénonce une situation d'injustice, montre quelles en sont les racines et propose une autre façon de faire, une autre façon d'être en relation les uns avec les autres. Cette force de proposition, c'est tout l'évangile. Depuis la guérison des lépreux jusqu'au salut de la femme adultère, en passant par les repas partagés avec les péagers et autres "mal-vus" par la société. Tout ce que les évangiles nous disent de Jésus est de l'ordre de la non-violence : rencontre véritable, écoute, guérison, résurrection, attention à chacun, ouverture à l'inconnu, mais aussi dénonciation courageuse et sans équivoque de l'injustice et de l'hypocrisie, condamnation véhémement du mal et du péché - mais non du pécheur. C'est dire que la non-violence de Jésus peut être ressentie comme une terrible violence par ceux que ses paroles dénoncent, à l'instar du geste très significatif de Jésus envers les marchands du temple. Jésus n'est ni gentil, ni indulgent. Sa parole est une épée qui éclaire sans condes-

cendance et coupe ce qui doit être coupé. Mais sans détruire le pécheur, jamais. Il est bien le fils du Dieu de l'Alliance, qui a choisi le pardon une fois pour toutes, et donc le renoncement à la violence destructrice.

### **Un nouveau regard sur Dieu**

Noé était le seul juste aux yeux du Dieu d'avant l'Alliance. Seul lui et ses descendants ont pu échapper à sa colère. Jésus, Fils du Dieu de l'Alliance, incarne le choix de Dieu de haïr le mal sans jamais plus détruire les auteurs du mal. Le cœur de la non-violence proposée aux croyants est là, dans ce choix de Dieu en faveur de l'humain tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ses lumières et ses obscurités.

### **Un Dieu à notre image ?**

Mais qu'il est difficile pour des êtres humains traversés par toutes sortes de contradictions et de désirs inconscients, d'accepter et même d'imaginer un Dieu non-violent ! Le dieu qui nous habite, si nous n'y prenons garde, est le dieu archaïque du Déluge. C'est le dieu tout puissant qui punit les méchants et qui n'a pas fait le choix radical de l'Alliance - et donc de la non-violence. C'est le dieu vengeur, dont l'amour n'est accordé qu'à ceux qui le méritent. C'est le dieu impitoyable de Luther avant sa découverte de la grâce de Dieu. C'est le dieu que les foules viennent prier quand une catastrophe (provoquée ou naturelle) vient les ébranler, comme s'il était brusquement utile de se souvenir de lui, pour l'amadouer et le calmer. C'est le dieu de la toute-puissance telle que nous la fantasmions quand nous étions enfants, et telle que nous l'exercerions si nous étions réellement tout-puissants : obliger, régenter, exiger, punir et jouir - ô combien ! - de cette toute-puissance sur les autres. C'est un dieu pervers, qui nous laisse libres et nous tire dessus dès que

nous essayons de vivre cette liberté. Et qui justifie - c'est là tout notre intérêt à croire en ce dieu-là - notre propre perversité.

### Jésus-Christ nous réconcilie avec Dieu

Or, en Jésus-Christ, Dieu se révèle tout autre, radicalement et irréversiblement autre. Là où les prophètes ont échoué, Jésus a réussi - du moins, en partie ! Car sa mort, conséquence logique de sa non-violence, a longtemps été et est encore souvent interprétée comme la conséquence de la violence de Dieu et non du choix divin de la non-violence. Dieu, pour pouvoir pardonner leur méchanceté aux humains, aurait eu besoin du sang de son fils, du sacrifice de son fils. De cette théologie sacrificielle nos liturgies et nos pensées sont pleines. Un Dieu violent et vengeur, qui accepte la mort d'un seul pour pardonner à tous les autres, et voilà pleinement justifiées notre propre violence, notre propre soif de vengeance et notre acceptation qu'il y ait des "innocents sacrifiés".

Toute la question est de savoir qui a besoin de la mort de Jésus. Si c'est Dieu, alors on aura beau montrer la non-violence de Jésus, la violence de Dieu restera notre ultime référence et justification. Si c'est nous, alors cela change tout. Et n'est-ce pas nous, en réalité, qui avons besoin que le Fils de Dieu accepte de connaître les souffrances, les humiliations et la mort ? Parce qu'alors notre regard sur Dieu est radicalement changé - or ce changement est le sens du mot réconciliation en grec (*katallagê*). Si le Dieu tout-puissant accepte que son Fils connaisse l'infamie et la mort, c'est parce qu'il a choisi de vivre sa toute-puissance bien autrement que ce que nous pouvions imaginer. Dieu a décidé de se révéler dans la faiblesse et la mort, dans le partage de notre sort. Il ne pouvait pas mieux dire son amour pour les êtres humains. Grâce à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, nous sommes réconciliés avec Dieu, nous changeons de regard sur Dieu, nous découvrons que Dieu est réellement



La main de Dieu (marbre d'Auguste Rodin)

Photo L'Osservatore romano

le Dieu de l'Alliance qui a renoncé à utiliser la mort et la punition pour nous faire changer. Et notre propre violence ne trouve plus aucune justification, bien au contraire.

A partir de Jésus-Christ il n'y a plus à hésiter : d'abord et avant tout, Dieu est un Dieu d'amour et de pardon. Nous n'avons plus d'énergie à dépenser pour nous faire aimer de Dieu et condamner ceux qui ne seraient pas dignes de son amour. Et nous sommes entièrement libres de vivre envers les autres - amis et ennemis - les conséquences de cet amour gratuit : c'est notre tour d'aimer et d'apprendre à renoncer à la violence.

### Un nouveau regard sur les autres

Si quelqu'un a vécu dans sa chair ce bouleversement, ce changement radical de regard sur Dieu, grâce à Jésus-Christ, c'est bien l'apôtre Paul (et 16 siècles après lui, en lisant ses épîtres, Martin Luther). Et c'est sans

doute parce qu'il a vécu cette expérience qu'il a su si bien l'expliquer à ses contemporains juifs, grecs et païens, en utilisant pour chacun les mots et les images qui convenaient. Lui qui avait si bien intégré la Loi avec ses fermetures, ses exclusions, ses condamnations mortelles, lui qui faisait de la Loi la justification divine de sa violence envers les chrétiens, il a découvert en Jésus-Christ le visage non-violent de Dieu et en a tiré les conclusions et exhortations qui sont à l'origine de l'Eglise actuelle. Mais, au cours de l'histoire de l'Eglise seules des minorités de chrétiens ont su/pu lire dans ses épîtres, comme dans les évangiles, un appel pressant à la non-violence. Accepter un Dieu qui a fait le choix de la non-violence, avec toutes les conséquences que cela implique dans nos vies, n'est ni facile, ni confortable.

### Voir l'autre comme un enfant aimé de Dieu

La grâce de Dieu est la source même de la non-violence. Elle contient une dynamique aussi intense qu'une bombe de forte puissance ; une dynamique de vie. Regardez Paul, enfermé dans sa casuistique, dans ses règles de pureté, dans son judaïsme étroit et mortifère (nous avons sous les yeux actuellement bien des exemples de ce genre, porteurs de mort à grande échelle). Quand la grâce de Dieu s'impose à lui, elle l'aveugle littéralement. Et il n'est plus le même homme car il sait que cet amour de Dieu pour l'être humain ne peut concerner seulement le peuple d'Israël, mais qu'il concerne l'humanité entière. L'évangile est pour toute la terre habitée. Les barrières tombent. En Jésus-Christ il n'y plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni maître ni esclave... Tous frères et soeurs en humanité et enfants aimés de Dieu, nous ne pouvons choisir de détruire les autres, puisque notre Dieu lui-même a fait le choix de la vie pour chacun. Et c'est toute l'Eglise qui se doit de témoigner, en parole et en acte, de cette bonne nouvelle qui la fait naître.



Arrestation d'un trafiquant à Dijon

Photo E. Razavi/Globalphoto

Ce fondement posé, les difficultés ne font que commencer ! Car si en Jésus-Christ les barrières tombent et nous permettent de considérer l'ensemble de l'humanité comme égale aux yeux de Dieu, les différences demeurent, souvent profondes. Ces différences posées comme vitales dès le début la Genèse sont incontournables et génèrent en permanence des conflits avec lesquels il faut bien vivre. Là encore, le Nouveau Testament prolonge ce qui était déjà largement proposé dans le Premier Testament. C'est ce qui nous différencie des autres créatures et nous donne accès à l'humanité : la parole.

### Si tu veux la paix, aime le conflit

Nombreux sont les textes bibliques qui montrent à quel point le conflit peut entraîner le débordement de la violence si la violence n'est pas dominée par des mots posés sur les maux. Dans l'ensemble, ces textes encouragent à prendre du

temps pour aborder les conflits. De peser ses forces et d'évaluer ce qui vaut la peine d'être risqué. Il ne s'agit jamais de pardonner systématiquement, mais de poser sur la table les problèmes qui divisent, de prendre au sérieux le mal occasionné, de mettre des mots dessus. Relisez par exemple le chapitre V de l'évangile de Matthieu. Vous y redécouvrirez en Mt 5, 21-23 l'importance de dire les choses (mais pas les paroles peuvent tuer.) En Mt 5, 23-24 : se réconcilier, "changer à l'égard" d'un frère (ou le faire changer à son égard) en allant lui parler, est aussi fondamental que prier, et même une condition pour pouvoir prier. En Mt 5, 25-26 : "*Mets-toi vite d'accord avec ton adver-*

*saire*"... pour éviter pire que le conflit qui vous oppose. En Mt 5, 38-39 : si quelqu'un te fait mal, montre-lui d'autres aspects de toi-même, ne le laisse pas te voir seulement comme il a envie de te voir...

La Bible insiste sur la communication, la relation, la parole échangée, précisément quand il y a un problème. Pas pour se dire des gentillesses, séduire ou convaincre, mais pour "se" dire, pour se situer et pour donner l'occasion à l'autre de se dire aussi. Les lettres de Paul sont un bel exemple de cette franchise (ex : 1 Cor. 11, 17-22 : "... je n'ai pas à vous féliciter...") indissociable de l'amour.

Tout ces efforts de communication sont par excellence un travail de réconciliation, de changement à l'égard de l'autre ou de regard sur l'autre et nécessite une mobilité intérieure, une certitude que j'ai tout à gagner à entendre le point de vue de ceux avec qui je

ne suis pas d'accord et à leur faire entendre le mien.

### Les armes de l'Esprit

Ce que nous propose le Nouveau Testament n'est pas simple et ne va pas dans le sens de nos penchants naturels. La non-violence est un choix difficile, à renouveler devant chaque situation nouvelle. C'est pourquoi il est bon de se rappeler que Dieu lui-même fait ce choix, en connaissance de cause, et a besoin d'un témoin, l'arc en ciel, pour se rappeler pourquoi il a fait ce choix difficile. Jésus aussi a fait ce choix. Les évangélistes nous font bien comprendre qu'il aurait pu agir autrement, il en avait les moyens. S'il s'est fait "agneau" ce n'est pas par impuissance mais par décision libre. Ils nous montrent aussi à quel point son choix de la non-violence est ancré dans sa relation à Dieu. C'est dans la prière qu'il en a puisé la force. Et seule la promesse de Jésus d'envoyer son Esprit à ceux qui le lui demanderaient met le choix de la non-violence à notre portée.

Dans l'épître aux Ephésiens (chap 6) Paul nous permet de mesurer tout l'enjeu du "combat" non-violent en décrivant l'"armure" nécessaire : justice, vérité, élan, foi, prière et... Parole.

En guise de conclusion, rappelons que le choix de la violence ou de la non violence s'ancre dans notre relation à Dieu et concerne l'Eglise entière. La non-violence est un choix à renouveler sans cesse, mis devant ceux et celles qui croient au Dieu de Jésus-Christ.

S'ouvre alors le fameux débat sur l'éthique de responsabilité qui s'opposerait à l'éthique de conviction. Je n'amènerai qu'une question à ce débat : a-t-on jamais laissé sa chance à l'éthique de conviction ? Les chrétiens ont-ils déjà tout tenté, et tous ensemble, pour que la non-violence soit réellement choisie dans des cas très précis de conflits, en particulier ceux où ils sont directement impliqués ?

Doris Reymond-Ziegler

# Vaincre la violence : un appel à lutter pour la paix

Deenabandhu Manchala



Photo Oikoumene

**A**près des années de discussions approfondies et de préparatifs, la décennie œcuménique “vaincre la violence” (2001-2010) a été lancée officiellement à Berlin le 4 février 2001. A cette occasion, le comité central du Conseil œcuménique des Eglises, réuni dans cette ville, a déclaré dans son “message aux Eglises”:

En ce moment décisif de l'histoire, nous lançons la décennie “vaincre la violence: les Eglises en quête de réconciliation et de paix”, et nous appelons instamment les Eglises et les organisations œcuméniques:

- à être et à bâtir des communautés de paix respectueuses de la diversité et fondées sur la vérité;
- à se repentir ensemble de leur complicité dans les actes de violence;
- à œuvrer ensemble pour la paix, la justice et la réconciliation, signes visibles de l'unité des Eglises dans leur vie et leur témoignage;
- à analyser les différentes formes de violence et les liens qui existent entre elles;

*C'est une étude des moyens imaginables pour lutter contre la violence, et un appel pressant à instaurer une culture de la paix, que livre ci-dessous Deenabandhu Manchala, coordinateur de la décennie “Vaincre la Violence” organisée par le Conseil œcuménique des Eglises (lancée en février 2001). Une version antérieure de ce texte a été publiée dans The Ecumenical Review, vol. 53, N°3, avril 2001, sous le titre “Ecclesiological Implications of Overcoming Violence”.*

- à entreprendre une réflexion théologique afin de surmonter l'esprit, la logique et la pratique de la violence;

- à agir pour briser l'engrenage de la violence;

- à adopter des méthodes novatrices d'édification de la paix au sein de la tradition chrétienne, des communautés locales, des mouvements laïques et des religions de notre temps;

- à inciter les Eglises à agir pour affirmer la vie et la transformer;

- à se tenir aux côtés des victimes de la violence et à s'efforcer de donner à ceux qu'elle ne cesse d'opprimer les moyens de se défendre;

- à agir en solidarité avec tous ceux qui luttent pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création. La décennie œcuménique “vaincre la violence” (DVV), est enracinée dans l'engagement sans faille du Conseil œcuménique des Eglises (COE) en faveur de la justice, de la paix et de la sauvegarde de la création, et dans sa recherche inlassable de l'unité chrétienne dans un monde déchiré. Elle appelle les Eglises à s'associer pour vaincre ensemble la violence en leur sein et à l'extérieur. Concrètement, il s'agit pour les Eglises, les organisations et mouvements, et toutes les personnes de bonne volonté de se mobiliser d'une manière originale, chacun dans son domaine et sur la base de ses propres expériences de la violence. La DVV se

veut un nouveau point de ralliement œcuménique, qui permettra aux Eglises de rechercher l'unité dans le témoignage et les partenariats entre elles et avec tous, y compris les fidèles d'autres religions, pour faire changer nos sociétés tellement imprégnées par la culture de la violence. Cette initiative œcuménique mondiale offre aux Eglises de nombreuses possibilités de découvrir ce que signifie être l'Eglise dans un monde violent: bâtir une paix fondée sur la justice, s'engager de manière nouvelle et critique dans la société et vaincre la violence qui règne partout.

Le principal objectif de la DVV consiste à édifier une culture de la paix en cherchant à surmonter l'esprit, la logique et la pratique de la violence. Pour ce faire, le COE entreprendra une analyse des différentes manières de réagir à la violence pour les expliquer, les mettre en question et les soutenir. Au cours des trois prochaines années, le travail du COE sera centré sur quatre thèmes

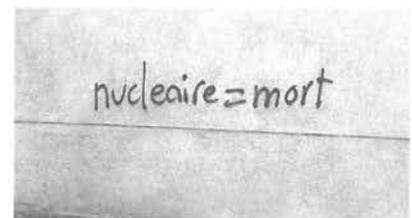


Photo S. Martineau

prioritaires, à savoir : les présupposés anthropologiques qui légitiment la violence ; le bon et le mauvais usage du pouvoir ; la justice et l'édification de la paix et la justice ; les possibilités d'édifier la paix moyennant une approche multireligieuse novatrice.

### Un objectif trop ambitieux ?

Si le lancement de la DVV a suscité un grand élan d'enthousiasme, on a aussi entendu quelques questions critiques : Pourquoi choisir un sujet politique ? N'est-ce pas manifester trop d'ambition que de vouloir vaincre la violence dans une situation faussée par les relations entre les identités et les luttes pour le pouvoir et la justice, d'une part, et, de l'autre, le détournement à des fins politiques des engagements religieux pour en faire des instruments de pouvoir ? Que peuvent faire les Eglises qui sont minoritaires dans des milieux pluralistes et souvent hostiles ? Qu'est-ce qui autorise les Eglises à prêcher la non-violence, alors que la violence est omniprésente dans leurs histoires et leurs théologies ? Pourquoi les Eglises soulèvent-elles la question de la violence religieuse des autres alors qu'elles s'en sont aussi rendues coupables ? A qui les Eglises veulent-elles venir en aide en prêchant le pacifisme dans un monde où la violence est devenue un moyen de s'emparer du pouvoir et de l'exercer ? Que signifie la non-violence pour une personne constamment et systématiquement victime de mauvais traitements qui nient son humanité ? Autant de questions délicates, il est vrai. Mais elles indiquent la nécessité d'une discussion approfondie dans certains domaines fondamentaux et, si elles font l'objet de réponses honnêtes, elles peuvent enrichir la signification et la raison d'être de l'Eglise et de la volonté de vaincre la violence.

Le fait est que les Eglises réunies à Harare en 1998 pour la huitième Assemblée du COE étaient



Dalit

Photo AED

conscientes du rôle qu'elles ont joué et continuent à jouer en soutenant des structures et des cultures qui perpétuent diverses formes de violence, alors même qu'elles s'engagent à consacrer une décennie à vaincre ce fléau. La décennie "vaincre la violence" a pour sous-titre "les Eglises en quête de réconciliation et de paix". Par cette formule, les Eglises veulent montrer qu'elles ne prétendent pas avoir autorité pour vaincre la violence dans le monde, elles expriment plutôt leur volonté de s'engager dans un processus visant à vaincre ce phénomène en leur sein et à l'extérieur et à édifier une culture de paix. Elle implique aussi la recherche honnête, dans la foi, d'un monde libéré de la crainte, de la haine, de l'inimitié et de la violence sous toutes leurs formes.

Ces affirmations manifestent la volonté des Eglises de se corriger et de se soumettre à un processus de transformation intérieure pour redécouvrir ce que signifie être des Eglises dans un monde violent. Avec la DVV, elles proclament leur décision d'abandonner toutes les positions ambiguës au sujet de l'usage de la violence, à quelque fin que ce soit, et d'assumer leur vocation d'édifier la paix et de pratiquer la non-violence. A ce point de vue, et pour de multiples raisons, la DVV marque un tournant dans

l'histoire des Eglises. Ces affirmations, si elles sont prises au sérieux, déboucheront forcément sur de profondes modifications de nos idées concernant l'Eglise et donc du caractère du mouvement œcuménique lui-même. Dans ce texte, nous voudrions souligner que vaincre la violence ou édifier la paix ne constitue ni une recherche théorique ni une quête spirituelle individuelle, mais une lutte - une lutte contre notre manière de nous concevoir et d'agir, une lutte qui est aussi un appel à lutter contre les puissances de ce monde et à prendre des risques.

### I. Vaincre la violence

*"Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent..."* (Mt 5, 43-48). Nous avons tous lu et entendu à maintes reprises ces paroles de Jésus. Elles sont à la fois troublantes et exigeantes pour nous qui entreprenons cette tâche.

Je voudrais réfléchir brièvement à ces paroles dans la perspective des dalits de l'Inde. Les dalits, au nombre de 250 millions environ, sont les rejetés de la société indienne, les plus pauvres parmi les pauvres, les plus vulnérables de toute la population. On leur a toujours répété qu'ils sont nés inférieurs et qu'ils ne peuvent espérer connaître un sort meilleur dans une autre vie que s'ils accomplissent fidèlement les devoirs de leur caste. Les dalits pensent que leur condition résulte de la volonté divine, et les castes supérieures pensent qu'elles ont le droit d'exploiter les castes inférieures. Les dalits pardonnent toujours à leurs ennemis, même lorsque leurs femmes et leurs filles sont violées et leurs maisons incendiées et qu'ils sont ridiculisés, car s'ils ne pardonnent pas, ils ne peuvent survivre. Cette mentalité d'esclaves des dalits est leur pire ennemie, car elle les maintient dans la pauvreté et la soumission. Malheureusement, la doctrine chrétienne vulgarisée les a aidés à supporter leur condition misérable et les injustices, au lieu de les motiver à résister et à faire changer les choses. Ce que

je veux essayer de démontrer ici, c'est comment l'interprétation de la doctrine religieuse peut favoriser la domination sociale.

Dans le monde actuel, la violence n'est pas seulement l'expression de l'hostilité et de la haine ; elle est un moyen de devenir et de demeurer riche et puissant. L'agresseur sait ce qu'il fait. Il sait aussi qu'il est injuste et que ses victimes ne peuvent pas se venger, mais seulement subir. Que ce soit en Inde ou ailleurs, nous sommes en face de cultures et d'idéologies qui légitiment cette logique de "la survie du plus fort". Nous vivons dans un monde qui a cessé de penser qu'il est injuste d'opprimer autrui. J'ai cité le cas des dalits pour nous faire prendre conscience du fait que la Bible et la foi chrétienne ont souvent été utilisées pour justifier les injustices criantes et l'oppression, pour faire taire et éliminer les voix de l'opposition. Les riches et les puissants tirent profit de ces présupposés anthropologiques et culturels qui justifient l'injustice et la souffrance.

Revenons à notre texte : dans un contexte religieux qui considérait l'observance de la loi comme la marque d'une supériorité spirituelle, Jésus donne une nouvelle interprétation de la loi en affirmant que la relation avec Dieu doit s'exprimer par la transformation morale : "*Vous avez appris qu'il a été dit [...] Et moi, je vous dis...*" (Mt 5, 43). Jésus se réclame de la tradition prophétique qui dénonçait la ritualisation de la religion et appelait à la régénération morale, seule capable de réaliser le règne de Dieu. Il est difficile d'aimer celui qui vous fait du mal et de prier pour lui. Cela exige beaucoup de courage. Jésus déclare à ceux qui se sont rassemblés pour l'écouter que la violence engendre la violence et que l'agresseur et l'agressé deviennent victimes. Il prêche l'éthique de l'amour et du pardon qui guérit les relations brisées et restaure l'humanité de l'agresseur et de la victime. Jésus ne prêche pas le pacifisme, mais préconise des manières non

violentes de réaliser le changement, de désarmer l'agresseur ; il appelle les gens à une lutte intérieure propre à surmonter l'esprit de violence. Jésus lui-même a prié pour que ses bourreaux reçoivent le pardon.

L'un des traits distinctifs de la foi de l'Eglise du Nouveau Testament est sa volonté d'être une communauté différente. Jésus demande : "*Les collecteurs d'impôts eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?*" (Mt 5, 46). A une autre occasion, il déclare à ses disciples : "*Ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir [...]. Il n'en sera pas ainsi parmi vous*" (Mc 10, 42-43). Dans l'Épître aux Philippiens, Paul exhorte l'Eglise en ces termes : "*Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ*" (Ph 2, 5). Les valeurs et les règles qui guidaient les premières communautés chrétiennes étaient radicalement différentes de celles qu'observaient les classes dominantes de la société de l'époque. C'était le courage de se singulariser qui faisait des premières communautés chrétiennes des gens à part. Voilà la tradition qui doit guider nos efforts pour vaincre la violence. Nos approches doivent être différentes.

En tant qu'Eglises, nous devons nous préparer à édifier une paix qui doit être durable : une paix fondée sur des relations équitables, sur la vérité et la justice, une paix qui affirme la valeur et la dignité de chacun, sans exclure qui que ce soit du privilège de faire partie du royaume. On entend souvent parler du "pèlerinage de la paix", de la "quête de la paix", des "stratégies de paix", ou encore, en Inde des "exercices spirituels (*sadhana*) conduisant à la paix". Mais la paix de Dieu en Christ résulte d'une lutte intérieure et extérieure. C'est une paix qui ne réduit pas au silence ceux qui n'ont pas de voix, qui ne renforce pas l'injustice et qui n'opprime pas. Sommes-nous prêts pour cette lutte ?

## Le rôle fondamental du pouvoir

L'Eglise, dans sa réalité concrète, est une communauté de personnes vivant dans une époque et un lieu définis. En même temps, c'est une communauté formée autour du souvenir de Jésus et conduite par lui. Mais la manière dont ce souvenir - de son humanité et de sa divinité, de son message et de son œuvre - est compris et proclamé dans l'expérience collective de la communauté vivant dans un contexte historique donné, exerce une influence sur notre conception de l'Eglise et son expression. Cette expérience collective comprend les conditions socioculturelles, politiques et économiques prédominantes, ainsi que les valeurs, les structures et les cultures qui guident nos rapports sociaux. Comme l'Eglise est essentiellement une manifestation sociale, les effets des structures et des processus sociaux sur ses convictions, ses objectifs, ses formes et ses fonctions ne peuvent pas être définis de manière trop simpliste. En outre, étant donné que le pouvoir joue un rôle crucial dans tous les rapports sociaux, ceux qui le détiennent exercent une plus grande influence sur les institutions sociales. Les structures administratives de l'Eglise n'échappent pas non plus à cette dynamique du pouvoir. La forme, les fonctions et les priorités des Eglises dépendent dans une large mesure de la volonté de puissance de ceux qui les administrent. C'est peut-être une généralisation abusive que de considérer toutes les Eglises coupables d'avoir contribué à commettre et à approuver la violence en leur sein. Mais si nous sommes déterminés à vaincre la violence, sachons que celle-ci n'est qu'un symptôme, le résultat de l'usage ou du mauvais usage du pouvoir ou une réaction à notre détermination à la vaincre. En tant qu'elle est inspirée par la logique de la domination par la force, la violence sert à exclure, à dominer, à déshumaniser, mais

aussi à exiger réparation pour les outrages subis. Comme Niebuhr l'exprime en une seule phrase: "la violence est le fait d'une volonté dominant totalement d'autres volontés et les obligeant à se soumettre."<sup>(1)</sup> C'est pourquoi la question du pouvoir demeure le problème fondamental, celle de la violence et de la non-violence étant subsidiaire. Dans nos réunions œcuméniques à tous les niveaux, nous entendons souvent de grandes déclarations concernant la justice sociale, les droits de l'homme, l'écologie, l'économie, etc. En un certain sens, ces déclarations concernent la violence ou, pour utiliser une litote, le mauvais usage et les abus du pouvoir "commis à l'extérieur". Ce qui fait défaut, ce sont les appels à transformer la vie intérieure de l'Eglise. Les Eglises ont toujours préféré traiter les problèmes "extérieurs", se voilant soigneusement la face devant la nécessité d'affronter leurs propres contradictions. Ce faisant, elles se leurrent et leurrent les autres.

Cette prise de conscience souligne certains aspects fondamentaux de notre vie ecclésiale. L'une des questions cruciales est la suivante: est-il possible à des structures de pouvoir de suivre la voie de la paix et de la justice tout en obéissant à des normes et à des valeurs qui légitiment la domination?

Alors que de nos jours, la majorité des êtres humains sont les victimes d'un pouvoir ou d'un autre, il faut se demander si les Eglises peuvent se permettre d'être des structures de pouvoir et se réclamer de théologies fondées sur le pouvoir et la gloire. Les positions de la plupart des Eglises face aux problèmes de la mondialisation économique, des violations des droits de l'homme, de l'injustice sociale, de la dégradation de l'environnement, etc. doivent être considérées comme des éléments de cette culture de l'indifférence. Une étude critique de nos références culturelles et théologiques à la lumière des défis éthiques du monde actuel serait un exercice



**Violence de la société envers les faibles**

Photo S. Martineau

non seulement révélateur mais aussi rédempteur.

C'est pourquoi l'appel à lutter contre la violence implique un processus de transformation intérieure qui englobe la conception que les Eglises ont d'elles-mêmes, leurs structures, leurs théologies, leurs liturgies et leurs attitudes face au monde, à la lumière des défis rencontrés par l'affirmation de la foi dans le Dieu de vie.

D'un autre côté, les Eglises sont appelées à être des communautés de paix. Mais le problème, c'est que les communautés peuvent aussi être restrictives et oppressives. Elles ont des hiérarchies, font taire les opinions discordantes, oppriment les sans-voix et sont guidées par les intérêts des puissants. Dans le monde actuel, il existe de nombreuses communautés qui sont à l'origine d'actes de violence cruels. C'est pourquoi la DVV appelle à repenser la nature de l'Eglise, à explorer de nouvelles manières d'être l'Eglise et de renouveler l'image de l'Eglise pour en faire celle d'une communauté radicalement différente de toutes les structures sociales d'oppression. "La réconciliation avec Dieu dans l'histoire implique le rejet des dieux de l'histoire. Celui qui porte la croix suit un homme qui fut crucifié par les dieux et les

idoles de l'histoire. [...] En refusant la réconciliation avec ces idoles, nous découvrons la liberté de la résurrection."<sup>(2)</sup> Le défi lancé aux Eglises consiste donc à proposer d'autres manières d'être l'Eglise et de concevoir et d'exercer le pouvoir. L'étude sur "l'ecclésiologie et l'éthique" et celle sur "être l'Eglise", lancée par des femmes, constituent des tentatives valables de suivre cette voie.

## II. Lutter contre les puissances de ce monde

"Soyez bons et recherchez la justice." L'édification de la paix fondée sur la justice n'est-elle pas un impératif biblique essentiel? Hélas, il est souvent ignoré, parce qu'il exige une authenticité intérieure et l'affrontement avec toutes les puissances injustes. C'est pourquoi, traditionnellement, les chrétiens ont toujours préféré venir en aide aux victimes de la violence, qu'elle soit physique ou structurelle, plutôt que d'affronter ce qui permet d'opprimer les sans-pouvoir.

Il est important, possible et réaliste de réagir à des situations de conflit particulières, mais il ne faut pas oublier que transformer ce monde est une vocation fondamentale et inévitable des Eglises.

La diaconie n'est pas un service charitable, mais un acte de transformation. Ce n'est pas en organisant des services d'ambulance pour les victimes de la violence que les Eglises obéissent à l'impératif missionnaire. Bien d'autres institutions s'en chargent.

Tout en étant une institution sociale, l'Eglise, expression visible d'une idée théologique, est censée être guidée par la foi à laquelle elle doit son existence: "Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne" (Jn 14,27).

<sup>(1)</sup> Reinhold Niebuhr, *Christianity and Power Politics*, New York, Charles Scribner's Sons, 1952, p. 16.

<sup>(2)</sup> Michael H. Crosby, *Praying the Our Father as Subversive Activity*, Mary Knoll, New York, 1977, p. 110-111

Jésus décrit la nature de cette paix en promettant à ses disciples la venue du Saint-Esprit. L'Eglise, communauté qui affirme être issue de l'Esprit, tire son engagement pour la paix de la tradition biblique, de la préférence de Dieu pour les victimes du pouvoir, de la condamnation de l'injustice par les prophètes, du refus du pouvoir par Jésus et du témoignage des premières communautés chrétiennes, inspirées par des valeurs et des objectifs différents de ceux qui étaient en vigueur. C'est pourquoi les Eglises sont les héritières de cette tradition de résistance, de non-conformisme et d'autres manières de vivre. C'est pour cette raison que le silence et la neutralité face aux questions de justice et de vérité n'ont rien de chrétien.

Affrontant ensemble la violence et s'unissant aux efforts de tous ceux qui luttent déjà contre ce phénomène, les Eglises doivent rechercher la paix et la réconciliation, non pas comme le font les gouvernements et les ONG, mais en tant que peuple de Dieu, appelé à témoigner de l'espérance du règne de Dieu à venir par leur vie et leurs actes. Elles ne doivent pas se contenter de susciter la paix et de la garantir. Alors que se révèlent les multiples visages des auteurs de violence, les Eglises doivent parler de la violence non seulement comme d'un trait de caractère mais aussi comme d'un instrument de pouvoir. Dans bien des pays, les diverses formes de violence s'enracinent dans les intérêts sociaux, politiques et économiques des détenteurs du pouvoir. Il faut exposer au grand jour ces luttes pour le pouvoir et la domination et leurs conséquences désastreuses, notamment pour les plus vulnérables. Dans mon pays, l'Inde, chaque explosion de violence fait des centaines de morts et de malheureux. En raison de la violence des structures sociales et économiques du pays, des millions d'Indiens ont faim et n'ont pas de toit. Les Eglises d'Afrique déclarent que, sur leur continent, la violence

est imputable surtout au commerce international du pétrole, des diamants et des armes individuelles et légères. Les guerres interminables se soldent par des souffrances humaines énormes, des privations, des famines, les maladies, un enseignement et des soins de santé de piètre qualité, la perte d'emplois, sans compter les relations brisées et les mémoires meurtries. Les Eglises des Etats-Unis dénoncent le rôle néfaste de l'industrie du spectacle, qui enseigne et glorifie la violence. C'est pourquoi il ne suffit pas de prêcher la paix ; il s'agit bien plutôt de s'attaquer à ces forces nuisibles à l'échelon mondial. L'importance excessive accordée aux formes banales de violence et à la sécurité, dûe à une expérience limitée de la violence et à un manque de sensibilité, ne doit pas empêcher les Eglises de découvrir ce qu'elles peuvent faire pour apporter la paix aux millions de victimes des batailles pour le pouvoir et la richesse.

### Résistance et solidarité

Il convient d'affirmer que la paix n'est pas établie par des déclarations mais par la lutte, par des actes de résistance et de solidarité avec ceux qui luttent pour la justice. Il faut affirmer la dimension politique de la vocation chrétienne. [...] *Nous voulons nous engager dans des efforts constructifs en vue d'édifier une culture de paix.*" Les Eglises asiatiques préféreraient parler de "cultiver" la paix. Nous ne pouvons ni édifier ni cultiver la paix sans préparer le terrain et créer les conditions qui lui permettront de se maintenir. "Edifier" ou "cultiver" constituent deux tentatives de créer quelque chose de nouveau et de différent, de proposer de nouvelles solutions. Walter Wink estime que le mieux que l'Eglise puisse faire, c'est de refuser la légitimité d'un système injuste et de créer un nouveau climat spirituel qui s'y oppose. <sup>(3)</sup> C'est pourquoi le défi consiste à édifier une paix fondée

sur la justice qui assure la vie à tous, une paix qui ne fasse pas taire les sans-voix ni ne foule aux pieds les droits des sans-pouvoir. La non-violence est un idéal qui suscite beaucoup de respect et de grandes attentes. Il conviendrait toutefois de faire de sérieux efforts pour définir des modèles d'action non violente efficaces et émanant de la base, en particulier dans notre monde actuel, où la violence est entre les mains des puissants. Les Eglises doivent en effet veiller à ce que leur prise de position en faveur de la non-violence n'affermisse encore la main de ceux qui infligent la violence. Les retombées du 11 septembre 2001 ont montré au monde que le désir de paix doit déboucher sur la lutte contre ceux qui veulent établir la paix par la violence et l'exercice du pouvoir.

La décennie offre aux Eglises la chance de se soumettre à un processus de changement intérieur destiné à se concevoir comme le peuple "élu" pour réaliser la vision du règne divin de paix et de justice. Le repentir et l'humilité ne sont pas aisés, mais constituent des démarches libératrices et créatrices. En s'y soumettant, les Eglises sont assurées de redécouvrir ce que signifie être l'Eglise dans un monde violent.

*"La mission ne vient pas de l'Eglise ; c'est à partir de la mission et à sa lumière qu'il faut concevoir l'Eglise."* C'est pourquoi la DVV peut offrir davantage aux Eglises que ce que celles-ci peuvent faire pour le monde. Elle leur permet de se retrouver comme les instruments de Dieu dans son action de transformation et comme symboles du règne de Dieu à venir. En luttant contre la violence, les Eglises pourront se restructurer et trouver des formes de vie et de témoignage novatrices et significatives.

Deenabandhu Manchala

<sup>(3)</sup> Walter Wink, *op. cit.*, p. 165.

# Faire de la théologie en Irlande du Nord

Révérénd Mc Master



D.R.

## Une réflexion personnelle

Si l'on peut dire que nos réflexions théologiques sont toujours influencées par le contexte, alors il est sûr qu'avoir passé la plus grande partie de sa vie en Irlande du Nord les pousse jusqu'à leurs limites. Même si la phase la plus récente des "troubles" (1969-1998) n'a pas eu d'impact sur les vingt premières années de ma vie, naître en Irlande du Nord signifiait naître dans une société de conflit. L'Irlande du Nord est née d'un conflit et est restée dans ce conflit, non seulement au cours d'explosions de violence périodiques, mais grâce à sa base philosophique conflictuelle sous-jacente. L'Irlande du Nord a été créée en 1921 sur un déséquilibre de départ des relations de pouvoir qui a eu pour résultat non seulement le système du parti unique hégémonique qui a duré jusqu'en 1972, mais un système de gouvernement générateur d'injustices.

Les protestants et les catholiques vivaient et jouaient souvent séparé-

*Dans le contexte particulièrement difficile d'un pays en guerre civile depuis des décennies, un pasteur méthodiste, professeur à l'Institut irlandais d'œcuménisme de Belfast, explique pourquoi faire de la théologie dans son pays, c'est-à-dire réfléchir à une théologie de la réconciliation, c'est d'abord apprendre à la vivre sur le terrain de façon très pratique.*

ment. J'avais dix-huit ans quand j'ai rencontré un catholique pour la première fois, et ce n'était pas inhabituel pour un grand nombre d'Irlandais du Nord. Pas plus que je n'avais eu de cours d'histoire de l'Irlande à l'école publique, ce qui représentait un sérieux manque dans mon instruction quand j'émergeai du séminaire et fus nommé dans ma première paroisse dans le sud-ouest de la république d'Irlande. La population était à 97% catholique, et dans cette partie de l'Irlande les monuments et les commémorations faisaient mémoire d'une histoire violente (1919-1922).

Rentrer en Irlande du Nord (en 1980) après une dizaine d'années passées en République d'Irlande signifiait découvrir une population encore plus polarisée, et de nouveaux abîmes de division sectaire. La fin du conflit n'était pas en vue alors, même si après 1981 les organisations paramilitaires des deux côtés commençaient à mettre en question la politique de la violence, et à envisager la possibilité d'une politique dans le cadre constitutionnel. Le dialogue Dublin-Londres a permis un engagement lent mais continu dans le dialogue politique en Irlande du Nord qui ne fut vraiment inclus dans le processus que dans les années 1990. Les cessez-le-feu de 1994 créèrent la confiance qui conduisit à l'Accord de Belfast de 1998. L'Accord procurait un cadre dans lequel il était possible de faire progresser un processus de paix.

Tout ceci constituait le contexte du ministère et de la réflexion. Cela en-

traînait des engagements et des méthodes particulières. L'œcuménisme, la réconciliation et les relations entre les communautés, y compris la société civile, sont des sujets primordiaux. Ce sont les terrains sur lesquels la pratique et la réflexion théologiques se développent. L'éducation passe par les conversations et le dialogue. L'œcuménisme est bien davantage une expérience d'action sociale et de morale sur le terrain, qu'un sujet de foi et de doctrine. La réconciliation sociale réclame une herméneutique socio-politique de l'écrit. Faire de la théologie en Irlande du Nord, c'est à peu près faire de la théologie des communautés. C'est engager la réflexion sur Dieu au jardin public. Le voyage personnel continue dans cette direction dans un contexte toujours changeant et dynamique.

## Le rôle des Eglises

Le sectarisme religieux et politique est endémique en Irlande du Nord. Même si le processus de paix a commencé, l'Irlande du Nord n'est pas encore une société "d'après le conflit". Presque tous les jours il y a des rappels que le sectarisme n'est pas mort. Un sectarisme enraciné dans des siècles d'histoire, et auquel les Eglises ont contribué. Le conflit a bien des origines, et la religion en est une. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait deux équations en Irlande :

● catholique=nationaliste=gaélique  
 ⊗ protestant= unioniste=anglais  
 Ces équations étaient de puissants mélanges de religion, de politique et

de culture ou d'ethnicité. Elles se sont développées en opposition l'une envers l'autre, elles avaient besoin l'une de l'autre pour affirmer leur identité et s'excluaient l'une l'autre. Les Eglises jouaient un grand rôle dans ces identités exclusives et excluantes. Les aspirations politiques respectives étaient sur-identifiées. L'Eglise catholique était identifiée avec la cause nationaliste, et les protestantes avec la cause unioniste (pro-Royaume Uni).

Après la partition de 1921 l'Eglise catholique, particulièrement en ce qui concerne l'instruction, était au diapason de son peuple dans son sentiment d'aliénation vis à vis de l'Irlande du Nord. Les Eglises protestantes s'identifiaient facilement avec le mouvement unioniste, et pendant les 40 premières années de l'hégémonie unioniste ont gardé le silence sur le plan politique. Il n'y eut pas de voix prophétique critique sur les abus de pouvoir.

Bien que l'Irlande n'ait plus d'Eglise nationale depuis 1869, quand l'Eglise anglicane perdit ce statut, on pouvait décrire les quatre Eglises les plus importantes comme des Eglises nationales sur le plan culturel. Les Eglises faisaient partie des institutions de base de la société, étroitement liées aux structures de pouvoir, avec une influence énorme et un statut privilégié. La réalité de cet établissement culturel privait les Eglises de la possibilité de faire entendre une voix prophétique et critique. Sous bien des aspects les Eglises irlandaises ont une histoire marquée par une captivité culturelle et politique. Cela veut dire que les Eglises ont souvent joué le rôle d'aumôniers pour leurs tribus respectives, renvoyant l'image des identités tribales, et les renforçant.

On peut objecter que les 30 ans de conflit violent auraient pu être pires si les Eglises et les valeurs de la foi n'avaient pas joué leur rôle modérateur. L'Irlande du Nord n'est pas devenue la Bosnie. Il y a du vrai là-dedans, mais cela ne diminue pas la responsabilité des Eglises dans les divisions sectaires, les préjugés, voire la haine. Les formulations doctri-

nales et les pratiques exclusives ont eu des conséquences sociales et politiques. Les Eglises n'ont pas toujours été conscientes de la dimension de "santé publique" que pouvaient avoir leurs expressions de la foi, ni non plus de leur condamnation souvent sélective et de leurs attitudes ambivalentes envers la violence, particulièrement la violence d'Etat.

Le processus de "désétablissement" culturel des Eglises irlandaises est maintenant bien engagé. Il y a moins de liens de droit avec les structures de pouvoir, et il n'y a plus de droit automatique à se faire entendre sur la place publique. Le niveau de pratique religieuse diminue, et la jeune génération a "voué ces maisons sectaires aux gémonies". Il y a quelque chose de positif dans tout cela. Les Eglises poussées dans leurs retranchements peuvent être capables de redéfinir leur identité, leur but et leur message. Les Eglises pourraient enfin faire entendre leur voix prophétique et critique. Plus comme institutions de contrôle, mais comme présence parmi d'autres sur la place publique, les Eglises vont avoir à apprendre l'art du partenariat et de la collaboration, comme ce que cela signifie parler de la rive et non plus du centre.

Les Eglises étaient mal préparées quand le conflit violent a éclaté en 1969 - elles le sont tout autant face au processus de paix et à une société en transition. La réconciliation et la construction de la paix ne sont toujours pas des priorités sur les agendas des Eglises, que ce soit au niveau local de la paroisse, ou à celui des institutions centrales. La foi est toujours enfermée dans des modèles individualistes, piétistes et dévotionnels. Des réflexions théologiques sur la réconciliation, la justice, le pardon et la paix sont à développer, et sont nécessaires si les Eglises veulent être des partenaires efficaces



"Mur du souvenir" à des victimes de l'IRA : des souvenirs sélectifs... Photo Mc Master

dans la construction de la paix et des communautés.

C'est signe d'espoir, quand protestants et catholiques commencent à s'attaquer localement aux questions difficiles, et à réfléchir au plan théologique. Il est tout-à-fait vraisemblable que la théologie de la réconciliation ne sortira pas des institutions centrales des Eglises, des responsables d'Eglises, des théologiens ou de projets de recherches, mais localement des communautés elles-mêmes.

C'est à partir de la théologie et de la pratique de la réconciliation élaborées localement que le peuple de Dieu contribuera à créer un futur neuf et plein d'espoir. Et l'élaboration de cette théologie et de cette pratique a commencé.

## La réconciliation en marche

En Irlande du Nord, une réconciliation qui fait sens doit être à la fois un fait social et un processus. Il faut qu'elle s'adresse aux communautés, groupes, Eglises et aux relations politiques. C'est un processus qui se projette loin dans le futur. C'est moins un but à atteindre qu'un voyage qui demande de constants recommencements. Réfléchir sur une théologie et une pratique de la réconciliation au niveau local, cela évoque quatre défis, quatre tâches en relation les uns avec les autres.

### 1/ Une stratégie de la réconciliation

Il faut que la réconciliation devienne une priorité pour les communautés

de croyants à tous les niveaux. De quelque façon qu'on définisse le ministère par ailleurs, c'est d'abord un ministère de réconciliation. Il ne peut pas en être autrement dans une région de conflit. Si la réconciliation n'est pas au cœur du ministère, l'Eglise devient un simple lieu de confort, et la mission une simple tâche d'entretien.

La réconciliation n'est pas un sport de spectateur, elle ne propose pas d'alternative. Un engagement volontaire dans la réconciliation signifie réflexion objective et en profondeur et action concrète. Cela veut dire que les protestants et les catholiques d'Irlande du Nord devront clarifier la nature et le contenu du mot réconciliation dans une société divisée, et inventer une stratégie de réconciliation à l'intérieur des Eglises, entre elles et plus largement pour l'ensemble de la population, au niveau local et au niveau national.

Une stratégie de réconciliation demande qu'on se réconcilie au plan personnel et social, qu'on fasse la paix, qu'on cherche la justice, qu'on guérissent les mémoires, qu'on reconstruise les communautés, qu'on dise la vérité, qu'on pratique l'art du pardon, tout cela dans un contexte public et politique.

## 2/ Une spiritualité de la réconciliation

Le processus de réconciliation est complexe et porte ses fruits à long terme, ce qui facilite l'émergence d'une tendance à l'évitement et au déni. Le processus risque l'étouffement, le découragement et le désespoir s'il n'est pas soutenu par une spiritualité. La reconstruction morale de l'Irlande du Nord a besoin d'une spiritualité avant toute stratégie.

Il y a une dynamique interne, une énergie et une cohérence essentielles à la réconciliation. C'est le cœur du processus qui inspire, encourage, donne la force et soutient.

Cette spiritualité aura ses racines dans l'histoire de Jésus, sa vie, sa mort et sa résurrection, dont la signification est première pour notre conception et notre expérience du pouvoir authentique, de la souffrance, de la mort et de la façon dont on peut venir à bout du mal, de la violence et de l'injustice. Il y a là une dynamique, une énergie transformatrice qui fait toutes choses nouvelles. Une spiritualité de réconciliation n'est pas seulement enracinée dans la mémoire, mais aussi dans le futur. Le processus de réconciliation peut être soutenu par une vision "utopique", la vision eschatologique du ciel nouveau et de la terre nouvelle de Dieu, une vision eschatologique qui se réalise. Le futur revient donner forme au présent.

## 3/ Des liturgies de réconciliation

On perçoit souvent les liturgies d'église comme très personnelles, voire individualistes et spiritualisées. La vie de Jésus, comme les récits de l'exode, de l'exil et de la Pentecôte, doivent être lus et replacés en imagination dans leurs contextes socio-politiques. Ce sont des récits publics pour une foi et une action publiques. Il faut retrouver cette dimension socio-politique dans la liturgie. Les grands festivals et célébrations sacramentelles peuvent devenir des événements sociaux dynamiques, voire des actes socio-politiques subversifs. Le jour des Rameaux et le Vendredi Saint peuvent être comparés avec n'importe quel abus de pouvoir social, économique ou politique. Le baptême et l'eucharistie peuvent être compris aussi comme des affirmations de l'égalité et de la dignité de la personne humaine, et des engagements solidaires avec les hommes privés de leurs droits et de tout bien-être.

Les liturgies de la réconciliation ont également un rapport avec le langage, les symboles et les rituels. Pour se réconcilier, un langage particulier est nécessaire, permettant de

construire des ponts de compréhension et de confiance. Les symboles et les rituels peuvent aider à visualiser et exprimer la guérison des mémoires, et à construire des ponts par-dessus les divisions sociales, économiques, culturelles et politiques.

## 4/ Des communautés de réconciliation

S'engager dans tout ce qui précède suppose d'appartenir à des communautés. La réconciliation est un processus relationnel qui ne peut se faire sans des communautés réconciliées et réconciliantes. Ces communautés sont locales, elles peuvent être des petits groupes dans une communauté de croyants, une rue ou un quartier, engagés les uns envers les autres et dans un ministère de réconciliation. Ce type d'engagement doit avoir ses structures, sa discipline, sa réflexion et son action. Ces communautés de base constituent un espace de sécurité pour les victimes et survivants du conflit. Elles offrent un espace pour recréer la confiance, raconter son histoire personnelle, faire l'expérience de la guérison et offrent la possibilité à l'action réconciliante de Dieu de raccommode des vies brisées et de permettre à certains de devenir des agents de réconciliation dans une communauté divisée. C'est dans ce genre de communauté que des stratégies peuvent être développées, enracinées dans une spiritualité vivante, soutenues par des liturgies qui font sens et s'en inspirent.

L'Irlande du Nord aura un avenir meilleur si ce genre de communauté peut naître et se développer. L'Eglise et la population seront transformées, les relations assainies et les ennemis réconciliés. Le processus a commencé, lentement sans doute, mais la semence est semée et un ministère pratique de réconciliation est en train de s'enraciner localement. Déjà maintenant, l'Irlande du Nord n'est plus la société dans laquelle j'ai grandi. Cela reste un lieu difficile, mais c'est aussi un lieu stimulant pour faire de la théologie...

Johnston McMaster

(traduit de l'anglais par C. AUBE-ELIE)



Monument à la réconciliation à Londonderry

Photo Oikoumene

# Témoignage à partir de nos réalités africaines

Père Y. Monot cssp



Photo G. Miché

**U**n témoignage fait appel au vécu de la personne témoin ou à celui de la communauté (en ce qui me concerne, ecclésiale) dans laquelle elle vit et travaille. Je garderai donc constamment présente la réalité qui est la mienne depuis de nombreuses années, celle de l'Afrique centrale où j'ai assuré longuement un service pastoral en milieu urbain avec un engagement œcuménique prégnant avant d'être amené, ces dernières années, en équipe, à accompagner la mise en place d'une province de religieux missionnaires dans quatre pays d'Afrique centrale.

Nos Eglises d'Afrique Centrale dans la violence : partons de l'évènement du 11 septembre 2001 présenté comme marquant un tournant dans la vie du monde. Je me risque à présenter comment ce drame de dimension internationale a été perçu par beaucoup dans nos pays du centre de l'Afrique et les répercussions qu'il a eues dans nos Eglises.

*Le père Yves Monot, spiritain, qui a passé de longues années dans les pays d'Afrique centrale, s'interroge sur les racines profondes de la violence, et préconise un authentique dialogue œcuménique et inter-religieux pour la contrecarrer et l'éradiquer.*

Une écoute attentive conduit à des constats qui pourront surprendre ! Il faut tout d'abord noter que l'accès aux moyens de communications télévisuels restent limités pour des questions avant tout financières ; le câble, les paraboles, le décodeur nécessaires pour accéder aux chaînes mondiales sont un luxe pour les petits salaires et nombre de personnes qui se défontent pour survivre en travaillant dans le secteur informel. Mais là n'est pas l'essentiel car chacun a sa radio. Plus profondément, le grand nombre, l'effet d'annonce passé, reste plus préoccupé du quotidien que du terrorisme, de ce qui s'est passé aux Etats Unis ou de la guerre en Afghanistan. Et si les questions se font pressantes, les gens des milieux moyens et populaires, intéressés par la vie du monde, tout en dénonçant le terrorisme et ses dramatiques conséquences, rappellent :

► que bien des pays d'Afrique (pensons au Rwanda, aux Congo, au Sierra Leone et autres), tout comme la Palestine d'ailleurs, ont été ou sont décimés par des guerres d'une violence rare ou qui n'en finissent pas, mais que les grandes puissances ne s'investissent pas vraiment dans la résolution de conflits qu'elles ont parfois contribué à faire naître, voire... qu'elles entretiennent !

► qu'au moment des premières actions terroristes de grande envergure contre les Etats Unis par le réseau Ben Laden, 98 % des victimes furent des kenyans et des tanzaniens ;

► n'est-ce pas les services de sécurité de ce pays qui ont lancé les Ben

Laden et autres dans cette forme de lutte pour contrecarrer des pays alors considérés comme ennemis ?

► faut-il rappeler les agissements des compagnies pétrolières du Nord s'acquinant sans état d'âme avec des chefs d'état du Sud, eux aussi souvent sans état d'âme envers leur propre peuple ?

► les positions des grosses firmes pharmaceutiques occidentales au sujet du traitement du sida et autres ?

► ou encore le soutien inconditionnel accordé aux puissances d'argent par ceux qui "font la mondialisation" alors que la dette paralyse trop de pays à faibles revenus... ? Voilà ce que pensent beaucoup d'africains aujourd'hui, non sans être conscients de la part de responsabilité qui leur incombe dans les dérives socio-économiques et politiques actuelles. Si les américains et plus globalement les occidentaux pouvaient enfin mieux comprendre aujourd'hui ce que c'est que d'être victimes, peut-être prendraient-ils mieux la mesure du monde et deviendraient-ils plus attentifs aux situations dramatiques de trop de peuples en ce début du troisième millénaire ! En sera-t-il ainsi ?

Ceci étant, ce monde est nôtre et il appartient à la communauté internationale de gérer les événements à partir des communautés nationales, de leurs forces vives et notamment des dynamismes de la société civile. Notre sous-région d'Afrique centrale, les déclarations officielles faites, a-t-elle perçu ce qui s'est passé comme un sérieux avertissement à sa fragile recherche d'unité tant au plan social et politique qu'inter-religieux ? Nos gouver-

mants tout comme leurs oppositions sont actuellement plus préoccupés par les échéances électorales de leurs pays respectifs (échéances toujours redoutables car portes ouvertes à la violence !) que par un travail de consensus auprès de leurs populations. Et pourtant les signaux d'alarme ne manquent pas aux frontières (pensons au Nigéria) quand il n'y a pas directement péril en la demeure.

Et la société civile, notamment les Eglises et les religions majoritaires - c'est-à-dire pour l'Afrique centrale : le christianisme et l'islam ? Au plan inter-religieux, tout de suite après le drame du 11 novembre, il y a eu quelques rencontres de fraternité et de prière entre des responsables d'Eglises chrétiennes et de la communauté musulmane. Peu de déclarations, semble-t-il, sur l'impact, la signification de l'évènement, les questions que cela pose à une région fortement marquée par de graves divisions, la guerre... et où les différences sociales s'accroissent de plus en plus.

### Le bien-fondé de la rencontre inter-religieuse

N'était-ce pas le moment, en Eglises chrétiennes, de saisir à bras le corps la question de la violence et des violences si diverses, en particulier dans les villes et d'y réfléchir ? Qu'elles soient ethniques, coutumières, économiques (la corruption ambiante), judiciaires, religieuses (peu nombreuses heureusement !), nos peuples les vivent douloureusement ! N'était-ce pas l'occasion pour les Eglises de se mettre ensemble pour analyser les situations, d'interpeller leurs communautés, d'inviter leurs membres à des comportements d'accueil mutuel, de recherche d'unité ? De découvrir ensemble aussi le bien fondé de la rencontre inter-religieuse. Faudra-t-il attendre d'avoir à nous confronter aux intégrismes des uns et des autres, aux terrorismes quels qu'ils soient, pour nous laisser interroger sur notre responsabilité envers nos peuples

et le monde, au nom de l'Evangile ? Ne vaut-il pas mieux prendre conscience, ensemble, dans les exigences de notre humanité et dans la dynamique même de notre foi, de la nécessité de la rencontre et du dialogue entre croyants ? Ce témoignage commun, vécu par les responsables des Eglises chrétiennes, devient alors signe pour chaque Eglise et ses communautés locales ; il est aussi invitation à la rencontre entre croyants pour les responsables des autres religions et pour leurs membres ; il peut être une question pour toute personne de bonne volonté. Le monde s'en portera mieux, soyons-en sûrs, et, dans notre foi, nous pourrons rendre grâce à Dieu notre père, car telle est sa volonté pour l'homme que de rassembler la famille humaine dans la solidarité, dans l'amour... Signalons, certainement parmi d'autres initiatives prises en cette période si particulière, la démarche d'une vingtaine de jeunes étudiants catholiques, protestants et musulmans désireux de vivre ce moment en vérité. Ils se sont retrouvés durant quatre jours pour travailler ensemble la conférence internationale de Durban sur le racisme ; joignant alors le geste à la réflexion, ils sont allés à la rencontre de jeunes musulmans, continuant leur recherche avec eux, s'interrogeant sur le pourquoi du rejet, de l'exclusion de "l'autre". Puis, se faisant pèlerins, ils ont voulu marcher de la cathédrale à la mosquée, du lieu où ils se trouvaient. Les "anciens" de la communauté musulmane les ont accueillis pour prendre le repas "en frères et sœurs". Merci aux jeunes de nous montrer les chemins du possible, pas faciles, mais répondant aux exigences de notre humanité et de notre foi. Merci à l'Esprit du Seigneur pour ces clins d'œil qui font signe et qui mettent en route et qui nous font entrer plus avant dans ce que nous aimons désormais appeler l'"esprit d'Assise" ! En terminant, rappelons une évidence et c'est important de la souligner. "Nos Eglises d'Afrique cen-

trale dans la violence", ce n'est pas d'aujourd'hui et c'est par de multiples initiatives et moyens qu'elles sont présentes à ces situations douloureuses qui brisent nos peuples. Présentes sur le front de la misère : enfants de la rue, femmes qui se retrouvent seules, nouveaux nés abandonnés, personnes âgées délaissées. Présentes sur les fronts de la santé, de l'éducation, du développement dans ses diverses dimensions... Au service des personnes arrêtées, incarcérées mais trop souvent non jugées, des prisonniers, des victimes de la guerre et autres exactions, parfois forcées à l'exode, à l'exil...

Luttant pour la justice, contre la corruption, le pillage, le viol, le mensonge y compris les combines qui "gaspillent" les élections et les efforts de nos peuples vers la démocratie ! Oui, les Eglises se battent contre la violence, à la mesure de leurs convictions pastorales, engageant dans ce combat pour le respect des droits humains nombre de personnes, de groupes, de mouvements. Mais une question, qui est aussi une proposition, se pose, s'impose à elles, plus encore aujourd'hui qu'hier : disciples de Jésus, ne pourrions-nous pas vivre ces engagements davantage ensemble au service de l'homme, dans la grâce de l'œcuménisme de la solidarité ? A la base... entre paroisses tout comme au niveau des responsables d'Eglises. Des exemples, ici et là, montrent que c'est possible et que les fruits portés sont beaux : ceux mêmes de J'Evangile au nom de la foi en Christ. Le dialogue inter-religieux conduit parfois aussi à vivre ces mêmes combats, ensemble, entre communautés croyantes pour le service de l'homme ; les fruits portés là aussi sont beaux au nom de la croyance et de l'amour pour notre commune humanité. Puissent les situations du monde nous faire aller de l'avant dans l'exigence œcuménique et interreligieuse

Yves Monot

# L'Église et la violence...

## L'Église dans la violence... Le rapport de l'Église à la violence...

Pour le père Lacaille, prêtre orthodoxe (de la métropole grecque-orthodoxe de France - patriarcat œcuménique), la violence, si elle a à voir avec l'homme, n'a rien à voir ni avec Dieu ni avec son Église. La seule issue face à la violence, pour un chrétien, est de témoigner avec obstination de sa foi.

**L'**Église et la violence, quelle étrange manière d'envisager les choses !

L'Église en elle-même n'a rien à voir avec la violence parce que le Christ-Dieu n'a rien à voir avec la violence. Dieu est Amour, incomparable, ineffable, indestructible, inaltérable... Parfait ! Mais l'Église est composée d'hommes fragiles, instables, vulnérables, éphémères ici bas. L'homme rit ou pleure sur sa condition et sur ses actes, il applaudit souvent mais se révolte finalement peu. Sauf pour se rassurer personnellement au sein d'un collectif. Le rire, la révolte, la révolution, le terrorisme sont finalement des sentiments exacerbés.

Un des plus grands maux qui existe est la notion de "non-violence". On entend souvent des chrétiens de toutes obédiences militer pour l'idée de non-violence ! "Non-violence : nom féminin, méthode d'action et de pensée sur le refus d'utiliser la violence contre un adversaire, en faisant appel à la conscience de celui-ci"... (Larousse) ; "Doctrine qui recommande d'éviter la violence dans l'action politique, en toutes circonstances"... (Le Robert). L'Église n'est pas un lieu de "non-violence", elle n'est pas non plus un lieu de paix, elle est l'emblème, le lieu d'expérience de l'Amour

*"L'homme est un animal qui a reçu vocation de devenir Dieu"* dit Basile de Césarée, saint Basile le Grand. L'humanisme nous enjoint de condamner la violence, le Christ,

notre Dieu, nous conduit vers l'Amour. Condamner la violence est un acte passif, pratiquer la "non-violence" procède de la même idéologie, c'est nier une réalité objective, celle de l'affrontement ! La non-violence est d'une extrême violence si elle n'est pas guidée par l'Amour du Christ, de Dieu...

Trop de chrétiens refusent le conflit. La fuite devant l'adversité, devant l'opposition, devant la polémique... Autant d'attitudes qui conduisent à ce vide terrifiant, à cette absence d'être, à ce syncrétisme mou, destructeur de notre foi.

De quoi avons-nous peur ? La violence est ! Si le rire et les larmes sont le propre de l'homme, la violence ne l'est-elle pas également ? Le rire peut être violence, les larmes aussi... De quoi souffrons-nous ? De cet effroyable éloignement de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, qui nous appelle à cet Amour qui nous terrifie. *"Je ne suis pas venu apporter la paix"* dit le Christ, mais non bien sûr, Il apporte en chacun d'entre nous une guerre intérieure, dévastatrice... Un combat jamais achevé contre notre humanité dont chacun doit se souvenir qu'elle est déçue, ce qui, si l'on y réfléchit bien et grâce à Dieu, fait sa grandeur puisqu'elle est l'expression absolue d'une liberté qu'aucun régime politique au monde ne saurait offrir.

**Mais qu'est-ce que la violence ? Où commence-t-elle ?**

Existe-t-il des degrés dans la violence ? Existe-t-il de petites et grandes violences ? Je suis personnellement frappé de ce que les chré-

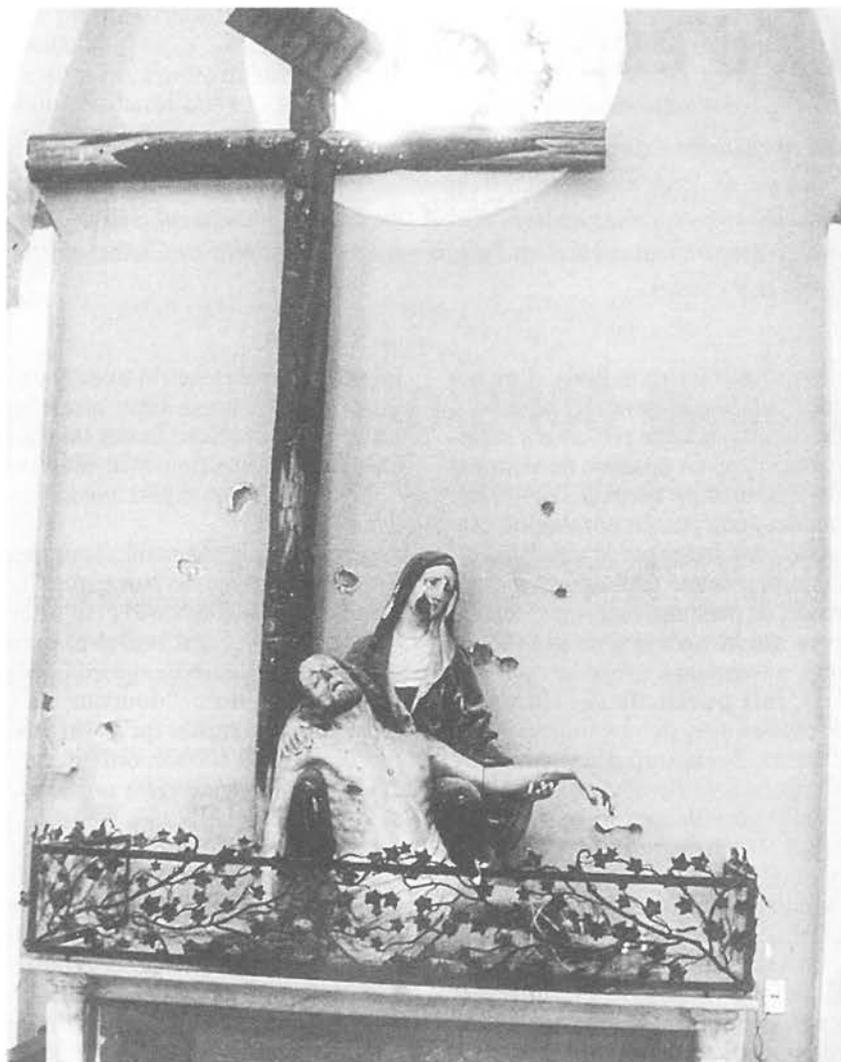
tiens eux-mêmes aient fini par accepter, voire intérioriser, certains concepts. Le crime de guerre par exemple, qui sous-entend que la guerre est justifiable. La guerre elle-même n'est-elle pas un crime ? Existe-t-il des guerres propres, des guerres aimantes et pacifiques ?

Si la guerre est justifiable, alors toute violence est justifiable. Toute violence est justifiable puisque toute agression, individuelle ou collective, est toujours justifiée par son ou ses auteurs. Par la vengeance, par la rancune, par le manque, l'incompréhension, le désir frustré, la justice même...

Le chrétien doit se souvenir sans cesse qu'il n'existe pas de degré dans l'horreur ! Il n'existe aucune différence entre l'insulte et le crime ; aucune différence entre le poing et le glaive, entre l'indifférence et la haine, entre la blessure d'un enfant et celle d'un vieillard ! Il est grand temps de combattre dans nos âmes ces catégories qui, insidieusement, nous rendent acceptables ou tolérables certains gestes parce que d'autres nous paraissent plus tragiques ou plus obscènes.

Il ne fait aucun doute que le chrétien est au service du monde. S'il n'est de ce monde le chrétien est dans ce monde, c'est la volonté de Dieu que de transmettre son ineffable Amour pour les hommes par les hommes. En cela les chrétiens portent une responsabilité à la fois terrible et douce.

Le pasteur Martin Luther King, Dom Helder Camara... eht bien d'autres ont payé de leur vie cette responsabilité. Chez nous, ortho-



Au Proche-Orient

Photo AED

doxes, le père Alexandre Men, et, la très sainte mère Marie, victime des nazis. Je ne fais référence qu'à notre pauvre "modernité" mais bien d'autres, anonymes, devraient être cités qui ont payé de leur vie cet Amour pour "cet animal appelé à devenir Dieu" qu'est l'homme.

C'est certain : le chrétien est au service de l'humanité, sans condition et sans retour. Comme le Christ l'est, au présent.

Alors, l'Eglise et la violence ? C'est l'exemple qui porte ses fruits... Tertullien parle des premiers chrétiens comme d'étonnants personnages vivant discrètement mais pleinement leur foi jusqu'à désobéir à la loi si elle est contraire à leur engagement, avec obstina-

tion et patience - ils sont pourtant parmi les plus dociles des citoyens de leur temps. Durant 70 ans les Russes, mais aussi les Grecs durant la dictature, ont eu cette foi persévérante et sereine.

Quel modèle sommes-nous pour nos contemporains ? Voilà la seule question. Nous sommes divisés, "dichotomisés". Il existe en chaque chrétien un être privé, soucieux de ses intérêts propres, peureux et un autre ouvert, capable des plus beaux sentiments, d'extrême dévouement... Ces deux là sont dangereux, seul compte l'attachement au Christ, à son Amour. Devenir des vecteurs de l'Amour de Dieu, sans crainte.

Et les chrétiens sont partout, donc

l'Amour du Christ peut être partout, concret, visible pour tous ceux qui n'ont pas la chance de savoir qu'Il est mystérieusement en tout et en tous.

Ni angélisme, ni appel au martyre, sauf si l'on rend à ce mot son sens premier de témoignage, alors oui le chrétien est martyr, c'est sa seule raison d'être au monde.

Combattre la souffrance sous toutes ses formes et quelles qu'en soient ses causes y compris celles qui conduisent à la violence (un être violent est un être souffrant, qu'on le veuille ou non), rappeler les origines et la finalité de l'homme : la mort et la résurrection à laquelle nous croyons : voilà la raison d'être des chrétiens !

Le chrétien n'est pas un individu ; s'il est unique aux yeux du Créateur et vit une relation personnelle avec Lui, il ne peut se dissocier de sa communauté. Le "je" et le "nous" sont intimement mêlés et l'un se nourrit de l'autre, et ce, au delà des clivages... Ainsi le différent, l'incroyant, l'infidèle ne peuvent exister aux yeux du chrétien... Seul existe l'humain porteur de l'icône du Christ, qu'il soit voisin ou étranger, ami ou ennemi, qu'il soit un saint ou un salaud, il est le prochain, celui d'avant ou d'après, très aimé de Dieu. Très aimé de Dieu !

L'église et la violence est un faux problème, nos églises ne peuvent rien contre la violence ! Rien... Mais nous chrétiens pouvons tout par notre témoignage, notre prière, notre abandon et notre confiance en celui qui, Lui seul, EST et aime. En confessant notre foi, notre simple foi chrétienne, avec amour et sans concession, avec tendresse et fermeté, avec patience et douceur, avec responsabilité... "*Ces choses là se guérissent par le jeûne et la prière...*" dit le Christ quand les apôtres sont impuissants devant la maladie. Nul doute que la violence en fait partie !

Père Nicolas Lacaille

Recteur de la paroisse Saint Basile dans les Yvelines, et de la paroisse de la Nativité au Mans

# Feux d'espérance

Pateur G. Haehnel



D.R.

**R**écemment encore, Strasbourg a fait parler d'elle et les commentateurs sont allés bon train concernant cette ville qui, aux yeux de certains, est devenue la "capitale des voitures brûlées".

Il est vrai que la nuit de la Saint Sylvestre prend chaque année des allures particulières et devient le théâtre de violences exacerbées s'exprimant dans les cités périphériques.

C'est à Cronenbourg, au cœur même d'une de ces cités, que j'ai le privilège d'exercer mon ministère pastoral. C'est aussi au cœur de ce quartier qu'est implantée l'église protestante. En fait, elle n'est pas seulement implantée, mais impliquée !

Cette implication épouse à l'heure actuelle des formes très diverses, telles que le culte, les études bibliques ou les "cellules de maison", mais aussi l'accompagnement scolaire d'élèves du cours élémentaire, de collégiens et de lycéens, l'accompagnement de familles en difficulté, ou l'animation d'ateliers d'expression manuelle, artistique et sportive. Mais cette implication se vit essentiellement au travers des

*Gérard Haehnel est pasteur luthérien, responsable d'une paroisse de la banlieue de Strasbourg, où il a ouvert un centre d'accueil et d'activités pour enfants et jeunes en difficulté. A travers les contacts qu'il noue avec eux à cette occasion, passent l'amour et la miséricorde du Christ, qui font des miracles...*

gestes les plus quotidiens, d'un accueil et d'une présence à l'autre.

Le résultat de cette présence s'exprime non pas en nombre de voitures brûlées, mais en quantité de vies ralumées, non pas en nombre de carcasses calcinées ou de vies brisées, mais en quantité de flammes d'espérance, de personnes relevées, debout, pour qui la vie a pris un sens différent, souvent un tournant décisif.

**D. fait partie de ces flammes d'espérance**, de ces feux de joie. Comme beaucoup d'autres, il n'a pas bénéficié de conditions affectives favorables à son épanouissement. Il a passé quelques nuits à mon domicile, mais bien davantage de nuits dans la rue, dans les entrées d'immeubles, voire sur le palier menant à l'appartement de ses parents. Il ne trouvait plus de crédit aux yeux d'un père qui l'avait enterré avant l'heure, qui disait qu' "avec la meilleure des volontés du monde il ne pouvait pas le nourrir", et que même au service militaire, ils n'avaient pas réussi à faire de son fils un homme ! ce dernier a noyé ce qui lui restait d'identité dans l'alcool. L'accueil dans les locaux de l'église a permis à D. de naviguer dans des eaux moins troubles et moins agitées. Dans un contexte plus sécurisé, il a battu, dans le cadre de la paroisse protestante, son record de longévité au travail. Comme pour traduire le chemin parcouru, il est passé d'un Contrat Emploi Solidarité à un Contrat Emploi Consolidé !

**Quand F. prend la parole**, il dit qu'il a échappé au "suicide-parmanque-d'amour", qu'à la maison le frigo était souvent vide, qu'il avait 7ans quand son père est parti en

laissant sa mère seule avec 9 enfants, qu'il a vu sa sœur aînée se battre avec sa mère et lancer un couteau dans sa direction. Il rêvait d'un "amour qui soit plus fort que la violence".

Aujourd'hui F. est professeur des écoles, et il remercie parce que "la porte était toujours ouverte pour l'accueillir". Il est marié et père d'une petite fille prénommée Cloélia, ce qui signifie "douceur". Ce n'est pas sans raison qu'à son propos F. a inscrit sur son ordinateur : "un peu de douceur dans un monde de brutes" !

**H. a vu plusieurs jeunes** avec lesquels il a grandi faire des dérapages non contrôlés. L'un d'entre eux est mort dans une cave de la cité, victime d'une overdose. H. affirme aujourd'hui l'importance d' "avoir rencontré quelqu'un de non indifférent à son vécu", quelqu'un qui était présent et qui l'a considéré tel qu'il était.

Depuis, il a ancré sa vie dans le Seigneur, il a pris "des racines" et a quitté le quartier pour s'envoler dans une autre région, content qu'il était d'avoir aussi ... "des ailes" !

**Quand J.F. est arrivé à la paroisse**, le corps et le cœur marqués par une histoire douloureuse, il était à la recherche d'un lieu de paix où il pourrait se poser et se "reposer", sans que personne ne lui "casse la tête" ! De son père, avec qui il n'a jamais pu dialoguer, il dit qu'il n'était pas formé pour avoir huit enfants. Le premier clou qu'il a planté dans le cadre de l'aménagement des locaux paroissiaux a été... de travers ! Depuis, il a "retrouvé l'usage de ses mains", et son habileté manuelle a permis de transformer

ces mêmes locaux en foyer accueillant.

Ce sont là comme quatre lumières allumées dans l'immensité d'une cité. Semblables aux bougies de l'Avent, elles annoncent, non pas qu'Il vient, mais qu'Il est déjà venu ! Et puis il y a ces nombreuses petites bougies allumées à travers

des paroles et des gestes de tous les jours qui ont permis à des enfants, à des jeunes et à des familles de prendre le chemin qui mène à la lumière.

Je crois que c'est au travers du témoignage vécu que les nuits de la Saint Sylvestre feront place à des jours nouveaux, voire à une année

nouvelle. Et pour qu'il en soit ainsi, nous ne pouvons nous contenter, pour reprendre un proverbe africain, de maudire l'obscurité, mais il nous faut allumer des feux !

Gérard Haehnel

## La violence et les jeunes

### *L'expérience du diocèse d'Annecy*

*Il y a trois ans, notre évêque, soucieux de l'augmentation des manifestations de violence chez les jeunes, a interpellé le bureau de la Pastorale familiale pour réfléchir à ce problème. C'est ainsi qu'un groupe de travail s'est constitué, avec pour mission l'élaboration d'un outil de travail et de réflexion destinés aux jeunes et aux adultes éducateurs (animateurs, enseignants, parents) concernés par les problèmes de violences.*

**L**e travail de cette commission constituée de psychologues, de conseillers conjugaux, d'animateurs en aumôneries, laïcs et religieux, a duré deux ans et s'est déroulé en quatre grandes phases:

✓ **état des lieux** et partage d'expériences locales grâce à l'exploitation d'une enquête que nous avons réalisée en Haute-Savoie, auprès d'adultes éducateurs confrontés à la violence des jeunes.

✓ **analyse des causes** et des origines possibles de ces violences avec l'aide de spécialistes et d'importants moyens documentaires. Cette analyse nous a permis de découvrir tous les aspects de la violence, de mieux comprendre sa genèse et sa dynamique et d'ébaucher des pistes pour en limiter les dégâts. Au cours de cette analyse nous avons été convaincus de l'importance de partager le fruit de ce travail avec d'autres adultes, ainsi qu'avec des jeunes.

✓ **concrétisation du document** sous forme d'un petit livret de 36 pages, présenté sous une forme attractive avec des textes courts et de nombreux dessins expressifs.

✓ **impression et diffusion** de 5000 exemplaires dans tous les collèges et lycées d'enseignement général, technique, agricole et professionnel, publics et privés, dans les aumôneries de l'enseignement public, dans les MJC, dans les centres Écoute jeunes et auprès des animateurs de rues, ainsi qu'à tous les mouvements d'Église concernés par le problème.

#### *Qu'avons nous cherché à faire en réalisant ce livret ?*

Très humblement, nous avons cherché à apporter aux jeunes et aux adultes qui les accompagnent une base de réflexion, d'explications sur un phénomène de société auquel chacun de nous, de près ou de loin, risque d'être un jour confronté. Ce livret se voudrait le "déclencheur" d'une expression verbale sur toutes les sortes de violence et en particulier sur les violences "silencieuses" comme les violences sexuelles, familiales, la dépression, le suicide, l'anorexie, les drogues ... violences qui tout autant que les violences phy-



siques laissent des séquelles durables!

Dans ce dossier nous avons tenté de synthétiser les origines les plus reconnues de la violence pour aider chaque adulte et chaque jeune à réfléchir et à réaliser que le mal peut prendre racine chez nous, autour de nous. La réflexion peut permettre à chacun de prendre conscience ses responsabilités, personnelles et collectives, de mieux comprendre et donc de mieux gérer et prévenir la violence dont nous sommes victimes ou témoins:

✓ **origines psychologiques et familiales** et en particulier le rôle fondamental de la fonction paternelle dans l'éducation, la socialisation et l'acquisition de l'identité personnelle du jeune. L'absence ou le dénigrement de la fonction paternelle induit chez le jeune un sentiment de toute puissance générateur de violence. Le père représente la loi, l'autorité, les limites auxquelles le jeune

doit se confronter durant son éducation et de l'absence de cette confrontation naît la violence. C'est au père ou à son remplaçant d'introduire le jeune dans la réalité de la vie. Le père extérieur à la relation mère/enfant symbolise la réalité, c'est lui qui dit : "tu ne peux pas avoir tout ce que tu rêves d'avoir"; donc "pas de père, pas de repères"!

✓ **origines sociales** : l'exclusion sociale et économique est un terreau dans lequel germe et prolifère la violence; l'augmentation de la violence va de pair avec l'augmentation du chômage et de la précarité. D'autre part la banalisation de la violence et en particulier la médiatisation répétitive des violences urbaines amènent certains jeunes à penser que la violence est la voie normale de règlement des problèmes et des conflits.

✓ **origines scolaires** : l'école ne crée pas la violence mais elle a une grande responsabilité par sa capacité à la stimuler. Par la valorisation excessive de la réussite scolaire elle génère un stress et une angoisse sources de violence. Des jeunes mal à l'aise dans un système scolaire inadapté réagissent violemment à l'insatisfaction scolaire. Dévalorisés, ils perdent confiance en eux et se retrouvent en situation d'échec scolaire, situation favorable à l'éclosion de la violence.

#### *Comment ce livret a-t-il été utilisé et quelles actions a-t-il généré?*

Malgré une diffusion assez large et une demande constante (nous avons été obligés de lancer une réimpression) les remontées du terrain sont limitées et les exemples d'utilisation viennent surtout de nos expériences personnelles ou celles de notre entourage en milieu scolaire privé (collège et lycée) et en aumônerie. L'utilisation la plus importante de ce livret a été de favoriser les occa-



sions de dialogue entre jeunes et animateurs ou professeurs suite à la demande des jeunes sous formes de groupes de parole. Aussi souvent que possible nous avons essayé d'animer ces échanges à la lumière de la Bible et de l'Évangile.

# NO!

Jésus a été celui qui a su être à l'écoute de la souffrance cachée derrière la violence, prônant l'humour face à la provocation et dénonçant la loi du talion responsable de l'escalade de la violence.

A la demande de parents et de professeurs une soirée-débat sur le thème de la violence a été organisée avec la participation de six conférenciers qui ont traité successivement des origines psychologiques de la violence, de la violence urbaine, scolaire, familiale et sexuelle, de la violence par l'image et de violence et religion. Le débat qui a suivi était très animé avec la participation active de plusieurs jeunes. Parmi les adultes beaucoup ont exprimé leurs inquiétudes, leurs doutes, leurs réflexions et parfois leurs sentiments de culpabilité ou d'impuissance. Cette soirée d'échange a permis à certains parents de constater que d'autres rencontrent les mêmes problèmes, de reprendre confiance en eux pour tenter de réconcilier la règle et la liberté en matière d'éducation.

Les outils pédagogiques proposés dans ce livret (livres, vidéos, CD-Rom...) ont permis aux animateurs une meilleure préparation des temps d'échange avec les jeunes et les vidéos ont été des outils très utiles pour démarrer des réflexions sur certains thèmes comme la dépression, le suicide des jeunes, la violence à l'école.

Quant au lexique qui a certainement permis à certains jeunes de clarifier certains mots et au listing d'adresses, téléphones et sites internet, il est plus difficile d'avoir des remontées concrètes car les jeunes qui en ont besoin sont très discrets sur leur utilisation et c'est aussi le but de ce livret.

### **Le respect : chemin de non-violence**

Un conflit dégénère en violence lorsque les adversaires ont épuisé les possibilités de dialogue, lorsque la volonté de gagner par la force, l'emporte sur le désir de compromis. Quand les protagonistes se laissent dominer par la haine, s'abandonnent à la colère et aux envies de nuire, alors la violence devient possible. Toute violence est un processus de mort par la volonté de détruire l'intégrité physique, psychologique ou morale. De l'insulte au meurtre en passant par l'humiliation, les coups, le viol... toutes les formes de violence sont autant de formes de mort.

Gérer un conflit dans le respect des différences et de l'intégrité des personnes c'est suivre la voie de la non-violence. Choisir la non-violence, c'est croire humblement que la paix du monde ne se réalisera pas sans un travail personnel et collectif sur nos peurs et nos propres violences. Il est important de prendre conscience qu'en terme de respect, droit et devoir vont de pair et que pour avoir droit au respect chacun se doit d'être respectable. Ainsi face à la violence des jeunes les solutions sont certainement à chercher à

la fois du côté de certains repères anciens (respect, limites, sanctions...), tout en inventant de nouvelles relations fondées sur une meilleure communication et une confiance mutuelle.



(Illustrations tirées du livret)

**Françoise Deperraz**

Pastorale familiale (diocèse d'Annecy)

## SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ OCTOBRE-DÉCEMBRE 2001

Catherine Aubé-Élie

### Message du patriarche œcuménique au synode des évêques à Rome

L'un des deux "délégués fraternels" envoyés par le patriarcat œcuménique à la X<sup>e</sup> assemblée du synode des évêques à Rome, le métropolite Ambroise d'Oulu, de l'Eglise orthodoxe de Finlande, a lu lors de la 16<sup>e</sup> congrégation générale du synode, le 11 octobre, le message envoyé par le patriarche Bartholomée 1<sup>er</sup> au cardinal Kasper, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Il y était dit en particulier; *"Nous exprimons notre satisfaction pour le thème choisi ("l'évêque: serviteur de l'Évangile de Jésus-Christ pour l'espérance du monde"), qui place les évêques devant leur principal devoir, qui est le service de la parole, comme l'a dit l'apôtre Pierre quand il a proposé l'élection des sept diacres (Actes, 6,2), et que l'apôtre Paul a répété à Tite, en écrivant qu'il faut que l'évêque soit attaché à la doctrine sûre, «capable à la fois d'exhorter dans la sainte doctrine et de confondre les contradicteurs» (Tt 1,9).*

*(...) "Pour la connaissance sûre de l'Évangile de Jésus Christ, la voie la meilleure est le rapport direct et personnel avec Lui, qui part de l'amour envers Lui et est complétée avec l'observance de ses commandements. Tout cela uni à la pleine confiance envers Lui permet à Jésus-Christ de venir habiter dans notre cœur, et voilà que «Christ vit en nous», et nous pensons comme le Christ et nous enseignons ce qui est vrai et nous vivons droitement, nous servons son Évangile, qui vraiment est le seul espoir de l'homme. Nous souhaitons cordialement à tous les pères synodaux que le Seigneur Jésus Christ habite leurs cœurs, afin qu'ils puissent servir comme Lui le*



Messe de clôture de l'assemblée du synode des évêques

Photo L'Osservatore romano

*veut son Évangile, seul espoir de notre monde. Amen"* (INFOCATHO, 20 octobre)

#### **"L'évêque: pauvre, serviteur et prophète"**

Dans leur "message du synode des évêques au peuple de Dieu", rendu public le 26 octobre, les pères synodaux, sur le thème de "l'évêque, serviteur de l'Évangile de l'espérance", n'ont pas manqué de rappeler la priorité que représente la montée vers l'unité entre les chrétiens: *"Avec le Pape Jean Paul II nous exprimons notre espérance «que soit retrouvé en plénitude cet échange de dons qui a enrichi l'Eglise au premier millénaire» (Novo Millennio in eunte 48). L'engagement irrévocable du concile Vatican II pour la pleine communion entre chrétiens appelle l'évêque à se livrer avec amour au dialogue œcuménique et à former les fidèles à sa juste compréhension. Nous sommes*

*convaincus que l'Esprit-Saint œuvre en ce début du troisième millénaire dans le cœur de tous les fidèles du Christ en vue de cette unité, grand signe d'espérance pour le monde". Ils ont ajouté un hommage aux diversités culturelles qui enrichissent le témoignage de la foi: "Conscients de la magnifique diversité que nous représentons en ce synode, nous, évêques, nous avons repris le thème majeur de l'inculturation. Notre désir est de reconnaître la "semence du verbe" dans les sagesses, les créations artistiques et religieuses, les richesses spirituelles des peuples au cours de leur histoire. L'évolution des sciences et des techniques, la révolution de l'information au plan mondial, tout nous impose de courir à nouveau l'aventure de la foi avec l'énergie, l'audace et la lucidité qui furent celles des Pères de l'Eglise, théologiens, saints et pasteurs, en des temps de troubles et de mutations comme ceux que nous connaissons". (La Croix, 29 octobre)*



Octobre 2001

## STRASBOURG

### Les luthériens et réformés de France en Assemblée commune

Comme tous les quatre ans, responsables luthériens et réformés de France se sont retrouvés les 13 et 14 octobre à Strasbourg pour discuter de leur avenir commun. Le thème de départ, "nos paroles et nos actes dans l'espace public" avait été modifié pour aborder, à la suite de la décision du synode réformé de Soissons d'admettre des non baptisés à l'eucharistie, et de la surprise et des réticences exprimées par les luthériens à ce sujet, les questions qui "fâchent": "La question de notre visibilité dans l'espace public sous-entend celle du futur de nos structures", a dit un membre de l'Eglise réformée d'Alsace-Lorraine (ERAL). "Pas seulement", a répondu un membre de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine (ECAAL, luthérienne). *Il s'agit d'abord de tenir informé chacun quand une décision d'importance est prise*.

Cette huitième assemblée commune a en particulier adopté une recommandation visant à une "amélioration de la concertation", c'est à dire demandant une consultation préalable des Eglises sœurs sur les questions à l'ordre du jour au sein de chacune de leurs instances. Pour le pasteur Werner Jurgensen, président du Comité permanent luthéro-réformé (CPLR), organisateur de l'assemblée: "On se rend compte que nous faisons des choses ensemble avec plaisir et conviction, mais sans le retour espéré. Il faut passer à une nouvelle étape: soit renforcer des structures communes, soit élargir le champ de nos activités". (La Croix, 16 octobre)

## PARIS

### La Fédération protestante de France se dote d'une Fondation

Créée à la mi-octobre, cette Fondation pour le protestantisme français (FPPF) sera destinée à prendre en charge des projets culturels et caritatifs, afin de donner au protestantisme français une meilleure visibilité dans l'espace public. Elle sera présidée par Pierre Joxe, protestant et ancien ministre, en particulier de l'intérieur (et à ce titre chargé des cultes), ce qui lui a permis de prendre la mesure du manque de représentativité dont souffre le protestantisme français. Le premier projet va consister à aider une association de logements sociaux, en partenariat avec l'Armée du salut. "Choix emblématique de notre volonté de faire travailler ensemble différentes institutions du protestantisme", a déclaré le pasteur de Clermont, président de la FPF. (La Croix, 22 octobre)

## BRUXELLES

### Une chapelle œcuménique pour "donner une âme" à l'Europe

Le 25 septembre a été inaugurée la chapelle de la Résurrection au cours d'une cérémonie œcuménique à laquelle participait Romano Prodi, président de la Commission européenne. Construite en 1908, propriété des jésuites puis abandonnée, la chapelle vient d'être restaurée par une association œcuménique; elle est située géographiquement entre les trois principales institutions de l'Union européenne: la Commission européenne, le Parlement européen et le Conseil des ministres. L'ouverture de cette chapelle "confirme que les liens œcuméniques sont un aspect de l'intégration européenne", a déclaré Stewart Lamont, secrétaire exécutif de la commission "Eglise et société" de la Conférence des Eglises européennes (KEK).

"Ce petit sanctuaire nous rappellera en permanence que l'Union euro-

péenne n'est pas seulement une union économique", a déclaré Monika Luke, représentante à Bruxelles de l'Eglise évangélique d'Allemagne (EKD). "Même si la chapelle semble écrasée par les bâtiments de l'Union européenne, elle offrira un lieu de réflexion silencieuse, et répondra aux attentes de l'Union européenne dans le domaine du renforcement de la coopération entre Eglises". (BIP, 1<sup>er</sup>-15 novembre)

## BEYROUTH

### Réouverture de la librairie biblique

Après quatre années de négociations juridiques complexes, la Société biblique libanaise a gagné le droit d'ouvrir à nouveau une librairie dans ses tout premiers locaux, qu'elle avait été contrainte d'abandonner il y a 25 ans, pendant la guerre civile. La librairie, qui se trouve dans l'un des bâtiments les plus beaux de la rue Maarad, dans le cœur de Beyrouth, permet à la Société biblique d'avoir une présence très visible dans la ville. (BIP, 15-30 octobre)

## ADANA

### Création d'une librairie chrétienne

Elle vient d'ouvrir dans cette ville de l'est de la Turquie de deux millions d'habitants, suite aux demandes répétées du pasteur baptiste turc Kaya Essen. L'autorisation d'ouverture entre dans la politique du gouvernement turc, qui doit donner des gages sur le plan de la liberté religieuse s'il veut voir sa demande d'adhésion à l'Union européenne acceptée. Il existe par ailleurs trois librairies bibliques en Turquie, dépendant de la Société biblique turque, à Istanbul, Izmir; et aussi à Adana. (BIP, 1-15 novembre)

## ROME

### Le Grand Rabbin a abandonné ses fonctions

Le Grand Rabbin Elio Toaff présidait

la communauté juive de la capitale italienne depuis 50 ans. C'est lui qui avait reçu le Pape dans sa synagogue en 1986. Il a quitté cette fonction le 21 octobre, au cours d'une cérémonie en présence du Grand Rabbin d'Israël Meïr Lau. (*Le Monde*, 23 octobre)

## BOSE

## Visite du patriarche d'Antioche à la communauté de Bose

En route vers Rome, le patriarche grec-orthodoxe d'Antioche Ignace IV, accompagné des métropolitains Elie de Beyrouth et Georges du Mont-Liban s'est arrêté du 18 au 21 octobre à Bose, près de Turin, pour y rendre visite à la communauté œcuménique fondée par le frère Enzo Bianchi. Les pères Emmanuel Lanne et Michel van Parys, bénédictins du monastère de Chevotogne, s'étaient joints à eux pour des entretiens fraternels sur les problèmes actuels du dialogue entre orthodoxes et catholiques. Le 20 octobre ils ont eu une réunion de travail avec le cardinal-archevêque de Turin, Mgr Poletto. A son arrivée à Bose, le patriarche a été accueilli par tous les frères et sœurs de la communauté. Dans son allocution, le frère Enzo Bianchi avait fait part de "son immense joie" de recevoir "le successeur de Saint Pierre sur la chaire d'Antioche". "Nous sommes liés à la vision de l'Eglise exprimée par votre vénérable prédécesseur, saint Ignace le Théophore : une Eglise synodale, rassemblée autour de l'eucharistie, célébrée par l'évêque en communion avec ses prêtres et avec tout le peuple chrétien" devait il encore déclarer, avant de rendre grâce à Dieu d'avoir "gardé l'Eglise d'Antioche fidèle aux valeurs les plus profondes de l'Evangile". Dans sa brève réponse, le patriarche a insisté sur le fait que le vrai témoignage de l'Evangile se fait au-delà des mots, dans la présence aimante et ouverte que représente la communauté de Bose, qu'il a remerciée d'exister. Puis tous les présents ont récité ensemble le Notre Père, suivi de la bénédiction patriarcale.



Ignace IV et Jean Paul II

Photo L'Osservatore romano

Ignace IV est depuis 1979 patriarche d'Antioche, siège primatial dont l'autorité canonique s'étend sur la Syrie, le Liban, l'Irak et le Koweït ainsi que sur une importante communauté syro-libanaise en Europe occidentale, en Australie, et dans les deux Amériques. (*SOP*, décembre).

## ROME

## Le patriarche Ignace IV reçu par le Pape

Ignace IV Hazim, patriarche grec-orthodoxe d'Antioche, a rendu le 22 octobre à Jean Paul II la visite que celui-ci lui avait faite en mai dernier à Damas. Les difficultés du dialogue entre catholiques et orthodoxes ont été évoquées. "Nous prions pour que le discours œcuménique s'approfondisse entre l'Orient orthodoxe et la catholicité romaine dans une transparence totale, une sincérité sans faille, une humilité profonde et le respect réel de la pluralité des Eglises. Il nous faut continuer à œuvrer ensemble pour créer l'atmosphère qui permettra de reprendre le dialogue interrompu entre nos Eglises", a affirmé Ignace IV. A l'inverse de nombre de ses collègues orthodoxes, le patriarche d'Antioche a rappelé les efforts de Jean Paul II dans l'évolution de la doctrine œcuménique et ses condamnations répétées du prosélytisme. De son côté le Pape a déclaré: "Nous souffrons, car notre marche est parfois ralentie. (...) Aujourd'hui nous implorons du Seigneur la grâce et la force pour aller au-delà des piétinements du dialogue, dûs à des tâtonnements infructueux. Le dialogue théologique ne doit pas être ballotté par le vent du découragement ou laissé à la

dérive de l'indifférence et du manque d'espérance".

Ces déclarations interviennent alors qu'au cours de la Xe assemblée du synode des évêques à Rome sur le thème du ministère épiscopal, les patriarches des Eglises orientales catholiques ont fait part de la difficulté de Rome à comprendre les spécificités de l'ecclésiologie orientale. Selon S.B. Grégoire III Laham, patriarche gréco-catholique d'Antioche, celles-ci portent atteinte à la "crédibilité œcuménique" de l'Eglise catholique. (*La Croix*, 24 octobre)

## GENEVE

## Le père Georges Tsetsis, nouveau directeur du centre orthodoxe de Chambésy

Le père Georges remplace depuis le 25 octobre le métropolitain Damaskinos de Suisse (empêché pour raisons de santé) comme directeur du Centre orthodoxe et recteur de l'Institut d'Etudes supérieures en théologie orthodoxe de Chambésy. Le père Tsetsis a longtemps travaillé au COE où il continue à siéger au comité central et au bureau exécutif. Le centre de Chambésy a été créé par le patriarche Athénagoras au milieu des années soixante, comme un lieu de rencontre, de dialogue et de prière. L'Institut d'études supérieures de théologie orthodoxe offre une formation de 3<sup>e</sup> cycle à des étudiants venus de différents pays d'Europe. (*SOP*, décembre)



Le père Tsetsis

Photo Ch. Forster

## NIGÉRIA

## Fondation d'une université baptiste

Les baptistes ont reçu l'autorisation de fonder au Nigéria leur première université en Afrique. L'université Bowden, du nom d'un missionnaire américain, sera une université de technologie. (*Construire ensemble*, organe de la fédération des Eglises évangéliques baptistes, novembre)

## SYRIE

## Rapprochements œcuméniques dans les Eglises d'Orient

● **la date de Pâques** : comme le Pape l'avait demandé lors de son voyage à Damas, le 5 mai 2001, les chrétiens de Syrie ont lancé un mouvement d'unification de la fête de Pâques : les gréco-catholiques et les catholiques romains célébreront Pâques à la même date que les orthodoxes à partir de 2002, comme l'a révélé le patriarche grec melkite Grégoire III Laham. Ils utiliseront le calendrier julien, qui a toujours été en vigueur chez les orthodoxes, majoritaires en Orient.

● **l'eucharistie** : le Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens a publié le 25 octobre des "orientations" pour l'admission réciproque à l'eucharistie entre l'Eglise chaldéenne (catholique) et l'Eglise assyrienne (orthodoxe) : la participation à l'eucharistie dans ces deux Eglises y est déclarée possible, en cas de nécessité, ("lorsqu'il est physiquement ou moralement impossible de se rapprocher d'un ministre" de son culte). En 1996, le patriarche des chaldéens, Mar Raphaël Bidawid, et le patriarche de l'Eglise assyrienne Mar Dinkha IV avaient signé un ensemble de propositions afin de parvenir à un rétablissement de la pleine unité ecclésiale entre les deux héritières historiques de l'Eglise d'Orient. En 1997, les synodes des deux Eglises avaient approuvé ce programme et l'avaient confirmé par un "décret synodal conjoint". (*INFOCATHO*, 27 octobre)

Les "orientations" du Conseil pour la promotion de l'unité des chrétiens, du 20 juillet 2001, précisent en particulier : "La question principale pour l'Eglise catholique en ce qui concerne l'acceptation de la demande (de régler l'admission à l'Eucharistie entre les deux Eglises, NDLR) concernait le problème de la validité de l'Eucharistie célébrée avec l'anaphore de Addai et Mari, l'une des trois anaphores traditionnellement en usage dans l'Eglise assyrienne d'Orient. L'anaphore de Addai et Mari est singulière du fait que, depuis des temps immémoriaux, elle est utilisée sans récit de l'Institution. Sachant que l'Eglise catholique considère les paroles de l'Institution eucharistique comme partie intégrante, et donc indispensable, de l'anaphore ou prière eucharistique, elle a conduit une étude longue et approfondie à propos de l'anaphore de Addai et Mari d'un point de vue historique, liturgique et théologique, au terme de laquelle, le 17 janvier 2001, la Congrégation pour la Doctrine de la foi est parvenue à la conclusion que cette anaphore pouvait être considérée comme valide. S.S. le pape Jean Paul II a approuvé cette décision. La conclusion en question repose sur trois arguments principaux :

- **en premier lieu**, l'anaphore de Addai et Mari est l'une des plus anciennes anaphores, remontant aux prémisses de l'Eglise. Elle a été composée et utilisée avec l'intention claire de célébrer l'Eucharistie dans la pleine continuité de la Dernière Cène et selon l'intention de l'Eglise. Sa validité n'a jamais été mise en cause officiellement, ni en Orient ni dans l'Occident chrétien.

- **en second lieu**, l'Eglise catholique reconnaît l'Eglise assyrienne d'Orient comme une authentique Eglise particulière fondée sur la foi orthodoxe et sur la succession apostolique. L'Eglise assyrienne d'Orient a également conservé la plénitude de la foi eucharistique en la présence de Notre Seigneur sous les espèces du pain et du vin, ainsi que dans le caractère sacrificiel de l'Eucharistie. C'est pourquoi dans l'Eglise assyrienne d'Orient, bien que celle-ci ne soit pas en pleine

communion avec l'Eglise catholique, se trouvent «de vrais sacrements - principalement, en vertu de la succession apostolique : le sacerdoce et l'Eucharistie» (*Unitatis redintegratio no. 15*).

- **Enfin, les paroles de l'institution de l'Eucharistie sont de fait présentes dans l'anaphore de Addai et Mari, non pas sous la forme d'une narration cohérente et ad litteram, mais de manière euologique et disséminée, c'est-à-dire qu'elles sont intégrées aux prières d'action de grâce, de louange et d'intercession qui suivent.** (*L'Osservatore romano*, 20 novembre)

## BAHAWALPUR

## Seize chrétiens massacrés dans une église

Dans cette ville du diocèse de Multan (Pakistan), 17 personnes, adultes et enfants, qui participaient à une cérémonie religieuse ont été massacrés le 28 octobre par des hommes armés à l'intérieur de l'église Saint Dominique. Le roi Abdallah II de Jordanie a condamné le massacre, ajoutant : "Mon inquiétude est que les Oussama Ben Laden dans le monde souhaitent faire de ce conflit un conflit entre l'Est et l'Ouest, entre l'Occident et l'Islam. Lorsque nous voyons des attaques contre des mosquées et des églises, c'est vraiment ce qu'ils souhaitent. Chrétiens et musulmans



L'église Saint Dominique à Bahawalpur

Photo L'Osservatore romano

dans le monde doivent être très vigilants pour ne pas tomber dans ce piège". 2500 personnes seraient emprisonnées au Pakistan en vertu de la "loi sur le blasphème" qui punit de mort toute personne réputée avoir proféré des remarques sur le Coran ou sur le Prophète. C'est pour protester contre cette épée de Damoclès menaçant tous les chrétiens que Mgr John Joseph, évêque de Faisalabad, s'était donné la mort en 1998. (*L'Osservatore romano*, 30 octobre, et *La Croix*, 30 octobre)



## Novembre 2001

### LOURDES

#### M<sup>gr</sup> Ricard nouveau président de la Conférence épiscopale

M<sup>gr</sup> Ricard a été élu début novembre au poste qu'occupait M<sup>gr</sup> Billé jusqu'à ce qu'il démissionne pour raisons de santé. Marseillais, âgé de 57 ans, évêque de Montpellier, Jean-Pierre Ricard était depuis deux ans vice-président de la Conférence. Il devient ainsi l'un des trois présidents du



M<sup>gr</sup> Ricard

Photo L'Osservatore romano

Conseil d'Eglises chrétiennes en France, aux côtés du pasteur J.A. de Clermont et du métropolitain Jérémie. Le père Ricard a d'abord été prêtre à Marseille, où il s'est beaucoup investi dans le dialogue œcuménique. "C'est un très bon connaisseur du protestantisme et il a une grande attention à la problématique de l'autre" souligne à la correspondante des ENI le pasteur Michel Bertrand, ancien président du Conseil national de l'Eglise réformée de France (ERF). Décrit comme "chaleureux" et "proche des gens", l'évêque de Montpellier, ville qui compte une importante communauté réformée et qui est siège d'une faculté protestante de théologie, est apprécié dans les milieux protestants locaux. (*Bulletin des ENI*, 21 novembre - Bernadette Sauvaget)

### WASHINGTON

#### Un évêque noir à la tête de l'épiscopat américain

Les évêques américains ont élu président de leur Conférence épiscopale, le 13 novembre à Washington, M<sup>gr</sup> Wilton Gregory, 53 ans, évêque de Belleville (Illinois). Cette élection, si elle ne constitue pas une surprise (M<sup>gr</sup> Gregory était jusque là vice-président de la Conférence), est cependant une première : l'évêque de Belleville est le premier noir à accéder à ce poste. Il y a aux Etats-Unis 11 évêques noirs en activité, sur un total de 201.

Né à Chicago dans une famille non croyante, il souhaite très jeune devenir prêtre dans l'Eglise catholique et demande le baptême. Il est ordonné prêtre à 25 ans, obtient un doctorat en liturgie à l'Institut pontifical de liturgie à Rome. Il a beaucoup écrit sur ce sujet, notamment sur l'adaptation de la liturgie pour la communauté noire. (*La Croix*, 15 novembre)

### PARIS

#### Un nouveau directeur pour Réforme

Le pasteur Laurent Gagnebin, théologien et enseignant, professeur à la faculté de théologie protestante de Pa-

ris, a été choisi par le conseil d'administration pour remplacer l'ancien directeur Jean Luc Mouton, devenu journaliste à *La Croix*, à la tête de l'hebdomadaire protestant. Ouvert au dialogue œcuménique, ancien membre du Conseil national de l'Eglise réformée de France et ancien vice-président des Amitiés judéo-chrétiennes, Laurent Gagnebin était membre des comités de rédaction des revues *Evangile et Vie* et *Autres Temps*, et auteur de nombreux ouvrages de critique littéraire, de philosophie et de théologie. (*Réforme*, 15-21 novembre, et *La Croix*, 19 novembre).



Le pasteur Gagnebin

Photo Réforme

### PARIS

#### Olivier Clément reçoit le prix Logos-Eikon

Au cours d'une réception offerte le 16 novembre dans les locaux de la nonciature à Paris, le théologien orthodoxe O. Clément, professeur à l'Institut de théologie Saint Serge de Paris, s'est vu remettre le prix Logos-Eikon pour l'ensemble de son œuvre (une trentaine d'ouvrages). Ce prix est attribué par le Centre d'Etudes et de recherches Ezio Aletti de Rome qui, depuis sa fondation en 1993, se propose de promouvoir la rencontre et le dialogue entre chrétiens d'Orient et d'Occident. (*SOP*, décembre)

## NEW YORK

## Fin de la publication des manuscrits de la mer Morte

«Après cinquante-quatre ans d'enthousiasme, d'espoirs et de critiques, la publication est achevée» a déclaré aux Etats Unis le professeur Emmanuel Tov, éditeur en chef des manuscrits de la mer Morte. Les 1 500 parchemins, ou fragments de parchemins, retrouvés depuis 1947 dans les grottes de Qumrân, en Israël, œuvre de la communauté religieuse juive des Esséniens entre 250 avant et 70 après J.-C., ont profondément bouleversé la connaissance des textes bibliques. (La Croix, 20 novembre)

## BEREKFÜRDO

## la participation des orthodoxes au Conseil œcuménique des Eglises

C'est dans cette ville de Hongrie que, à l'invitation de l'Eglise réformée, la Commission spéciale sur la participation des orthodoxes au Conseil œcuménique des Eglises a tenu du 15 au 20 novembre sa troisième session. La Commission a pris une décision importante en affirmant dans son communiqué final que *«le consensus était le mode de prise de décision le plus approprié pour les organes directeurs du COE»*. Par consensus elle entend une méthode qui *«a pour but de dégager l'opinion générale prévalant parmi les participants à une réunion sans recourir au vote»*. Elle estime qu'on *«est en présence d'un consensus lorsque, sur telle ou telle question:*

- tous les participants sont d'accord (unanimité);
- la plupart des participants sont d'accord et ceux qui ne le sont pas estiment que la discussion a été à la fois exhaustive et équitable, et que la proposition reflète l'opinion générale des membres présents; la minorité donne alors son assentiment à la proposition
- les participants reconnaissent que

*les opinions divergent et conviennent d'en rendre compte dans la proposition elle-même (et pas seulement dans le procès-verbal);*

- les participants conviennent d'ajourner l'examen de la question;

- les participants conviennent qu'aucune décision ne peut être prise.

*Ainsi, la méthode du consensus permet à un groupe d'Eglises, par l'intermédiaire de son porte-parole, de voir ses objections prises en compte et satisfaites avant l'adoption de la proposition, ou, dans des cas rares, à un groupe d'Eglises de bloquer une proposition jusqu'à ce qu'il estime que ses préoccupations ont été pleinement prises en compte».*

La Commission spéciale a été créée par la VIII<sup>e</sup> assemblée du COE à Harare en 1998, à la suite des préoccupations exprimées par les Eglises orthodoxes et orientales préchalcédoniennes devant certaines évolutions du COE, en particulier du fait que l'augmentation du poids des Eglises de tradition protestante rend la participation des orthodoxes de plus en plus difficile. (communiqué du bureau de presse du COE, 21 novembre)

## ROME

## La Commission catholique-anglicane rencontre le Pape

Au cours de l'audience qu'il a accordée aux membres du groupe de travail de la Commission mixte internationale catholique-anglicane le 24 novembre, Jean-Paul II a notamment déclaré: *«En tant que groupe international d'évêques, vous êtes particulièrement qualifiés pour envisager les prochaines mesures pratiques qui peuvent être prises pour consolider les bénéfices déjà acquis, mais également pour nous conduire à de nouvelles profondeurs de communion le long du chemin vers la plénitude de l'unité qui est la volonté du Christ.»* Et le Pape a ajouté: *«Lorsque le découragement menace ou que de nouvelles difficultés apparaissent, nous avons besoin de nous concentrer une fois de plus sur le pouvoir de l'Es-*

*prit Saint de faire ce qui nous semble impossible. Dans les moments de pause apparente, nous devons attendre que l'Esprit Saint fasse ce que nous-mêmes ne pouvons faire. Pourtant, cette attente n'est pas passive. C'est l'expérience très active de l'espérance chrétienne qui s'écrie: «Viens, Esprit Saint!» mais qui implique également le difficile travail de dialogue et de témoignage commun que vous entreprenez».* (L'Osservatore romano, 11 décembre)

## ROME

## Le symposium de la Congrégation pour les Eglises orientales

Du 19 au 23 novembre s'est tenu au Vatican, à l'initiative de la Congrégation pour les Eglises orientales, un symposium à l'occasion du X<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée en vigueur du code canonique des Eglises orientales. Le Pape s'est adressé au cardinal Ignace Moussa 1er Daoud et aux autres participants, disant en particulier: *(...) A juste titre, votre symposium a tenu compte de la nécessité des relations fraternelles avec les autres chrétiens et, en particulier, avec les Eglises orthodoxes. Je vois avec plaisir qu'un représentant de ces Eglises prend également part au symposium: je le salue avec affection. Grâce au concile Vatican II et à l'engagement profond*



Eglise catholique en Jordanie

Photo AED

au cours de ces années, que j'ai voulu soutenir et encourager à de nombreuses reprises, «on a reconnu la grande tradition liturgique et spirituelle des Eglises d'Orient, le caractère spécifique de leur développement historique, les disciplines suivies par elles depuis les premiers temps et confirmées par les Saints Pères et par les Conciles œcuméniques, la manière qui leur est propre d'exprimer la doctrine. Tout ceci avec la conviction que la diversité légitime ne s'oppose pas du tout à l'unité de l'Eglise, elle en accroît même le prestige et contribue largement à l'achèvement de sa mission» (*Ut Unum sint* no. 50).

*"J'exprime le souhait que le chemin de réconciliation entre orient et occident soit pour vous une préoccupation constante et prioritaire, comme elle l'est pour l'évêque de Rome". (L'Osservatore romano, 4 décembre p. 6)*

Par ailleurs, le cardinal Sodano, secrétaire d'Etat du Saint Siège, a apporté une réponse négative à deux demandes des patriarches des Eglises orientales. Il a écarté la possibilité que celles-ci (le plus souvent situées dans les pays arabes du Moyen Orient) qui voient nombre de leurs fidèles émigrer, puissent continuer à les administrer en disposant d'une juridiction mondiale : comme les diocèses latins, a-t-il dit, les patriarcats sont liés à un territoire. De même, ces Eglises ne pourront désigner seules leurs évêques : cela reste la tâche du pontife romain, "chef du Collège des évêques". (*La Croix*, 26 novembre).

## PARIS

### La rencontre annuelle orthodoxes-protestants

Comme tous les ans depuis vingt ans, les membres de la commission de dialogue protestants-orthodoxes se sont retrouvés le 22 novembre autour de la question des sacrements : lien sacrement-matière, rapport sacrement-Eglise.

Le professeur Joost van Rossum, hollandais orthodoxe d'origine protestante, a insisté sur la variation du nombre des sacrements dans l'histoire, et sur la préférence orthodoxe

pour la notion grecque et moins juridique de "mysterion." Il a abordé la question du "rebaptême" à partir de deux conceptions : celle de saint Cyprien ("hors de l'Eglise point de salut", on rebaptise donc tous ceux qui viennent ou reviennent à l'Eglise) et celle de saint Basile (qui rebaptise les hérétiques mais pas les schismatiques puisque ceux-ci sont séparés seulement pour des questions disciplinaires).

Le pasteur Jean-Marc Viollet a insisté sur le baptême comme Parole visible (selon la définition du dernier synode de l'Eglise réformée de France), comme prenant en compte la corporéité de l'humain, et comme témoignage. Il a montré comment le lien à la matière est un élément constitutif dans la définition du sacrement pour la Réforme, et que ce lien enrichit le sens, sans que les éléments matériels en soient modifiés.

La discussion s'est engagée sur le rôle de la matière "support de la grâce" et l'importance de l'épiclèse, sur celui de l'Eglise comme lieu ou instrument du salut par le fait qu'elle est le Corps du Christ (le Christ lui-même !), sur les notions de symbole et de signe auxquels protestants et orthodoxes ne donnent pas la même intensité de sens. Entre chaque journée annuelle, une petite équipe va désormais travailler et assurer une continuité théologique à ces travaux. Le thème de l'an prochain : la prière. Prière en commun, prière et liturgie, prière et Eglise, prière et incarnation. (*BIP* du 15 décembre 2001-15 janvier 2002)

## JÉRUSALEM

### Une médiation des Eglises dans le conflit israélo-palestinien ?

Plusieurs hauts responsables chrétiens, délégués par le Comité inter-Eglises de Jérusalem, ont rencontré le 26 novembre le ministre israélien des Affaires étrangères Shimon Peres. Ils lui ont remis une lettre destinée au pre-

mier ministre Ariel Sharon, signée par les patriarches orthodoxe, latin et arménien. Ceux-ci y proposent leur médiation entre Israéliens et Palestiniens "pour que les négociations d'un plan de paix définitif débutent aussi vite que possible". Les patriarches ont annoncé qu'ils seraient prochainement reçus par Yasser Arafat, et ont demandé à Shimon Peres une audience avec Ariel Sharon. (*La Croix*, 29 novembre)

## ISTANBUL

### Une délégation de l'Eglise catholique au Phanar pour la Saint André



Saint André (fresque du XVI<sup>e</sup> siècle, monastère Saint Néophyte à Chypre) D.R.

Comme tous les ans le 30 novembre, une délégation du Saint Siège s'est rendue au Phanar pour la fête de saint André, patron du patriarcat œcuménique de Constantinople, dans le cadre de l'échange de délégations pour les fêtes de l'Eglise de Rome, le 29 juin (fête des saints Pierre et Paul) et celle de l'Eglise de Constantinople le 30 novembre. La délégation catholique était guidée par le cardinal Walter Kasper, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité

des chrétiens, et apportait un message du Pape dans lequel, après avoir salué l'esprit de collaboration du Patriarche en ces termes :

*"Je désire vous exprimer, Sainteté, toute ma gratitude pour la disponibilité que vous avez manifestée avec constance en répondant favorablement aux demandes de collaboration qui proviennent de l'Eglise catholique et en encourageant les initiatives des Eglises orthodoxes qui prévoient la participation de l'Eglise de Rome.*

*J'ai en particulier apprécié la nomination d'un délégué fraternel du Patriarcat œcuménique à la récente Assemblée générale ordinaire du Synode des évêques de l'Eglise catholique. Ce fut une nouvelle occasion de dialogue, d'échange fraternel et de connaissance réciproque", le Pape lui a fait part de son espérance: "L'Eglise catholique est prête à faire tout ce qui est en son pouvoir pour promouvoir le développement des relations avec les Eglises orthodoxes. Les difficultés rencontrées ces dernières années par la commission mixte internationale de dialogue théologique doivent être analysées et surmontées. Le dialogue doit retrouver son esprit positif initial et être animé par la volonté de résoudre les véritables problèmes. Il doit aussi faire preuve d'un certain enthousiasme que seules la foi et l'espérance théologiques peuvent nourrir".*

Le patriarche œcuménique a de son côté exhorté les deux Eglises au dialogue: *"De la même façon que Dieu est en dialogue avec nous chaque jour, pour paraphraser notre prédécesseur saint Jean Chrysostome, nous aussi nous souhaitons être en dialogue avec nos frères."* *"Nous croyons que la parole de vérité est reçue de manière positive par ceux qui aiment la vérité (...) Aussi, nous croyons que le dialogue est source de bénéfice, même s'il peut sembler parfois, durant quelque temps, ne pas porter de fruits. Parlons-nous! Parlons de cette espérance qui est en nous (...), Jésus Christ qui, comme nous le confessons tous, est le même hier, aujourd'hui et pour les siècles".* (L'Osservatore romano, 11 décembre et SOP, janvier)



## Décembre 2001

### AFRIQUE

#### Deux évêques africains, un anglican et un catholique, distingués pour leur action en faveur de la paix

M<sup>re</sup> Nelson Onono-Onweng, évêque anglican du diocèse de Gulu, une région oubliée du nord de l'Ouganda en proie à tous les malheurs (guerre civile, épidémies), depuis son ordination épiscopale en 1988 a toujours cherché à aider pratiquement les populations sinistrées de son diocèse, et à promouvoir la paix en "démarchant" toutes les instances ougandaises et internationales. C'est pour cette action tenace et patiente qu'il a été récompensé le 13 décembre par le prix UNESCO de l'éducation pour la paix, qu'il partage avec le Centre juif-arabe pour la paix à Givat-Haviva (Israël).

Un autre évêque africain, catholique et angolais, a reçu le 12 décembre le prix Sakharov décerné par le Parlement européen. M<sup>re</sup> Zacarias Kamwenho, président de la conférence épiscopale d'Angola, est aussi président du Comité interecclésial pour la paix en Angola: composé de catholiques et de protestants, il a été créé en 2000 pour promouvoir une culture de paix et en particulier faciliter les contacts entre les belligérants de la guerre civile qui ensanglante le pays depuis son indépendance en 1975. M<sup>re</sup> Kamwenho partage ce prix avec une israélienne, Nurit Peled-Elhanan, et un palestinien, Izzat Ghazzawi, qui militent en faveur d'un règlement politique de la crise du Proche-Orient.

### COTE D'AZUR

#### Karéline II en visite pastorale en France

Après Paris, où il a été reçu à l'Institut de théologie orthodoxe Saint Serge, le Catholicos de tous les Arméniens a rendu visite du 11 au 16 décembre à la diaspora arménienne de Marseille et de la Côte d'Azur, quatre ans après son prédécesseur Karéline I<sup>er</sup>. La région compte plus de 120 000 habitants d'origine arménienne, dont 80 000 vivent à Marseille même - et c'est indéniablement la religion qui reste le ciment de cette communauté, comme ailleurs en France.

La célébration œcuménique que le catholicos a présidée le 13 décembre en la basilique Saint Victor, avec M<sup>re</sup> Panafieu, archevêque de Marseille, l'archimandrite grec-orthodoxe Joachim, le révérend anglican Cassidy, le pasteur réformé de Bourqueney, le pasteur luthérien Granroth et le pasteur évangélique Mikaélian, a été le temps fort du séjour à Marseille. (*La Provence*, 10 décembre 2001)

Le 12 décembre Karéline II a présidé avec M<sup>re</sup> Jean Bonfils, évêque de Nice, une cérémonie œcuménique à la basilique Notre Dame de Nice, où a été érigée un "khatchkar" (croix arménienne) œuvre d'un artiste arménien de Nice, Albert Mkhitarian.



Le catholicos Karéline II

Photo L'Osservatore romano

Ce khatchkar sera par la suite placé sur le tympan intérieur central de l'église, pour commémorer le 1700<sup>e</sup> anniversaire du baptême de l'Arménie en 301.

Le Catholicos a insisté sur la fidélité des Arméniens à la foi de leurs ancêtres, *"une foi qui nous a accompagnés et nous a aidés à survivre, à vaincre l'adversité"*, précisant que cette fidélité se veut ouverte et cherche à aller dans le sens du rapprochement des Eglises: *"Séparément, elles ne pourront relever les défis du nouveau millénaire. C'est le sens de la toute récente visite du pape Jean Paul II en Arménie. L'apôtre Paul disait que si un membre du corps souffrait, c'est tout le corps qui souffrait, et que l'inverse était également vrai"*. (Nice-Matin, 13 décembre)

## PARIS

### 59 % des français déclarent aller à la messe, principalement "pour les grandes occasions"

C'est ce que révèle une enquête réalisée pour La Croix par l'Institut CSA, et dont le quotidien a publié les résultats dans son numéro du 24/25 décembre. Les catholiques sont en légère augmentation (69 % contre 67 % en 94, mais 81 % en 86). Les protestants restent stables (2 %), et concentrés dans leurs "bastions" traditionnels (Est, Cévennes, Charentes, région parisienne). En milieu urbain, leur dynamisme est souvent dû aux nouvelles Eglises évangéliques.

Les "autres religions" progressent pour atteindre 7 %. Les non-croyants sont 22 %, et l'athéisme revendiqué *"reste un acte militant, qu'on retrouve dans les départements ancrés à gauche"*.

Seuls 15 % des catholiques pratiquent régulièrement (au moins une fois par mois), et 10 % des Français se déclarent catholiques tout en ne pratiquant jamais; cette catégorie a beaucoup diminué depuis trente ans.

## BRUXELLES

### Bartholomée 1<sup>er</sup> suscite une rencontre interreligieuse pour la paix

A l'initiative du patriarche œcuménique et du président de la Commission européenne Romano Prodi, 80 responsables des trois religions monothéistes d'Europe, du Proche Orient et du Maghreb ont apporté les 19 et 20 décembre derniers le témoignage d'un désir commun de réconciliation et de coexistence pacifique, après les attentats survenus aux Etats Unis et en réaction aux interprétations qui ont suivi, parlant de "choc des civilisations", voire de "guerre de religions" ou de "croisade". Outre Bartholomée 1<sup>er</sup>, quatre patriarches orthodoxes (Pierre VII d'Alexandrie, Ignace IV d'Antioche, Elie II de Géorgie et Paul Ier de Serbie) participaient à cette rencontre, aux côtés du catholicos Aram Ier (Eglise arménienne du Liban) et du patriarche Ignace Zakka Ier (primat de l'Eglise syrienne). Le métropolite Jérémie représentait le Conseil des Eglises européennes (KEK), dont il est président en exercice. Le pasteur Konrad Raiser, secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, les cardinaux Kasper, président du Conseil ponti-

fical pour l'unité des chrétiens, N'Guyen Van Thuan, président du Conseil pontifical Justice et paix, et Arintze, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, le cheikh Kuftaro (grand mufti de Damas), et le grand rabbin Sirat (ancien grand rabbin de France) comptaient parmi les nombreux participants à cette rencontre, à l'issue de laquelle un document commun a été adopté à l'unanimité. Le patriarche Bartholomée a notamment déclaré dans son discours que *"la guerre au nom de la religion est une guerre contre la religion"*. Il a ensuite insisté sur la nécessité de *"faire la distinction entre la religion pratiquée de manière authentiquement spirituelle et la religion que certains faux prophètes, qui affirment incarner la volonté de Dieu, ont transformée en idéologie et qui n'est rien d'autre que l'expression d'opinions émises par de simples hommes"*. (SOP; février)

## BUDAPEST

### 70000 jeunes à la 24<sup>e</sup> rencontre européenne de Taizé

Du 28 décembre au 1<sup>er</sup> janvier 2002, ils étaient 70 000 jeunes de tous les pays d'Europe de l'Est et de l'Ouest, mais aussi d'autres



Frère Roger et le cardinal Paskai, archevêque de Budapest

Photo Taizé

continents à avoir répondu à l'appel lancé par la Communauté de Taizé à participer au "pèlerinage de confiance" - les jeunes venant d'Europe centrale et des Balkans étant les plus nombreux. Près de 200 paroisses les ont accueillis ainsi que des milliers de familles. Une partie des jeunes logeait aussi dans des écoles de la ville et des environs. Pendant 4 jours et demi le Parc des Expositions de Budapest a cessé d'être un lieu de commerce pour se transformer en un vaste lieu de prière et de recherche de sens. Chaque soir, pendant la méditation de frère Roger, fondateur de la communauté de Taizé, on y entendait résonner 23 langues du continent européen.

Dans une lettre adressée aux jeunes, intitulée "Aime et dis-le par ta vie", qui a servi de base aux échanges pendant la rencontre, Frère Roger écrit : *"Aujourd'hui plus que jamais monte un appel à ouvrir des voies de confiance jusque dans les nuits de l'humanité. Pressentons-nous cet appel ? Il en est qui, par le don d'eux-mêmes, témoignent que l'être humain n'est pas voué à la désespérance. (...) Si démunis soyons-nous, ne sommes-nous pas appelés à transmettre, par nos vies, un mystère d'espérance autour de nous ?"*

Jean Paul II a encouragé les participants à être des "veilleurs du matin", "en particulier à l'heure où le monde, déchiré, en proie aux violences et à la peur, cherche des signes d'espérance". *"La présence de jeunes du monde entier, réunis dans la prière et la concorde, témoigne de la profonde aspiration à la paix et à la fraternité qui habite le cœur humain"*.

Le patriarche Alexis II (patriarcat de Moscou) exhorte de son côté : *"Aujourd'hui, nous voilà à nouveau persuadés du rôle essentiel que joue la religion dans la vie de l'humanité. Et la situation spirituelle du monde entier dépendra de l'établissement, ou non, de re-*

*lations pacifiques et bienveillantes entre les représentants des différentes religions et des différentes confessions chrétiennes"*.

L'archevêque de Cantorbéry, George Carey : *"Je prie pour que vous soyez inspirés, afin qu'au retour du pèlerinage vous vous mettiez au service des communautés humaines au milieu desquelles vous vivez, pour l'amour du Christ et de son royaume de justice et de paix"*. (extraits de *La Lettre de Taizé 2002*)

## ROME

### Les vœux du Pape au patriarche Alexis II de Moscou

Mardi 1<sup>er</sup> janvier, lors d'une cérémonie qui a eu lieu dans la chapelle *Redemptoris Mater* du Vatican, où Jean Paul II accueillait le chœur "Jubileum", venu spécialement de Moscou "avec la bénédiction du patriarche Alexis II", le Pape a adressé son "salut fraternel" ainsi que ses vœux de

bonne année au Patriarche. *"J'apprécie beau coup le chant liturgique russe et je me suis toujours senti très proche de votre culture, surtout religieuse"*, a dit le Pape aux choristes. La semaine précédente, Alexis II avait fait part à l'ambassadeur d'Italie en Russie de son "espoir" d'une amélioration des relations entre les deux Eglises. (*La Croix*, 3 janvier 2002)

## PARIS

### Les trois présidents du CECEF chevaliers de la Légion d'Honneur

Le pasteur Jean-Arnold de Clermont, président de la Fédération protestante de France, M<sup>gr</sup> Jérémie, président de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France et M<sup>gr</sup> Jean-Pierre Ricard, président de la Conférence des évêques de France, font tous trois partie des personnalités distinguées cette année à l'occasion des promotions du Nouvel An. (*La Croix*, 2 janvier 2002)



Le chœur "Jubileum" de Moscou autour du Pape

Photo L'Osservatore romano

# “VÉRITÉ ET VIE”

*Depuis dix ans, la presse religieuse en Russie a pris sa revanche sur la censure des temps soviétiques. Quantitativement. Les bulletins diocésains, les gazettes paroissiales pullulent. Pour la qualité, le magazine Vérité et Vie (Istina i Jizn) se détache largement en tête.*

Vérité et vie a commencé à paraître en 1990 à Moscou, simple cahier d'une douzaine de pages, agrafé sans couverture. En décembre 1995, en même temps que la présentation devient celle des grandes revues illustrées européennes, apparaît le sous-titre "revue mensuelle chrétienne". Russe et dominicain, le P. Alexandre Khmelnsky, venu à la foi chrétienne à 38 ans sous l'influence du P. Alexandre Men et baptisé dans l'Eglise catholique, sait bien que dans son pays, catholiques, orthodoxes et protestants sont placés devant l'urgence d'une difficile reconstruction de la vie chrétienne. Il faut enseigner, assurément, il faut transmettre le message de l'évangile, catéchiser, réveiller la conscience morale, et toutes les confessions s'y emploient chacune à sa manière.

Mais il faut aussi rendre les chrétiens à l'humanité, dans toute sa dimension historique et géographique. La persécution les a enfermés dans un ghetto où il était facile de les maintenir en respect, de garantir leur insignifiance. Les murs tombés, les grandes confessions ont toutes été frappées par un réflexe identitaire. Elles se sont affirmées en refermant autour d'elles les barrières et en majorant leurs différences. La presse religieuse s'en ressent. On y parle beaucoup de cérémonies, on y publie beaucoup de portraits et de messages des autorités religieuses, métropolitains orthodoxes ou administrateurs apostoliques catholiques; on relate les menues festivités de chaque communauté, pèlerinages, visites pastorales, inauguration de nouveaux lieux de culte. Tout cela est bien légitime, mais sent un peu le renfermé.

Vérité et Vie fait entrer de l'air frais. Trois mots juxtaposés accompagnent maintenant le titre: "Homme. Esprit. Culture". On pense à la formule: "Rien d'humain ne me paraît étranger". Chaque numéro de 64 pages est comme une gerbe d'humanité cueillie avec un regard de foi. Là se côtoient les grandes figures d'aujourd'hui et du passé. Alexandre Men est relu en contrepoint du Journal d'un curé de campagne. L'Exode est présenté en six pages par un prêtre orthodoxe de large culture et illustré des naïves miniatures d'un antique manuscrit slave, de gravures de Gustave Doré et de quelques chefs d'œuvre de la peinture de la Renaissance. L'art chrétien est toujours présent, sans rien de confiné: Auguste Rodin, c'est Jean Baptiste et la Main du Créateur façonnant le premier couple, mais aussi le couple enlacé du Baiser. Les sanctuaires de la piété orthodoxe côtoient les cathédrales de l'Occident latin et les icônes de Roublev, les peintures de Fra Angelico. Pourquoi faudrait-il que ces splendeurs soient confisquées?

Mais la revue regarde aussi les aspects les plus quotidiens de l'existence humaine, réalités de la guerre et de la détresse humaine, avenir de la famille, préoccupant au même titre tout homme de bonne volonté, de quelque bord qu'il soit.

C'est par la richesse et la diversité de sa thématique que Vérité et Vie tranche sur la grisaille environnante, mais aussi par son "look". Le maître d'œuvre n'ignore rien des ressources de la graphique contemporaine. Le maquettiste joue sur les fonds de page colorés, sur les alliances d'illustrations anciennes et contemporaines, sur la beauté des caractères. Il suffit d'ouvrir la revue pour être séduit par cette harmonie technique au service de la culture chrétienne. Pour en savourer le contenu, il faut encore savoir le russe...

On se demande à vrai dire comment, dans le contexte russe actuel, une revue d'une telle classe poursuit son chemin, depuis dix ans. Le P. Alexandre a la chance de compter sur une petite équipe de professionnels hautement qualifiés. Mais il n'est soutenu par aucune instance religieuse et doit tout à la générosité de particuliers. Il reconnaît qu'il n'a dans ses caisses, en règle générale, que de quoi assurer le numéro en cours. Cela a incité des chrétiens de France à fonder une association du même nom que la revue (\*) pour aider son fondateur à poursuivre cette œuvre, dont la dimension œcuménique est si claire.

**Père René Marichal s.j.**

Directeur du Centre d'études russes Saint Georges à Meudon

(\*) Association Vérité et Vie, 185 rue de Lourmel - 75015. Paris (CCP no. 26606 91 | Paris).  
On peut y adhérer et offrir des abonnements à la revue en langue russe Istina i Jizn pour des lecteurs russes.  
Contact: Jeanne GUILLAUME, 11 rue des Ormes - 18800. Baugy (Tél. 0248261488)

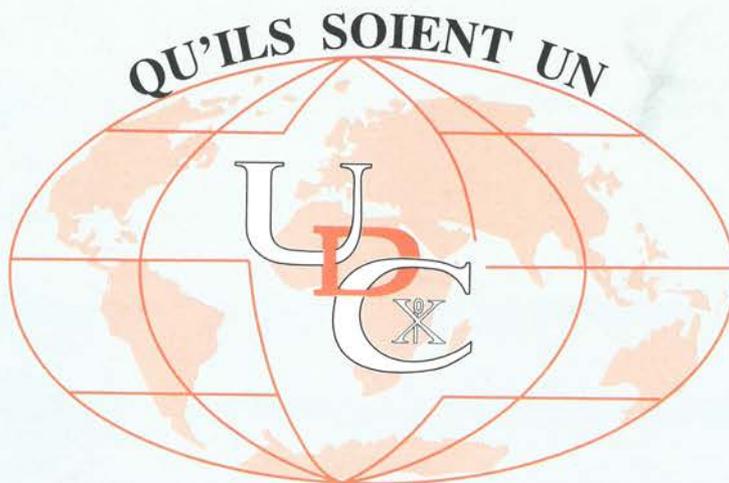


**UNITÉ DES CHRÉTIENS - 80, RUE DE L'ABBÉ CARTON - 75 014 PARIS**

☎ 01 53 90 25 50 • fax 01 45 42 03 07

E-Mail : unite.chretiens.revue@wanadoo.fr

Revue placée sous le patronage du Conseil d'Églises chrétiennes en France



*Tout le XX<sup>e</sup> siècle nous le dit : la paix est possible  
et la guerre est une aventure sans retour.*

*En fait, nous catholiques, avec tous les chrétiens,  
et avec les croyants des grandes religions,  
avons compris que seule la paix est sainte,  
que la guerre n'est jamais sainte !*

*Andrea Riccardi (Communauté Sant'Egidio),  
Assise 2002*